Massimo Scaligero

ISIS — SOPHIA

La déesse ignorée

Éditions Mediterranée
2003
ISBN 88-272-0898-4

Au travers du silence
vit le mystère de ta musique

1. La transcendance visible

La transcendance visible est le sens ultime de la pensée humaine, pour qu'enfin elle connaisse son être comme un être du monde, ou comme une réalité simultanément extérieure et intérieure, vivant dans son acte de naître pur, dans lequel tout, en se développant aussi, est continuellement en germe : comme dans le giron de la Vierge.

Le monde naît d'un giron, qui est le même que celui dans lequel se forme le Je. C'est pourquoi la pensée qui pense et la figure de la Vierge sont unis par le fil cosmique de la création : qu'il faut retrouver, pour que la transcendance devienne visible et soit vie nouvelle de l'âme, résurrection, harmonie, dépassement de l'aversion et pour cela de l'adversité : certitude de la Vie retrouvée, de l'immortalité immanente, qui passe au travers de la ténèbre et la mort en les dissolvant. Tout est possible comme miracle à l'homme, au cas où il remarque que tout est contenu dans le giron de la Vierge du monde.

Une seule grande divinité admirable est en l'homme, mais elle dort, ou bien elle est emprisonnée ou ensevelie, et prête, toutefois, à répondre à la fougue rédemptrice de l'âme : la Vierge Sophia. La pensée doit parvenir à sa pureté absolue, pour entrevoir la transcendance, parvenir à l'avoir visible.

La pensée doit connaître sa propre apparition pure dans le monde, c'est-à-dire son acte de naître comme puissance, avant son auto-corruption dialectique : elle doit connaître son être propre, symptôme d'une unité jaillissante, qu'il faut s'exercer à laisser telle qu'elle surgit, pour que son apparaître se révèle germe d'une création nouvelle, germe d'une résurrection de l'humain : lequel pour l'heure est un humain affligé, dominé par la convoitise et destiné à la mort.

L'apparaître est *maya*, mais, comme pensée pré-dialectique, c'est la première forme de l'être dans laquelle l'homme est libre soit d'une nature supérieure, soit d'une nature inférieure : il est libre de créer. Dans une telle liberté, il commence à être créateur selon le Je. Le Je peut surgir dans l'âme, parce que le Logos exige la libération de l'âme, pour être vie du Je. Dans l'apparition du monde, la vie du Je commence à se manifester. Sans le Je, le monde ne pourrait pas apparaître, ni le Logos opérer comme rédempteur du monde.

Pour l'expérimentateur moderne, il est important de connaître la pensée comme un donné immédiat, le plus immédiat parce que sa révélation est continuellement en acte, et pour cette raison à contempler comme elle est, comme elle jaillit dans son immédiateté, sans *rien* y ajouter, parce qu'elle n'en a pas besoin. Dans cette immédiateté est sa transcendance : tout comme celle de l'être dans l'apparaître. Dans cette pensée il peut pénétrer, s'il l'assume comme une forme qui est son être. La forme ne doit pas être modifiée, mais seulement vécue, de manière à ce qu'elle parvienne à se révéler comme puissance de son être : image, forme pure, coïncidente avec son être : dans lequel surgit le pur vouloir. Ceci est le secret de la force-pensée : la vie du salut, ou de la réintégration, qui s'offre à l'homme de ce temps. Mais elle exige initiative et décision de lui : la volonté de réaliser sa propre transcendance, la puissance continuelle de son acte, à savoir de son exister : parce qu'il existe, en effet, il meurt. Il ne réalise pas son immanence, s'il ne connaît pas la puissance de l'apparaître, comme son imaginer.

Une force particulière peut jaillir dans l'âme à partir du penser de la corporéité de la Vierge : parce que c'est la corporéité dans laquelle s'exprime tout l'Esprit. Seule une puissance d'imagination, capable de dépasser le réalisme de tout type, peut parvenir à la communion avec cette réalité : parce que le corps physique de la Vierge est en réalité invisible. Il faut l'imaginer vivant comme invisible et toutefois capable d'apparaître aux yeux physiques d'êtres purs, traversant leur moment angélique.

Il n'y a pas d'artiste qui ait pu concevoir nu le corps de la Vierge : en vérité ce corps est invisible, parce que transparent. La Vierge est toute Esprit, en substance, représentée vêtue pour qu'apparaisse son être physique : tout comme apparaît une quelconque entité physique, parce qu'elle est éclairée par la Lumière. Nous ne voyons pas la lumière, mais l'objet éclairé par la lumière. Tout artiste qui veuille représenter la corporéité de la Vierge, sait au plus profond de lui-même qu'il ne peut la faire apparaître que revêtue de lumière, laquelle est la lumière spirituelle du Soleil. Dante la voit ainsi « revêtue du Soleil » : parce que c'est l'image qui parle directement avec le cœur, là où la puissance du Soleil est recueillie et rayonnante : toujours entravée chez l'homme ordinaire, mais prompte à se libérer, si elle est sollicitée par la puissance originaire su Soleil, qui est le Logos, l'Esprit : celui qui dans la corporéité de la Vierge, justement, naît dans sa totalité.

À présent, pour l'ascète, la tâche est de vivre comme une puissance d'image la manifestation divine de la lumière dans la corporéité de la Vierge, jusqu'à sentir les forces créatrices que la lumière attire en elle au plus profond, pour parvenir à cette structure, que seulement la lumière peut revêtir, par suite le regard humain, en tant que lumière de l'imagination créatrice.

Évoquer la figure de la Vierge, c'est réunir, selon une idée vivante, la vie terrestre avec sa pureté originaire : cette réunion est l'expérience la plus élevée de l'âme. L'âme se souvient de sa propre origine et pour cette raison, quand bien même pendant un bref moment, elle pressent le sens de sa présence sur la Terre. L'âme souffre sur la Terre, entravée par des instincts et des passions qui sans cesse détruisent son véhicule physico-éthérique. Elle souffre parce que, ouverte au Je seulement dans la pensée abstraite, elle est radicalement dominée par la convoitise des choses qui apparaissent. Dans le cas où elle peut ce libérer de cette convoitise, dans le cas ou, en s'ouvrant au Je dans la pensée pure, elle retrouve l'être au travers de l'apparaître, elle sent alors ressurgir au plus profond d'elle la puissance du dévouement, comme transformation de la convoitise. La convoitise redevient volonté pure. Les forces les plus basses sont en vérité les plus hautes, renversées. Les forces inférieures deviennent dans les profondeurs forces d'évocation de ce qui est en haut, des forces de médiation entre l'humain et le Divin, des forces de prières, si elles sont réunies avec leur origine transcendante. Celle-ci est l'expérience de la Vierge. La convoitise est volonté de Divin, inversée : il ne s'agit pas d'éliminer la convoitise, mais de lui donner un objet divin : parce que l'humain est naturellement divin. La conscience dialectique l'ignore, parce qu'elle tire sa force du sous-humain.

Qui veut retrouver tout de suite la lumière de l'âme, obtenir un rapport immédiat avec le Divin, sortir de la ténèbre, surmonter une situation désespérée, celui-là peut oser la voie la plus simple : s'adresser à l'image de la Vierge, parce qu'elle est la lumière de l'âme, parée : parce qu'elle peut être seulement conçue pour autant que « revêtue », à savoir, habillée du Soleil. Toute figuration, en effet, est une expression de la lumière solaire. Dans le corps physique de la Vierge, l'Esprit apparaît comme une figure maternelle dispensatrice de vie, de guérison, prompte à donner toute sa puissance, le secret radical de son être, pour peu que l'homme connaisse le *mantram*, qui est la première phrase de la prière « Ave, Maria, pleine de grâce… ». À partir de l'image de la corporéité de la Vierge, doit pouvoir jaillir la puissance de chasteté qui l'a construite, parce qu'une telle chasteté doit redevenir vertu guérissante du mal humain. Le méditant peut évoquer cette corporéité pure, dans laquelle l'âme originelle est incarnée. C'était la pure force incarnée de l'âme, lorsqu'elle engendra le Christ, mais seulement le Monde Spirituel pouvait la reconnaître comme telle, et non pas les hommes.

Ce n'est qu'après le Golgotha, à partir de la puissance qui se libéra comme Résurrection, que certains illuminés d'Orient et d'Occident reçurent la faculté de reconnaître la Vierge comme l'âme du monde, l'antique Isis-Sophia réalisée, l'Ève originaire revenue guérir l'homme du mal le plus subtil dont il souffre. Elle, elle a la clef de la vertu christique du miracle. Le miracle c'est la guérison. Cette déesse-femme, qui apparaît une créature physique féminine en qui est réalisé Christ, c'est pourquoi Elle, comme femme, est immaculée, en étant la mère humaine de Lui, apporte le secret de la guérison radicale de l'humain. C'est la vertu d'une remontée à l'Éden qui fut perdu.

La pensée qui pense la corporéité de la Vierge et insiste sur le rapport que sa corporéité avec la force créatrice puise en substance à la source métaphysique de sa propre activité de représentation : elle tend à surmonter la barrière qui sépare dans le mental l'humain du Divin, elle retrouve la base divine de l'humain, elle retrouve le vrai humain : elle trouve quelque chose dans la pensée qui est une transcendance de l'humain.

La Vierge est la transcendance de l'humain, la transcendance visible et dans le même temps affluant dans la pensée qui l'évoque, dans l'image où vit l'âme qui l'évoque. Dans l'impulsion par laquelle le Logos a uni son entité supra-humaine à l'humain, on peut reconnaître un pouvoir d'union essentiel de ce qui est séparé et contrastant dans le monde : la Vierge est le symbole d'un tel pouvoir transcendant.

La Vierge commence à opérer dans l'âme, comme résurrection de l'idée. L'impulsion christique est présente dans toute jonction de l'humain au Divin. Cette jonction, l'homme moderne commence à l'expérimenter dans l'idée, s'il est capable de libérer celle-ci de son enveloppe dialectique. À partir de la *maya* de la réflexivité, il peut faire renaître la pensée qui unifie le monde, parce qu'il en retire l'essence qui ne connaît pas de séparations. La pensée doit tout d'abord acquérir la conscience de soi dans la distinction analytique des êtres : elle doit expérimenter le caractère séparatif du monde sensible, pour sollicité en elle la puissance ré-unifiante, qui est son être vrai, le contenu unitaire du monde. Il n'existe pas de « jugements synthétiques a priori », mais une seule synthèse a priori, qui est la pensée, quand elle est libérée de sa propre *maya*, qui est son activité d'apparition immédiate, corrélée aux sens. Cette apparition est le commencement de la libération de l'homme, s'il l'envisage telle qu'elle se donne : alors il trouve l'être.

La connexité des pensées est un mouvement supérieur de la pensée, dans lequel commence à s'exprimer le Logos, mais le pouvoir fusionnant est la force elle-même de ce qui, dans le sentir, se manifeste comme Vie : cette Vie dans l'âme devient Amour : dont la clef est la Vierge. Toutes les fois que l'homme pense vraiment, le Logos ravive la force-pensée dans l'âme et éveille en elle la béatitude du don de soi : Il opère au moyen d'une grâce secrète qui est la Vierge. Le Christ a déjà en Lui la Vierge.

Si l'homme a le Christ, il a la Vierge. S'il a la Vierge, il a le Christ : ils ne sont pas séparables. Mais il est inévitable que l'homme parte initialement d'une séparation, de nombreuses séparations. Le Je, pour se retrouver comme « Je suis », doit surmonter divers degrés de séparations. Long est le chemin vers le Christ. Le Christ se laisse appréhender dès la sphère la plus basse du sentir humain, qui, aussi bien, au travers de l'élaboration de la sensualité et de l'instinctivité, commence à se racheter, en connaissant le don du Rédempteur : mais le vrai être de celui-ci est le pouvoir d'une transformation profonde, qui équivaut à toute l'évolution de l'homme. L'élimination de la malfaisance équivaut à l'élimination de la convoitise radicale du sexe : qui n'a rien à voir avec le sexe, en soi chaste. En effet, la chasteté est la Vierge, la transcendance visible. Seule une telle transcendance guérit la convoitise à sa source.

Le jour où l'homme réalisera le Christ, il aura également en lui la Vierge : il sera sur le chemin de l'Androgyne, il aura réalisé l'homme originaire qui vécut au Paradis et le perdit : il aura retrouvé l'Éden, en étant une individualité libre, capable de vivre l'impulsion-Christ. Il aura

en soi, en synthèse, les vertus de toutes les Hiérarchies. Grâce au Christ, il retrouve la Vierge : mais parce que simultanément Elle lui fait retrouver le Christ.

Le » Christ est le pouvoir de salut qui opère à tous les niveaux de l'humain : en n'importe quel point de l'être psycho-corporel, ce pouvoir peut être rencontré. La Vierge est un pouvoir qui vient, comme une haute vie d'âme, depuis une région supérieure, telle une grâce élévatrice, telle une vertu fluidifiante du pouvoir du Christ à tous les niveaux. La Vierge est la porteuse des forces supérieures de la Lune, qui dominent le pouvoir pétrifiant de celle-ci : c'est pourquoi elle est le symbole de ce qui dépasse le Soleil lui-même. Ce furent en effet des puissances supérieures aux puissances solaires, celles qui isolèrent dans la Lune ses influences pétrifiantes, lorsque les entités solaires abandonnèrent la Terre : et par cela les puissances supérieures de la Lune sauvèrent la Terre.

La Vierge est le symbole des puissances supérieures de la Lune : c'est pourquoi elle est vie céleste de l'âme, que l'expérimentateur peut retrouver, au cas où, en suivant l'enseignement du Maître des temps nouveaux, il parvienne à ne plus ressentir Lucifer comme une divinité intérieure, parce que c'est le Christ qui est la vraie divinité intérieure. Comme tel, le Christ exige d'être compris concrètement. En étant la vraie divinité intérieure, en effet, et en ne vivant pas comme tel en l'homme, Il ne peut pas agir directement sur lui : dont le sens ultime de la vie est, au contraire, de Le réalisé victorieusement en soi.

La demande urgente de l'homme est de percevoir la présence du Christ en lui, l'action salvatrice, l'action transformatrice, la force guérissante, la puissance de résurrection. À chaque fois que cette puissance opère, la Vierge est entrée en action. La Force-Christ est telle parce qu'elle est dotée en soi de la grâce de la Vierge : la Force-Christ n'est jamais séparée de la Vierge. L'homme peut intensément s'adresser au Christ, et si le Christ agit, la Vierge a ouvert cette possibilité : elle est une avec le Christ. Mais il peut aussi seulement se tourner vers la Vierge : le résultat est le même.

On s'adresse à la même Force de deux manières différentes, qui sont des formes de son rapport ou de sa nécessité. La Force est une, une et androgyne : elle opère parce qu'androgyne.

Si l'homme, depuis le cœur profond, peut respirer le Christ, la Vierge est déjà une avec le Logos. Un nom seul, Christ, veut dire Christ avec sa puissance de grâce. L'homme évoque intensément le Christ et il advient qu'une force descend en lui, opère en fluidifiant la vie, en résolvant les nœuds, en vivant comme une Lumière. C'est la force de la foi, identique à la Force-Christ, la Vierge puissante, la force de la Lune céleste. Le Christ peut opérer au plus profond de l'humain, parce que la foi s'est remuée : la Vierge s'est éveillée, elle a donné sa grâce. L'homme peut aussi ne pas connaître le mystère lunaire de la Vierge et parvenir toutefois au Christ en lui et avoir son miracle, parce qu'il a appelé la Vierge : l'âme s'est ouverte au Logos, avec un nouveau pouvoir de foi. L'âme s'est éduquée à la connaissance, en discernant le canon de la Pensée Vivante, la « voie des temps nouveaux ». La connaissance, en suivant la logique de l'essence, est devenue force de foi en elle, la foi qui peut tout.

Fidèle à la Vierge, à l'Isis-Sophia, il trouve enfin le Christ porteur du miracle : fidèle au Christ, ayant sombré dans la contemplation du Mystère du Logos incarné, il trouve la Vierge, la vie haute de l'âme, l'Amour pour toutes les créatures, la capacité de reconnaître le Christ en tout être. Cette capacité est le secret de la vie, le sens ultime de l'expérience suprasensible. Les forces éternelles de la Lune s'unissent sur la Terre aux puissances restituées du Soleil, en entrouvrant à l'homme la voie du miracle : la voie de la Magie solaire.

Dans l'élévation intérieure au Logos, la Vierge est présente, comme pouvoir de dévotion et comme sens ultime de la dévotion, la foi : qui est foi dans le miracle. Parce qu'il n'y a pas de Christ sans miracle, à savoir sans dépassement de la limite humaine. L'acte moral christique est toujours miracle, dépassement du monde dominé par les lois de nature, transcendance du « réel », du quotidien, du conventionnel.

L’être du Christ est l’être vrai de l’homme. L’homme s’avère en réalisant le Christ, en s’identifiant avec l’être de Lui, parce qu’il est son vrai être. C’est pourquoi la présence du Christ chez l’homme est une production continue du miracle : c’est une série de miracles, une transcendance qui devient visible.

Christ procède en l’homme au moyen du miracle continu : la transformation de l’homme et de son destin, la résolution de ses difficultés. Une difficulté est toujours une requête au pouvoir transcendant qui ne subit pas la nature en lui, ni la loi, la tradition, au contraire il opère au-delà de ces dernières.

Les tourments, les moments de crise, les voies sans issue, sont des moyens par lesquels l’homme fait appel, consciemment ou inconsciemment, au Christ, à sa transcendance, qui s’est rendue immanente, qui s’est faite chair. En substance, l’homme souffre en étant emprisonné dans la nécessité matérielle, corporelle et extérieure : seulement en souffrant ainsi il est amené à retrouver en lui le Logos qui dissout la matière avec laquelle il édifie normalement la vie. La matière qui n’existe pas matériellement, n’est vraie que si elle est symbole de l’action du Logos : sans Lequel la Terre n’existerait pas.

Le Christ, cependant, est toujours entravé par l’homme. Il est le vainqueur des Adversaires de l’homme (*Ostacolatori*, littéralement ceux qui font obstacle, *ndt*), mais seulement si l’homme s’adresse librement à Lui, il peut opérer dans son âme : il a besoin que le Je trouve en soi, avec les moyens de sa conscience, l’identité essentielle avec son propre fondement, avec Lui, le Logos. L’essence du Je c’est le Logos, par conséquent le Christ : mais c’est le fondement que l’homme ignore normalement. Il ignore l’être de sa propre apparition : qui est l’apparition du vouloir, du sentir, mais surtout du penser, qui est la clef de la vie de l’âme, parce que c’est seulement dans le penser qu’il commence à être conscient.

L’homme doit apprendre à ne pas s’opposer au Logos. Sa vraie faiblesse est la force par laquelle il s’affirme lui-même dans la vie quotidienne : l’ego. Cette force s’oppose au Christ : c’est pourquoi l’homme souffre, tombe malade, périt : il détruit la vie en croyant la posséder. Mais il ne doit pas éliminer l’ego : il doit simplement le transformer : son art c’est de reconnaître sa propre force comme une faiblesse et sa propre faiblesse comme le principe de la vraie force. Mais une sagacité particulière lui est indispensable : savoir que la transcendance de l’humain est déjà dans son activité pensante : dans la *noesis* subtile de la pensée qui naît, ou apparaît. Son apparition est déjà son être.

❋ ❋ ❋

Quand la résiliation de l’irritation devient bonté, parvient à être sanctifiante, en substance celle-ci a le pouvoir d’opérer sur la réalité selon les raisons idéales, la contravention desquelles éveille normalement l’irritation. Une logique supérieure est en acte. La bonté devient un pouvoir magique : celui-ci commence à être un véhicule du miracle, parce qu’il sourd de l’idée pure.

Cette bonté est en substance le résultat de l’intelligence la plus lucide de l’homme et de la domination de soi la plus élevée, parce que la pensée mène à elle, pourvu qu’elle conquière sa propre transcendance, à savoir son propre être pré-dialectique : l’intuition authentique de la réalité, au niveau de laquelle l’ego ne peut être contraint au système nerveux et à réagir, tant qu’il n’y a pas un état de conscience normal.

La bonté exclut la peur, elle intervient dans la vie comme un courant transformateur de la réalité. Le disciple doit acquérir le courage de parvenir à une semblable bonté : son obtention dépend en effet de la pénétration du sens ultime de la réalité quotidienne et d’une décision corrélative de la volonté. La bonté consiste à ne pas craindre les forces terrifiantes de la nature inférieure, à les connaître, au contraire, pour les pénétrer et les racheter, parce que c’est seulement à leur niveau que l’humain peut être racheté : il s’agit en effet de forces plus élevées inversées, sur lesquelles peut uniquement agir le pouvoir transcendant de l’ancienne Lune, qui

eut la force de séparer la Lune terrifiante de la Terre, pour le salut de la Terre, lorsque les Entités spirituelles du Soleil, ne pouvant plus supporter la matérialisation de la Terre, s'en détachèrent en formant leur domaine de rayonnement isolé. Le pouvoir transcendant de la Lune est symbolisé par la Vierge : laquelle, en apportant les forces du Soleil et de la Lune, ôte le mal humain, dissout la méchanceté, l'angoisse, la peur.

Dans un acte de bonté humaine confluent des forces du Ciel et de la Terre : éclate la joie des Esprits qui y assistent, résonne la vie de l'Univers. Une simple pensée de bonté, en tant que pensée corrigeant la méchanceté constitutionnelle de la psyché humaine, a une répercussion dans les Cieux : parce que tout ce que l'homme fait est corrélé à la possibilité de son être libre sur la Terre et par conséquent d'accomplir ce qui est imprévisible, et comme tel attendu par le Cosmos, parce que cela dépasse la nature, se soustraie aux impulsions inférieures du terrestre, mues de toute manière par l'élément inférieur de la Lune.

La bonté est la force du plus fort, parce que, si elle est une vraie bonté, et non la récitation moraliste, sont fondement est incontestablement supra-humain. La bonté atteinte c'est la transcendance réalisée. Cette transcendance est déjà présente dans la pensée qui pense : l'homme pense, parce qu'une force, qui n'appartient pas à sa structure psycho-physique, s'allume à chaque fois dans son activité de conception ou d'intuition. Normalement, l'homme ignore un tel moment pré-dialectique de la pensée et regarde toujours le reflet, le processus dialectique, le pensé, ou l'application pratique, mathématique ou technologique, de la pensée : il en est hypnotisé. Continuellement, il ignore la transcendance qui affleure en lui et qui, patiente, attend de devenir consciente, pour l'aider à ne pas détruire lui-même sa vie : au contraire, à l'édifier. Mais il doit lutter pour insérer le contenu de vérité, le Logos, dans les choses. Pour rendre immanente la transcendance, il ne doit pas se laisser déborder par la série des sensations quotidiennes.

❋ ❋ ❋

La transcendance, à savoir l'essence vraie des choses, resplendit à chaque fois dans la pensée, mais elle est inconnue. La pensée avec laquelle l'homme pense est une faculté inconnue : ce n'est certainement pas la dialectique. Cela signifie que le jour où l'homme saura vraiment penser, il éteindra le mal en lui et pourra l'exprimer comme un bien. Seulement à la condition de posséder essentiellement la bonté, on peut être durs, audacieux, sévères, impétueux, réellement appuyés sur la terrestrité (qualité de ce qui est de la Terre, *ndt*) : on ne craint pas l'élément lunaire terrifiant, au contraire, on le pénètre pour en faire une matière de création : parce que la transcendance domine la terrestrité, elle domine l'élément sous-sensible de la Terre. C'est pourquoi la Vierge est justement représentée comme Celle qui, victorieuse, pose Son pied sur la tête du serpent.

Dans l'image de la Vierge, la transcendance devient visible comme symbole d'un accomplissement que l'ésotériste doit connaître, s'il veut vraiment réaliser la puissance qui transforme l'humain. Il n'est certes pas facile de reconnaître l'identité de la force essentielle de la bonté avec l'élément transcendant de la pensée : mais il s'agit d'une réalité objective, dans laquelle, à un certain moment, il est inévitable de tomber. La véritable force de l'homme viril, héroïque, généreux, dominateur, libre, est une force féminine, comme une force de l'âme originaire : la Vierge Sophia en est la personnification et le symbole. Il s'agit de la féminité transcendante, qui guide l'élément viril de l'Esprit vers l'être androgyne originaire. Cette virilité n'a pas de valeur transcendante, si elle ne s'intègre pas avec l'élément céleste de la force dont elle est la polarité complémentaire.

La puissance créatrice du Monde Spirituel a un caractère de sublimité et de supra-humanité, qui ne peut pas ne pas terroriser l'humain. La vraie peur dont l'homme souffre sur la Terre, en réalité, c'est la peur animale de l'Esprit. S'il ne redoutait pas l'Esprit, il ne redouterait jamais rien : parce que, derrière tout événement horrible ou terrifiant, il apercevrait toujours présent,

prêt, l'Esprit, l'unique valeur ultime. La Vierge fournit le moyen au courage humain de ne pas défaillir, parce qu'elle agit en médiatrice entre la sublimité écrasante du Monde Spirituel et la virilité de l'Esprit : la douceur, la poésie, l'amour, la compassion, éduquent la dureté du guerrier pour ne pas s'effondrer, ni se rigidifier de façon titanesque, face à la transcendance anéantissante du Monde Spirituel. Celui-ci est trop fort pour l'âme égoïque (marquée par l'ego, *ndt*).

La fonction de la Vierge, qui se réveille au plus profond de l'âme, c'est la communion de l'héroïque avec le mystique. La tâche individuelle, virile, guerrière, de l'expérimentateur ésotérique, a son couronnement dans la libération de la Vierge de la prison dans laquelle elle gît depuis des millénaires, à cause de Lucifer, le dominateur du sentir, le Prince de l'orgueil noétique humain. Il est important que ceci soit compris. La Vierge libérée donne son vrai sens à la libération de l'homme.

Quand l'homme tombe amoureux sans limite, il est en état de grâce : il reçoit du Monde Spirituel une force qui a le pouvoir du miracle. Si cette force affluait en lui sans la médiation du sentir, tirant avec soi toute la vie de l'âme, elle le détruirait. Dans certains cas, en effet, quand l'adhésion du sentir est intermittente, ou incertaine, ou contraire, cette force rend l'homme malade, elle produit en lui un déséquilibre qui tend à le détruire. Au sentiment de l'amour s'associe celui de la haine et de la Mort.

L'‘amour humain ne peut pas se passer de la Vierge Sophia, parce qu'elle en est le pouvoir créateur. Le sexe est une forme déchue de l'amour originaire : du plus profond il requiert la lumière qui vivifie son mécanisme sensuel éphémère. Le sexe réclame désespérément de rejoindre sa propre origine non-animale. Sans la Vierge Sophia, il est le véhicule de la destruction de l'humain, même s'il est karmiquement nécessaire à la reproduction animale de l'homme.

Pour que le sexe devienne l'instrument d'une génération non-animale, la chasteté lui est nécessaire, dont la Vierge Sophia est le symbole. La chasteté, en tant que puissance adamantine, est le courant de l'Amour Divin qui saisit le sexe et le ramène au point où le pouvoir séducteur de Lucifer est remplaçable par la vraie extase, qui descend de la communion des âmes : l'extase consciente, grâce à laquelle l'ordre bouleversé des éthers de le création se recompose selon l'origine cruciale. Par une telle voie, l'ascète des temps nouveaux connaît l'expérience du Graal.

L'entreprise du Graal et la connaissance du mystère de la Vierge Sophia s'appartiennent mutuellement : ils convergent dans la libération de l'âme de la domination de Lucifer et par conséquent, ils convergent aussi dans la naissance du Je supérieur, Le Fils de la Vierge. Tout l'événement éclôt du Logos, c'est-à-dire d'un acte absolu de liberté, dont la foudre-éclair exige d'éclater d'âme en âme pour l'illumination de ceux qui ignorent pourquoi ils souffrent sur la Terre.

2. Le seuil du monde éthérique

« Vrai homme » est celui qui réussit à transformer en amour et compassion la méchanceté humaine. Il est un authentique dominateur de soi, à savoir « individu absolu », parce qu'il réalise, non pas dialectiquement, mais concrètement en lui le « Je suis », indépendant de l'aversion innée de l'humain. Le « Je suis » est l'énergie qui édifie l'homme selon les lois de l'Esprit, mais par conséquent qui le détruit là où il s'oppose à de telles lois. En effet, la mort est pour le moment inévitable à l'homme. Cependant quelqu'un a vaincu la mort.

Réalise vraiment le « Je suis », celui qui est capable de le reconnaître en n'importe quel autre être, sous n'importe quel vêtement. En réalité, il s'agit d'une règle connue des mystiques traditionnelles d'Orient et d'Occident. Mais la règle est une chose, autre est sa pratique. Il faut le mouvement puissant du cœur, pour que cet être-univers du Logos ne soit pas une simple représentation, mais une réalité perceptible en tout être, en toute créature, même la plus

apparemment répugnante. Le « Je suis » a le pouvoir de se reconnaître Lui-même en tout être : le disciple expérimente chaque fois la joie transcendante d'une telle reconnaissance : le joie de l'impulsion à agir pour le « Je suis » resplendit des autres à sa rencontre. Mais du « Je suis » et de son impulsion aujourd'hui, peut seulement parler la Science de l'Esprit, sur la base de l'ascèse essentielle de la pensée.

Cette impulsion est importante comme vertu de vision, au-delà de la *maya* des défauts, des manques, des erreurs d'autrui : au-delà de la misère de l'intellectualisme et l'arrogance inévitable des comportements individualistes, avec les erreurs consécutives et la présomption de leur valoir comme vérité. La vérité, au contraire, est la mesure de la présence effective du « Je suis », ou du Christ, dans l'âme. Le Je ordinaire ne peut pas avoir la force de percevoir le christ comme principe intérieur de tout être. Il peut seulement le deviner, en être intellectuellement et sentimentalement persuadé : et ceci est déjà un remarquable résultat : mais ce n'est pas encore la perception du Logos, laquelle ne peut pas ne pas être vivante, parce que d'elle émane une force transformatrice qui déborde toute autre force, comme un instinct déchaîné qui ne connaît pas de limites.

Le dépassement de toute limite est le signe de la présence du Logos : qui se manifeste avec la puissance d'un instinct irrésistible, à l'égard duquel, cependant, on ressent nécessaire comme corrélation la vénération : la vénération provenant de la connaissance de soi, l'auto-connaissance venant de la liberté. Comme un instinct qui domine tous les autres instincts et fait sienne toute la logique humaine, se manifeste la présence du Logos dans le Je. La pensée, en tant que pensée de sa Force, peut se consacrer à n'importe quel problème humain, sans en être dépassée : le sentiment peut renfermer n'importe quelle passion humaine et surmonter la peur de se perdre, dans un don illimité de soi, tout en demeurant actif, parce que sa substance ultime est l'amour. Ainsi la volonté peut rencontrer des tâches surhumaines, héroïques ou tragiques, mais elle sait justement pouvoir s'en acquitter avec la plus grande simplicité, parce que la Force présente est prête à les aborder, en étant le courant absolu du vouloir : comme courant du Logos qui s'affirme.

Cette présence dominante du Logos est si rarement atteinte, car il faudrait mériter à chaque moment, parce qu'à tout moment la nature humaine est en état de tort, prompte à la trahison, c'est-à-dire prête à l'épreuve du « Je suis ». La connaissance de soi doit toujours être vigilante, pour que la présence divine ne s'éloigne pas, mais opère et vainque.

Le «hasard », certes très rare, veut que la présence soit définitive : signe qu'est entrée en acte la puissance de la Pentecôte. Le disciple a été foudroyé : il ne craint plus rien, il peut tout faire, parce que, quoi qu'il fasse, édifie, aide, crée, c'est toujours pour le bien des créatures, du monde. Mais dans un tel cas, il est difficile qu'il apparaisse sur la scène, reconnaissable pour ce qu'il est, parce que son action ne peut pas être réduite à une catégorie de la compréhension humaine, à savoir à prétexte pour le fanatisme. Des exceptions existent cependant : il faut être bien attentifs pour les découvrir. Toute notre vie peut en être transformée.

Doit être surmontée la falsification continuelle de l'humain, inévitable tant que la purification du corps astral n'est pas fixée dans le corps éthérique : lequel est l'authentique *opus* initiatique, auquel doit tendre le disciple, mais qui se réalise parce qu'il est accordé par le Monde Spirituel, au travers des Maîtres invisibles.

L'*opus* se réalise comme un refleurissement initial du mystère androgyne : l'âme en tant que Vierge Sophia, parvient à être fécondée par l'Esprit. Ce moment de l'âme, conséquence d'une élaboration consciente du Karma et d'une discipline consciente de la pensée, est la re-rencontre du principe spirituel féminin avec le principe masculin : la reconquête de l'état qui précède l'Éden. Dans l'Éden, en effet, les deux sont déjà séparés. Il s'agit pour cette raison de l'événement androgyne pur, causant un pouvoir de transformation du corps éthérique, qui peut redevenir participant à sa nature originaire, à savoir indépendante de sa forme spécifique

masculine ou féminine. À ce point, le corps éthérique réalise la chasteté de la Vierge, qui est la plus grande puissance de l'homme : le réveil autonome de la vie de l'âme.

C'est la voie du couple initiatique des temps nouveaux : qui doit se passer de toute technique d'accouplement ou de magie sexuelle, parce qu'il dispose, dans la lumière du corps éthérique, dans la pensée éthérique, dans l'ascèse de la pensée, de l'intuition continuelle de la conversion ou transfiguration des formes appelées à opérer dans l'acte sexuel : la reconquête de la chasteté transcendante du corps astral.

Il n'existe pas de « maîtres » capables d'enseigner une magie sexuelle qui ne produise pas des désastres : à moins qu'il ne s'agisse de responsables du monde spirituel, lesquels cependant n'enseigneront pas la magie sexuelle, mais aideront les disciples à comprendre le secret de la chasteté, laquelle seulement peut être la base d'une magie du sexe.

Les voies de la Gnose traditionnelle, comme de l'Hermétisme et de l'Alchymie, pour autant qu'elles sont encore valables, sont en vérité dépassées par la voie de l'Archange solaire. Toute valeur est changée, depuis que la rationalité abstraite est devenue la mesure humaine du connaître : la Gnose a continué à accompagner secrètement l'homme, comme un antidote spirituel encore efficace, mais incapable de comprendre le sens ultime du Positivisme moderne : qui est le secret de la voie nouvelle, de la Science de l'Esprit.

La valeur supra-sensible de l'expérience rationnelle et matérialiste n'est pas facilement saisissable. Elle semble évincer la Tradition : la dialectique de la Tradition mobilise ses forces, produit ses nouveaux exégètes, ses systématisateurs modernes : un Guénon, un Évola, un Schuon etc., lesquels n'ajoutent pas tant quelque chose de nouveau aux courants traditionnels d'Orient et d'Occident, qu'ils les mettent en évidence en les interprétant avec de claires expositions critiques, avec des concepts persuasifs, tressés par la pensée actuelle, moderne. Le concept, né de l'expérience grecque de la pensée, en tant que compensation admirable à la perte de l'inspiration supra-sensible, magistralement utilisé aujourd'hui par les « résurrecteurs » de la Tradition, fascine les nouveaux disciples. Ils croient être aidés par le *Vedanta*, mais ils ne s'aperçoivent pas qu'ils parcourent, avec l'actuelle pensée consciente, la claire structure conceptuelle de l'interprétation de Guénon *L'homme et son devenir selon le Vedanta*, et de faire avec cela un exercice de pensée profitable ; mais il ne s'en aperçoivent pas, ils croient plus dans le contenu du Vedanta que dans les forces transcendantes de la pensée qui sont aujourd'hui capables de comprendre par intuition l'idée du Vedanta.

Les investigateurs de l'Esprit de notre époque — capables de reconnaître aussi la déferlante des mystificateurs orientaux, qui s'abat sur l'Occident avec le pouvoir de sa sagace organisation méditative structuralement financière (et même avec vente de disques suggérant l'extase) — aspirent substantiellement à la pensée pure, c'est-à-dire à l'activité de la conscience dans laquelle se réalise de manière volitive le spirituel comme une force indépendante de la corporéité : mais le plus souvent ils ne le perçoivent pas et perdent l'occasion précieuse de ce moment d'évolution humaine : ils perdent la connexion avec la puissance cosmique qui rend opérante jusque dans les profondeurs du cœur, et pour cette raison du corps éthérique, la pensée libérée. La libération de la pensée doit être une initiative de l'homme : personne ne peut se substituer à lui dans pour une telle tâche. C'est le sens ultime de sa liberté : mais ce qui réalise sur le plan de l'universalité la libération de la pensée, c'est en vérité la connexion avec la puissance cosmique qui préside à l'intelligence céleste.

En réalité, tout ce qui se déroule dans la conscience en-dessous du niveau du concept vivant, appartient à un expérimentateur à demi rêveur, lequel, parce que conforté des connaissances du Yoga, du Zen, du Tantrisme et de la présomption des méthodes méditatives, ne dépasse pas la limite de la pensée réfléchie, c'est-à-dire de la dialectique subjective, de la cérébralité, et par conséquent de la médiumnité : il ignore en réalité l'essence de la pensée, c'est-à-dire le sens ultime de la pure pensée logique, la pensée en tant qu'a priori absolue, et en tant que transcendance expérimentable.

Toute expérience intérieure qui ne se traduit pas en vie de la pensée pure, indépendante du système nerveux, est agrippée par l'Adversaire de l'homme et soustraite à la connexion avec l'entité spirituelle qui dirige l'expérience initiatique de l'homme de ce temps. C'est pourquoi justement ces amateurs de la Tradition , qui estiment ressusciter d'elle les voies du cœur, ne parviendront jamais au cœur spirituel, parce qu'ils ne sauront pas libérer la pensée de la cérébralité : ils s'arrêteront toujours au cœur physique, à l'émotivité mystique, parce qu'ils ignorent la connexion avec l'Entité spirituelle, qui a la tâche de la conversion de la pensée consciente et, par conséquent, Elle a le pouvoir d'opérer dans la tête pour atteindre le cœur. Ils croiront d'une manière nouvelle dans les contenus de la Gnose, mais ils ne découvriront pas qu'ils méditent de tels contenus et que cette activité de méditation est plus importante que ses thèmes. De la même façon que les scientifiques modernes, dans le domaine de l'immanence, ignorent le moment intuitif de leur connaissance des lois mathématiques physiques, ceux-là (les amateurs de la tradition, *ndt*) ignorent le mouvement de la pensée qui leur fait redécouvrir la Gnose : *nesciunt quod faciunt*. La vraie voie du cœur est barrée, la rencontre avec le Christ est ajournée : elle n'est pas encore méritée. Provisoirement, le Christ parle au travers les sentiments justes de dévotion lesquels affleurent, mais toujours fluctuants et changeants.

À partir du cœur spirituel opère la force qui meut le monde : l'amour qui se voudrait comme un pouvoir d'action transformatrice du monde. Dans le cœur est toute force et capacité d'exploser dans la rédemption de l'humain : qui investit déjà l'humain. À la rencontre de laquelle l'homme doit aller à partir du centre de sa propre conscience pensante. : donner l'assentiment de sa liberté. Cette approbation en profondeur vient du cœur, mais pour se réaliser dans le cœur, elle doit d'abord naître comme pure pensée intense : par nécessité constitutionnelle occulte, elle doit passer par la tête, là où l'homme réalise la conscience de soi : elle doit être d'abord une opération libératrice précise de la pensée hors de l'organe cérébral, à savoir du siège où l'âme souffre de la domination de la corporéité. Pour ceci, l'action de Michel est reliée à la pensée de l'homme : avec la pensée qu'ont produite la civilisation technologique, la dialectique abstraite, le matérialisme, l'empirisme logique etc… À Michel, pour agir au sein de l'homme, il faut l'acte libre de celui-ci, la décision qui équivaut au couronnement logique du processus de la pensée consciente ; l'auto-expérience de la pensée, qui pour l'instant s'est exprimée seulement dans l'analytique multiforme de la quantité.

Alors qu'Ahrimane agrippe chez l'homme toute pensée dans laquelle je Je n'est pas présent, c'est-à-dire tout dialectisme abstrait, tout mensonge luciférien, pour les traduire en substance de sa propre domination terrestre, Michel, à l'inverse, accueille toute pensée libérée et la renforce, pour la restituer comme force de profondeur qui chez l'humain vainc Ahrimane : il réalise chez l'homme l'union de l'âme avec le Logos, qui en lui domine Ahrimane. Il n'y a pas d'autre possibilité de victoire sur le Démon de la Terre.

Il est possible de découvrir que, dans l'essence de l'âme, on est enracinés dans un courant de pensées, à la source duquel est l'être propre le plus intime, le Je suis, avec lequel on s'est insérés dans le monde. On peut remonter au Je suis, justement parce que l'on s'est insérés dans la pensée qui pense le monde, à savoir dans l'éther de la Terre dominé par le Logos, l'universel Je suis. Dans le courant éthérique de la pensée de la Terre, le Logos afflue continuellement. Mais l'homme moderne détruit continuellement l'éther de la pensée, pour l'avoir consciente au niveau cérébral, pour la réalisée libre de transcendance rationnelle, mathématique, comme elle lui est nécessaire aux fins de l'autoconscience, véhicule du « Je suis ». C'est pourquoi la pensée doit passer à travers la rigoureuse Science du monde physique ; C'est le degré inférieur d'une autonomie, grâce à laquelle l'homme peut devenir conscient du processus pensant, s'élever à lui-même, de sorte à reconquérir, libre, sa propre transcendance : possible comme une force créatrice de l'immanence continue. Telle est la voie à l'expérience du sujet pur, qui est avant le courant de la pensée, à l'origine de celui-ci, indépendante ce celui-ci

Le disciple doit devenir conscient de la force dont il dispose, en ne suivant pas d'anciennes méthodes, mais bien au contraire en se laissant enseigner la méthode de l'expérience elle-même de la pensée pensante, au moyen de la concentration actuelle : en parvenant à voir l'échéance continuelle de la pensée à partir de son moment dynamique pré-dialectique ou transcendant, jusqu'à son moment dialectique. Désormais, la dialectique a donné tout ce qu'elle pouvait donner : à présent elle sert à bien peu de chose, voire à rien, si elle ne devient pas le véhicule de l'expérience consciente de la force-pensante qui en soi apporte le pouvoir de transcendance de l'humain.

Le temps est arrivé où la pensée exige de l'expérimentateur moderne d'être reconnue dans son moment transcendant, comme le seuil du monde éthérique. La plus grande conquête de l'âme dans cette époque-ci, c'est de voir dans la pensée la porte qui ouvre l'accès à la réalité éthérique de la Terre. On commence à percevoir cela quand on est capables de saisir l'apriorité absolue de la pensée en ce qui concerne l'expérience intérieure humano-terrestre.

La pensée se présente normalement chez l'homme comme une faculté individuelle, tandis que son contenu réel, dans le cas où il est objectivement observé, se révèle supra-individuel, c'est-à-dire universel : ainsi le Je, qui se présente comme l'universel, est le principe qui, pour se spiritualiser chez l'homme, exige de devenir individuel. L'homme est d'autant plus moral qu'il est essentiellement d'autant plus lui-même, à savoir individuel : esprit, et non pas nature.

La tentation de ne pas croire à la valeur spirituelle de la forme individuelle du Je, vient de Lucifer et concerne les doctrines traditionnelles, lesquelles, autrefois, en exigeant une telle vision, étaient régulières : aujourd'hui elles s'opposent à la libération de l'homme, qui ne s'accomplit qu'au moyen de la pure individuation du Je.

La tentation de considérer la pensée comme subjective et individuelle, et donc d'en faire ignorer la nature universelle, capable par ses vérités univoques de susciter des relations harmonieuses entre les hommes, vient d'Ahrimane. Celui-ci « subjectivise et dialectivise » la pensée : il suscite l'universalité abstraite : il sollicite l'intelligence, mais pas la libération de la pensée. Seule la pensée libérée peut avoir l'élan moral, parce que cet élan jaillit de sa transcendance.

Pour dominer l'homme, Ahrimane intensifie l'intelligence dialectique qui lui appartient, quelle qu'en soit l'expression, même ésotérique. Son objectif c'est que la pensée humaine demeure rivée à la cérébralité et, pour cette raison, à la matérialité : qu'elle ignore son propre fondement extra-cérébral, ou spirituel. En effet, c'est seulement grâce à un tel fondement, que l'homme peut puiser à la force qui subjugue Ahrimane. La dialectique est une barrière vers ce fondement, ou vers la transcendance de la pensée : c'est le véhicule normal d'Ahrimane.

Michel peut aussi utiliser l'intelligence dialectique, mais il la repousse dans la mesure où elle exprime le lien de l'homme à la nature sensible et la vanité intellectualiste corrélative. Michel compte sur l'investigateur audacieux, parce que libre, doté d'élan métaphysique, outre de l'âme rationnelle, parce que capable de remonter le courant de la pensée et d'en réaliser le pur jaillissement, l'universalité véridique, la transcendance.

La pensée est l'universelle se donnant au travers de la pensée même qui pense : l'universel immédiat, à qui il faut la médiation de la pensée subjective, provisoirement subjective, à libérer de la subjectivité. Libérée, elle est le véhicule de l'universel affluant en l'âme, de l'intelligence cosmique, qui est en même temps une force magique et puissance morale. C'est l'universel immédiat qui exige de saisir sa propre immédiateté, de la percevoir là où il jaillit, parce qu'il émerge du spirituel pur. Là où il jaillit, il transcende l'humain et se fait en même temps humain, en tendant à ouvrir le passage au moyen de la destruction et de la re-édification de la matière corporelle. Il devient ainsi chez l'humain l'universel nécessaire, l'absolu a priori réalisé comme tel.

On ne peut pas éviter la pensée, tout comme l'on ne peut pas éviter d'être soi-même, surtout on s'oublie soi-même dans la fait de s'identifier avec un objet, et par suite on est vraiment soi-

même. En vérité, on ne sort pas de la pensée, sinon en entrant dans la pensée, jusqu'à atteindre le monde auquel elle a la tâche de mener. On passe par l'intérieur, et interne est toute limite qui apparaisse extérieure à la pensée. C'est seulement par cette voie que la pensée peut être dépassée : en allant à l'origine de sa force.

Tout attribut de réalité est un attribut de pensée : croire trouver quelque valeur au-delà de la pensée, signifie la concevoir au-delà de la pensée, au moyen de la pensée elle-même, en lui donnant un caractère essentiel qui appartient toujours à la pensée, laquelle n'est pas consciente que c'est elle qui la lui fournit. C'est pourquoi il est illusoire de rechercher, par exemple, une quatrième dimension, quand on ne connaît pas ce qu'est la troisième dimension ni comment la surmonter : ce qui consiste à commencer par saisir son propre être éthérique, à savoir, par surmonter le réalisme physique ou réalisme naïf, de l'espace, en découvrant la pensée qui établit les relations entre les valeurs de l'espace, lorsqu'elle conçoit le point, la droite, l'aire, le volume. En appréhendant cette pensée, on sait que l'on saisit l'espace comme une corrélation idéelle, dans laquelle il faut pénétrer, si l'on veut dépasser le domaine sensible et entrer dans celui éthérique : qui n'est pas, pour cette raison même, l'extravagante quatrième dimension, mais bien au contraire, la conquête de la seconde. Il faut, essentiellement, soustraire ou dépasser la dimension physique, qui fait écran à celle spirituelle. La dimension physique est l'univocité ahrimanienne qui tend illégitimement à constituer un support absolu à l'expérience de l'homme de ce temps-ci. C'est le guet-apens que l'investigateur doit traverser, pour le découvrir et le surmonter. Presque tous y succombent sans le savoir : ils doivent alors attendre la mort pour le dépasser.

Toute technique intérieure qui ignore l'éthérique, et l'art d'y accéder, qui est un art du pur connaître expérimenté là où la pensée est transcendance de l'humain, laisse dominer par principe le règne d'Ahrimane, et elle n'offre aucun moyen pour dépasser la réalisme naïf de la Science. Les ré-exhumations du « traditionnel » laissent un tel réalisme intact, même si elles sont capables d'une critique rigoureuse de sa phénoménologie. Le dépassement du réalisme naïf est une opération intérieure, plutôt que dialectique.

Le « traditionnel » ne devrait pas être reconstitué et posé comme fondement — le fondement étant l'esprit qui pense et évalue — mais plutôt assumé comme un objet de connaissance, thème de méditation, à partir duquel devraient être pressenties et conquises les lois : qui sont des lois du mental de l'humain de ce temps-ci, plutôt une expression de l'esprit pérenne, mais ayant avec l'organe du connaître une corrélation différente que celle de l'homme antique. Bien sûr, une norme similaire vaut aussi pour tous ceux-là qui, dans l'actuelle recherche spirituelle, apportent inconsciemment des impulsions du passé, résidus de tendances médiumniques, se servant d'une forme logico-dialectique, plutôt que de rigueur cognitive.

Il faut méditer véridiquement, pour autant que l'on expérimente, selon le canon des temps nouveaux, la concentration réelle : laquelle à un moment déterminé, coïncide avec un processus de régénération qui va jusqu'au corps physique, en transcendant les lois de la matière. La pensée-force détruit et recrée la matière, selon l'impulsion profonde du Logos, qu'il produit en soi : il s'agit d'une processus concrètement suprasensible : certes, non identifiable par des moyens physiques.

Le premier véhicule de l'Esprit dans le domaine sensible c'est le vide physique, parce que la matière, pour l'Esprit, c'est le néant, ou le « vide », au travers duquel il circule librement. Un tel vide s'offre à l'Esprit dans le système nerveux humain : qui est dés-animé, parce qu'il doit lui donner la corrélation avec le monde sensible dés-animé aussi. La conscience du Je a pour tâche de réaliser le vide, en éteignant à chaque fois l'élément vital qui tend à le remplir. En effet, le vide, non réalisé comme tel, est envahi illégitimement par des processus physiologiques nécessaires à l'existence physique du système nerveux : processus qui ne devraient pas impliquer la vie de l'âme, et d'autant moins la pensée. La pensée, pour penser en profondeur, doit parcourir indépendante et posséder ou produire ces vides. On peut reconnaître toute maladie nerveuse

comme étant née du fait que l'activité pensante n'a plus la force de tracer son parcours en détruisant la matière et en la recréant : elle ne dispose plus de ses véhicules légitimes, envahis qu'ils sont par des processus physiologiques appartenant à la sphère émotivo-instinctive. Le réseau nerveux — qui grâce à sa substantialité physique devrait constituer le système de canaux vides au travers desquels afflue l'être de la pensée, et, pour cette raison, du sentiment et de la volonté, indépendantes de la corporéité, devient l'altérateur d'un tel être, à cause du fait qu'il l'empêche de se développer selon la hiérarchie spirituelle des trois forces, en rapport à leurs véhicules physiques. L'esprit s'exprime au travers de la pensée, mais le pur support nerveux de la pensée est dépassé par des processus rythmiques et métaboliques, au travers desquels la tête est envahie d'instincts et d'émotions : alors l'esprit ne pense plus, parce qu'on lui barre le chemin : il est contraint à subir la nature inférieure, voire même il finit par la codifier, en lui donnant une justification dialectique.

L'esprit, pour affluer dans l'humain, élimine la matière, détruit des processus vitaux, effectivement, pour disposer à chaque fois des canaux vides du système nerveux, surtout dans l'organe cérébral. Celle-ci est la vraie fonction des processus purement nerveux du cerveau. Seulement là où les organes des sens perçoivent le monde physique, les processus physiologiques nerveux, corrélés aux processus sensibles extérieures, se projettent légitimement en contenu intérieur, en impliquant, selon tangence et, par conséquent, contingence à chaque fois dépassées, la présence de la conscience ordinaire, dans laquelle plus ou moins consciemment, le Je est présent.

Dans les organes des sens, l'esprit de l'homme, grâce à une structure psychophysique admirable, rencontre à chaque fois dans le sensible l'Esprit du monde. La tangence, à laquelle on a fait allusion, donne cette possibilité à la conscience humaine, mais à chaque fois celle-ci l'égare à cause du fait que les processus vitaux du système nerveux, dominés par un équilibre constitutionnel dans les organes des sens, tendent au contraire à envahir les canaux évidés nécessaires à l'élément intérieur dans le système de la tête : c'est pourquoi la vie psychique, qui devrait accueillir le spirituel pur, grâce à la destruction de la matière dans le système nerveux, devient à l'inverse une résonance de la vie corporelle. Dans la tête est continuellement renversée la hiérarchie esprit-âme-corps, qui devrait être dominée par l'Esprit, au travers de la pensée. L'homme croit penser : en réalité, il ne pense pas, parce que la nature en lui saisit la pensée, s'exprime elle-même au travers de la pensée.

La voie de Michel est le rétablissement de la hiérarchie dont l'inversion, en tant que processus général névrotique, ou psychotique, de l'humanité, est devenue inévitable en conséquence de l'assujettissement accru du spirituel au corps chez l'homme moderne. À son activité cérébrale plus intense, nécessitée par un lien plus étroit de l'âme à la vie des sens, d'un autre côté, les antiques méthodes spirituelles, pas plus que le type moderne de la pratique religieuse, n'ont plus le pouvoir d'offrir le contrepoids adéquat. C'est pourquoi l'homme, sans s'en apercevoir, cesse entre autre d'être capable de distinction morale : variés en sont les signes.

L'âme exige la descente d'une force libératrice, pareille et aussi profonde que celle de l'attachement au corporel, lequel domine tellement la vie intérieure de l'homme au point de l'autoriser à fonder une conception de la réalité exclusivement physique : qui n'est pas différente d'une condition de folie. À cette profondeur peut uniquement arriver une force capable de dominer l'élément lunaire inférieur le plus inconscient : la volonté pure, en soi cosmique, indépendante du système rythmique, c'est-à-dire de la respiration et, à savoir donc, du sentir luciférien : la force de Michel. L'urgence d'une énergie semblable concerne aujourd'hui sérieusement aussi le problème économique, dont la solution échappe inévitablement à la logique mécaniste dominante : elle exige en effet le pouvoir de transcendance de la pensée, que les grands créateur du travail du passé possédaient instinctivement. Une telle transcendance doit être retrouvée consciemment.

La *dynamis* métabolique, libérée du sentir, grâce à l'ascèse de la pensée, c'est la puissance de Michel qui pénètre dans l'humain en y produisant des changements substantiels du destin, indépendants du *Karma*. Une telle puissance opère sans être conditionnée par le système nerveux, c'est pourquoi elle libère le système rythmique de la nécessité de l'influence de Lucifer. Cette entité-ci finalement est placée en condition de servir le Je-Logos de l'homme, en devenant pour la vie suprasensible initiale de ce dernier, la coopératrice de sa conquête de l'imagination créatrice. Une semblable imagination doit pouvoir susciter la pensée qui résout les problèmes urgents du temps.

De cette manière commence pour l'homme l'expérience de la perception de la vie intérieure de toute créature, à laquelle on a fait allusion, parce que dans toute créature, il reconnaît le Logos comme essence. L'imagination, conditionnée auparavant par la cérébralité et asservie à l'ego instinctif, devient créatrice, parce qu'elle dépasse la limite subjective, en s'unissant en soi avec le Logos, en instaurant la dévotion vraie, l'amour comme puissance cohésive du monde. À un tel amour, le disciple peut frayer un passage, grâce au don du sentir et à l'harmonie du système rythmique, en vainquant partout éthériquement la frontière nerveuse, l'ensorcellement de la forme ahrimanienne, en transformant toute impression et toute représentation du monde en véhicule du service divin : en se servant de la *dynamis* de Lucifer, ou du pouvoir imaginatif supérieur, en ce qui concerne chaque écho de l'humain, et à chaque exigence corrélative : en utilisant les éthers selon leur loi et en affirmant avec cela leur propre être libre.

Le « feu suave » du cœur peut être alors ressenti comme *diapason* de l'Univers, parce qu'il est saisi comme un son : un son profond, lointain, dans lequel se devine le timbre du Verbe créateur. L'être béatifique de l'âme s'éveille : la Vierge Sophia redevient opérante comme force de rédemption de l'humain : à une semblable force partant du coeur, on sent pouvoir conformer sa vie, parce qu'elle a la vertu de surmonter n'importe quel mal humain, n'importe quelle peur, n'importe quel danger, n'importe quelle équivoque. On sent que cette force est urgente au monde et que le monde la réclame à ceux qui cultivent la méditation. Quand la méditation est authentique, Michel ouvre dans la tête la voie du coeur et par conséquent il prépare la rencontre avec la Vierge Sophia. La pensée réalise le courant de Michel, parce qu'il se meut selon l'accord du pur vouloir avec le coeur.

C'est celui-ci l'événement occulte attendu par les temps nouveaux. Quand la pensée de la concentration redevient lumière, quand bien même en de brefs instants, elle commence à être libre du système nerveux et à s'unir avec le coeur : cela est déterminant pour la vie du sentir, lequel cesse d'être un obstacle au dépassement de la subjectivité, au contraire il coopère à un tel dépassement. Il ne s'agit pas encore de l'action directe du coeur : qui est le réveil de l'Isis-Sophia dans l'âme.En exprimant le dévouement pur du sentir, l'opération suscite le vouloir pur du Je, qui ne peut que par une voie semblable parvenir à la profondeur de la nature sensible et transformer le corps lunaire plus contraire. Le Je-Logos peut opérer, grâce à la puissance de la Vierge qui chez l'humain domine la Lune inférieure.

Le disciple, qui connaît le secret de la Vierge, peut tout. La présence du Je-Logos dissipe les équivoques humaines, détruit le mensonge, dissout l'élément inférieur lunaire, l'obscur monde de la peur dont souffre sur la Terre la psyché humaine : mais nécessite la force de la Lune céleste, de l'Isis-Sophia, de la ferveur céleste, du pur enthousiasme, de la dévotion infinie, de la Vierge : cette présence a besoin, dans l'intériorité individuelle, d'une transcendance qui lui ouvre le passage. Le « Je suis » frappe à la porte de l'âme : il lui faut le passage, le premier élan, le premier mouvement, comme un mouvement d'amour, pour dépasser la limite individuelle. Mais l'individuel doit être renforcé de l'intérieur pour devenir supra-individuel : d'autant plus individuel qu'il surmonte d'autant plus sa propre limite.

Cette limite, c'est l'humain avec le poids de son attachement forcené à l'existence, selon une semi-conscience lunaire : la limite qui attend d'être dépassée. Le Je a besoin du « feu suave » du coeur pour la dépasser. L'allumage d'un tel feu est le réveil de la Vierge Sophia, le premier

mouvement de la Résurrection réalisé par l'âme. L'âme peut revivre : ceci est l'annonce! L'âme est normalement morte : à sa place vit la psyché dominée par la vie animale corporelle. Mais à l'intérieur de toute pensée consciente est présent un *ictus* transcendant (trait de pensée, ici, *ndt*), ignoré, opérant continuellement dans l'intuition intellectuelle, qui entrevoit l'éternel des êtres, se retirant cependant à chaque fois dans l'inconscient. Le sentir, en effet, la Vierge Sophia lui faisant défaut, redoute normalement l'éternel.

Au seuil du monde éthérique, la pensée clairvoyante vit l'intuition de la présence de la Vierge Sophia : elle la ressent normalement comme une harmonie des quatre éthers et en même temps comme une vertu qui l'affranchit du système nerveux. Le tragique humain quotidien c'est que le Je dépende d'un tel système. L'harmonie cruciale en vérité fut perdue, quand la vie intérieure commença à dépendre de l'organe cérébral, de la pensée abstraite : l'homme fut confiné dans le domaine sensible, il commença à être le prisonnier scientifique de l'analytique de la quantité. La frontière est aujourd'hui dépassée par la pensée elle-même pourvu qu'elle réalise dans le sensible sa propre transcendance, étincelle de la foudre introduite dans la Terre par la Résurrection du Golgotha.

Cette transcendance, affleurant comme une liberté pure, restitue au Je son vrai véhicule, qui n'est pas le système nerveux, mais plutôt le sang. La lumière revient circuler dans le sang : une lumière plus profonde, parce qu'en elle, toutes les forces du Soleil s'unissent avec celles de la Lune céleste : les forces de la Vierge Sophia. Pour l'heure, une ferveur mystique ne peut pas naître du système nerveux, mais seulement du sang ainsi réallumée métaphysiquement par le feu du sacrifice, qui fut toujours célébré sur la Terre comme son effusion, par les soins des martyres et des héros. Mais dont l'essence, par conséquent, demeure le sang archétype récolté par Joseph d'Aritmathie dans la coupe de la dernière Cène.

La Vierge Sophia peut être contemplée comme la lumière zodiacale qui enflamme dans le sang la chaleur saturnienne : par elle, la force vivante de l'Amour divin éclot comme amour humain. C'est pourquoi c'est la lumière du Graal, à laquelle mène la transcendance de la pensée, le germe-Logos de l'âme humaine, qui élimine, par le pouvoir de l'audace cognitive, le don de soi sacrificiel et la transcendance de la vérité, le mal millénaire de l'homme. Il fait sienne et reprend toute transcendance.

Le mal est en effet la vérité vue en dehors de la pensée, à atteindre au-delà de soi-même, à obtenir comme un objet, sans jamais l'obtenir en réalité, c'est pourquoi elle encourage toutes les fictions de la Science et de la Dialectique ; tandis qu'il y a un seul vrai en l'homme, un pur écoulement de l'essence des choses, une possibilité d'objectivation autonome du réel, et c'est le moment transcendant : le moment intuitif toujours ignoré, toujours évoqué toutefois, toujours effectué, de toute sa connaissance, physique ou métaphysique.

Ce moment transcendant de la pensée doit être expérimenté, parce qu'en lui est perceptible le supra-humain qui affleure chez l'humain comme un pouvoir de dépassement des lois de la nature : en effet, c'est le courant essentiel de la pensée qui détruit et réédifie la matière corporelle, pour frayer son chemin dans la conscience fondée sur la corporéité. En réalité, la matière organique est spiritualisée : anéantie, elle est recrée, elle meurt et ressuscite. Par le moment où l'ascète expérimente la transcendance de la pensée, pénètre en lui la Force qui domine la nature physique et celle métaphysique, qui domine l'univers : Force introduite par le Logos dans la Terre afin de rendre une impulsion originaire perdue, là où le *kaliyuga* avait mené l'homme aux seuils du sous-humain.

L'esprit détruit la matière et la réédifie, en en ressuscitant la nature pérenne, à chaque fois que la pensée pense selon la lumière qui lui est constitutionnellement propre. Dans son écoulement dans l'âme, cette lumière resplendit et s'éteint aussitôt pour son reflet dialectique. Dans le cas où la conscience, grâce à la purification de la pensée, s'assimile à cet écoulement, l'acte intérieur coïncide avec le pouvoir qui dans l'âme dépasse les lois de la nature : le connaître devient puissance de foi. La foi resurgit dans l'âme comme une lumière de connaissance et c'est

l'impulsion du Logos, affleurant comme auto-conscience chez l'homme des temps nouveaux. La monde minéral doit revenir à l'Esprit, au travers de l'initié, qui dépasse en soi l'élément de mort de la minéralité.

La voie du miracle est celle par laquelle l'homme réalise en soi le Christ comme Esprit de la Terre, à savoir comme celui qui résout la minéralité, ou les lois de la nature.

3. La pensée en tant que puissance du cœur

Du cœur part le plus grand pouvoir spirituel du monde : le pouvoir qui investit les Apôtres au jour de la Pentecôte et duquel ceux-ci accueillirent autant qu'ils pouvaient supporter sans en être anéantis. Certes, le jour viendra où ce pouvoir sera total chez l'être humain, sans le détruire. C'est seulement alors qu'il pourra se dire « homme vrai ».

Dans l'essence du cœur est présente la force qui dépasse la force même du Soleil. Le jour de la Pentecôte, elle vint d'en haut, transcendante : aujourd'hui, elle peut jaillir immanente, du secret de l'intériorité humaine. Un jour, l'homme méritera de s'identifier avec une telle force, en couronnement de la série des épreuves et des libérations qu'exige l'asservissement de sa psyché à l'organisme physique. Pour l'heure, il peut puiser indirectement à cette force dans l'éther du cœur, à la maîtrise duquel il peut exceptionnellement accéder, au moyen de la douleur transfigurée ou par la dévotion, ou bien encore grâce à la « voie directe », l'éthérisation de la pensée, qui est la voie des temps nouveaux.

La pensée doit découvrir en elle sa puissance d'amour, qui n'est certainement pas la projection dialectique ordinaire, mais la substance même dont elle est tissée, se révélant à chaque fois comme une capacité à s'immerger dans un objet, en s'oubliant elle-même : une annihilation de soi dans l'objectivité du monde : parce qu'en vérité cette objectivité ne lui est pas différente ou autre, en produisant en soi l'unité intérieure de toutes choses, de l'être, du monde. La pensée part de l'être le plus profond du monde, en surgissant dans la tête humaine pour se déterminer dans le domaine sensible.

Même la pensée qui se dégrade plus bas, est un pouvoir d'amour inconnu, qui doit seulement rentrer en soi-même, tout comme elle entre dans les images qu'elle se fait des choses, pour se saisir comme la force même par laquelle le sentir aime. Celui-ci présume d'aimer sans pensée, alors que la force authentique de son amour c'est l'idée qui le meut, l'idée qu'il doit découvrir, qu'il doit alimenter, qu'il ne doit pas perdre, sinon il cesse d'aimer, croit continuer à aimer, mais il n'en est plus capable : il ne connaît plus alors sa propre pensée secrète, la lumière qui l'anime.

La lumière de l'amour est idée. L'idée est l'en-soi des choses, que l'homme ignore normalement, parce que continuellement il fait d'elle la servante, l'habit, la forme, de ses thèmes, des contenus sensibles. L'idée est continuellement engagée par ses contenus et dialectiquement anéantie, parce qu'il n'y a pas de contenu qui existe sans idée. L'idée en soi est le Logos. L'homme fuit, redoute l'idée pure et s'attache au monde extérieur par le sentir évitant l'idée, parce qu'il craint d'en découvrir le fondement qui est la puissance du Logos : il craint de perdre l'appui de l'esprit d'aversion qui le tient droit dans le monde (« droit dans ses bottes! », *ndt*), l'oppose aux autres et lui donne le moins du monde le sentiment d'être un Je, tandis que le Je a en lui un fondement tout autre. Malheureusement, la « réalité » du monde, ainsi opposée, domine l'homme jusqu'à manœuvrer en lui la pensée que lui croit penser de lui-même.

L'homme connaît parce qu'en pensant, il s'identifie avec les choses, il se laisse marquer par elles, sans avoir conscience de sa propre passivité. Inséré dans le système nerveux, il subit une prison à laquelle il s'adapte comme à une condition normale, continuellement sollicité cependant par les événements de l'existence à sa propre libération, en tant qu'homme intérieur. Cette auto-identification, toutefois, est un pouvoir dont il dispose : il peut se dés-identifier et connaître un tel pouvoir comme le début de sa propre libération. Son mouvement

d'identification, il peut l'apprendre à partir de la pensée elle-même. En pensant, il s'identifie avec ce qu'il pense. L'homme intérieur naît dans la conscience de la pensée qui pense.

On l'a dit : le penser est le mouvement essentiel de l'amour, parce qu'il naît pour se donner : il se sacrifie continuellement, en se dégradant, il s'offre comme forme de tout être, s'immerge en chaque thème. En substance, il s'oublie lui-même, en restant essentiellement lui-même. Même le froid investigateur du monde physique a besoin de s'immerger impartialement, dans la contemplation du phénomène, pour le pénétrer : il utilise la pensée-puissance-d'amour, sans en connaître la nature réelle. Il n'y a pas d'investigateur qui ne connaisse pas la joie de cet acte d'amour de la pensée, alors qu'il saisit une vérité par intuition : normalement il ignore la source de cette joie, parce qu'elle se confond avec le sentiment égoïste de la complaisance : mais un jour il connaîtra le pouvoir de ce dont il se sert pour son propre savoir, comme quelque chose de plus important que le savoir lui-même, et la responsabilité qu'il prend vis-à-vis de la source de la faculté de pénétration du réel, avec l'usage des résultats pratiques.

Le mouvement ignoré, nous dirions mystérieux, de la pensée est de s'adresser à l'essence des choses, à ce qui est vrai, qui demeure, qui ne périt pas : elle la recherche même quand elle l'ignore, même quand, dialectiquement, elle nie l'être d'une essence. Mais si l'on observe, le sens ultime de cette recherche de l'essence des choses, c'est, pour la pensée, de vouloir retrouver sa propre essence : l'aspiration profonde à se réunir avec sa propre essence, à savoir, avec son propre pouvoir originaire perdu, à savoir avec le Logos. L'homme pense parce qu'il doit se retrouver, il doit cesser d'être une caricature d'homme.

On peut résumer toute la souffrance humaine dans la conséquence de la perte du Logos : toute l'œuvre humaine, qui est pensée en soit, est l'effort pour retrouver le Logos perdu. Cet effort est un mouvement d'amour, parce que son impulsion est de réunir ce qui a été séparé. Continuellement, la pensée se fait forme des choses et unit chose à chose, ou mieux concept à concept : elle se donne, se prodigue, devient une relation logique, sert toute nécessité de l'homme, se dégrade jusqu'à devenir qualité des instincts et des passions, médiatrice de tout ce qu'il y a de détérioration dans la nature humaine. Il s'agit d'un don de soi dans lequel est insérée une force, qui est peut-être la même que celle qui meut le monde. C'est ceci qu'il importe de contrôler.

❋ ❋ ❋

Qui connaît la nature de la pensée, sait que, comme a priori authentique, son expression au moyen de la cérébralité, même si elle anéantit à chaque fois sa lumière, dialectiquement, elle la laisse entrevoir, la laisse espérer, ou évoquer : en effet, elle peut la porter comme une conquête intérieure, à extinction ou couronnement de la logique. La logique peut être en vérité celle de l'a priori absolu, la logique de l'essence : mais il n'y a pas de philosophie qui en ait eu l'intuition, si l'on exclut la tentative de Hegel, peut-être, dans sa valeur ultime, non comprise par lui-même. Nous avons en effet montré ailleurs de quelle manière, s'il avait vraiment expérimenté l'essence de le pensée, plutôt que la Logique, il aurait trouvé plus conséquent de fournir aux hommes une ascèse de la pensée.

L'essence de la pensée est une lumière qui unit les êtres, opère dans les âmes, en re-proposant continuellement leur accord profond : c'est le Divin qui entre en l'humain, toutefois toujours méconnu ou repoussé. Sur le plan plus humble ou plus bas, le Divin est amené à agir conséquemment et rationnellement, en ce qui concerne l'expérience sensible : et il devient science du monde physique.

En vérité, dans le même véhicule que celui de son reflet, la lumière de la pensée peut être perçue. Le tissu d'amour qui secrètement unit les créatures du monde peut être retrouvé et amené à manifester son pouvoir de rédemption. Ordinairement, il s'identifie avec l'existence active, à savoir avec la dépendance absolue au monde physique : le « réel » est un pouvoir qui

normalement saisit et soumet l’homme, parce que celui-ci ne perçoit pas en lui le symbole de son propre pouvoir originaire perdu, le monde qui, parce que privé de sa propre lumière, à savoir parce que ténèbre, s’impose à lui comme s’il était l’être.

L’homme doit découvrir qu’il ne rechercherait pas cette lumière perdue dans le monde, si elle n’était pas ressuscitée : il doit découvrir qu’elle a été restituée au monde et tend à resurgir en lui comme conscience pensante, au travers de laquelle le monde aspire ardemment à sa propre rédemption.

Le monde, crucifié, parle au travers de la crucifixion quotidienne de l’homme : il lui demande l’acte de la volonté responsable, il ne lui demande pas qu’il continue à dépendre de la nature déchue. L’homme tente, au contraire, de consacrer sa propre dépendance, en construisant une science du monde déchu, comme ci celui-ci était le monde. Mais toutefois, dans l’édification d’une telle science, il puise sans le savoir à la lumière dont peut jaillir la rédemption : à la pure lumière originaire, dont descend la forme inférieure des choses, la forme originaire perdue qui, dans l’activité de cognition humaine, est toujours sur le point de se restituer, et est pourtant toujours ignorée.

De cette façon, la Vierge du monde, soit comme symbole soit comme présence suprasensible, demeure méconnue : mais sans son énergie, il n’est pas possible d’accéder au secret du Je, qui est le secret de la pensée, de la cognition concrète, le secret de la rédemption de la nature. L’homme demeure un ego nécessitant la convoitise, mais l’humanisation de la Lumière, le pouvoir qui unit la Lumière avec l’humain, le transcendant avec l’immanent, c’est la vertu individuelle la plus incorporelle, par conséquent la plus magique, symbolisée par la Vierge, l’Isis-Sophia.

Il faut connaître l’arcane cosmique de la Vierge, pour parvenir au Logos, c’est-à-dire qu’il faut pénétrer dans la pensée, jusqu’à rencontrer le mystère de la dévotion ou de la consécration, qui est l’amour jaillissant sans limites, sans tension humaine, à partir de la volonté innée à la pensée qui pense : amour dont le Christ est porteur, mais auquel on ne peut accéder, sinon au travers de ce qui est déjà subtilement amour chez l’humain, l’activité de l’âme la plus limpide, la moins incarnée, la femme intérieure, la Vierge qui se trouve dans l’âme, mais c’est déjà le Christ, la communion secrète avec sa Puissance. La Vierge est dans le Christ, c’est déjà le Christ, mais elle se révèle en communion avec Lui, libération christique initiale de l’âme, conjonction initiale avec la Force. Parce que la gravité du mal humain consiste dans la séparation, qui implique une opposition, une dualité. L’union par laquelle l’être humain croit les surmonter, est toujours une illusion dialectique. La vraie conjonction c’est la Vierge, comme puissance de la pureté. L’Amour Sacré qui réunit le couple humain c’est la Vierge.

Il faut toutefois considérer que, sans la séparation des deux, l’anneau de réunion ne serait pas possible. De la même façon que les deux furent séparés, ainsi fut séparée de sa lumière la pensée. La réunion est le même mouvement. On a vu que la pensée restituée à sa lumière est le tissu même de l’amour qui se meut de créature à créature, d’âme à âme, de vie à vie, et c’est la force propulsive du monde.

Le réveil de l’âme selon la lumière de la pensée est la possibilité de la réintégration androgyne de l’âme, selon le canon de l’Amour Sacré. L’Esprit revient dans l’âme comme Logos dominateur de la matière, parce qu’il résout la dualité qui oppose normalement au Je un non-Je, à savoir cette réalité-là qui, dans l’apparition, se présente objective aux sens et à la pensée, mais pose le thème de sa propre essence. L’essence est le Logos qui affleure dans l’âme : elle n’est pas extérieure à l’homme, elle naît toujours en lui.

L’opposition disparaît : l’âme se réveille comme Vierge du monde, c’est pourquoi elle peut commencer à accueillir le Je : qui est sa maternité humano-céleste. Tout part du Je, dans la mesure où son essence coïncide avec le Logos : Mais la coïncidence transcendante, qui devient communion immanente, c’est la vertu de la Vierge, la force secrète de l’âme : la puissance d’amour de l’âme, c’est-à-dire la Force-Christ. Elle a son germe dans la transcendance de la pensée.

Le Je a besoin de la Vierge Sophia pour être l’opérateur du Logos, le centre de l’amour Divin sur la Terre. L’expérimentateur doit pouvoir découvrir que la Vierge rend opérante l’omnipotence à partir du Je, parce qu’elle le détache de l’obscurité terrestre et de la dureté minérale : elle réalise sa force transcendante, justement au centre intérieur dans lequel l’immanence le contraint à l’égoïté, germe de la liberté, c’est-à-dire de l’individualité. Laquelle ne doit pas être atténuée, mais renforcée parce que sanctifiée. Une telle sanctification est précisément l’œuvre de la Vierge, la connexion transfigurante de l’âme avec la lumière fulgurante du Logos. Qui urge à la Terre présente.

La lumière foudroyante du Logos est la requête qui urge à l’homme à partir des conditions présentes de la Terre : à partir du déséquilibre général de la psyché humaine et de la nécessité pour celle-ci de retrouver l’orientation perdue. À partir de la Lumière-foudre du Logos la connexion avec l’humain est l’œuvre secrète de la Vierge. Mais la Vierge doit être libérée, éveillée, ressuscitée. C’est la tâche de la pensée consciente de son propre moment transcendant.

La pensée reconnaît la Vierge Sophia, pourvu qu’elle trouve la source de sa propre force : elle peut agir alors à Sa libération. Elle peut dynamiquement pénétrer la matière, et non rhétoriquement, non pas en subissant le mouvement subtil de la matière, mais en détruisant et recréant la matière, en saisissant éthériquement en soi un tel mouvement et son principe : à chaque fois elle peut revenir à la conjonction avec son propre mouvement, jusqu’à découvrir en soi le seuil du monde éthérique qui domine tout ce qui apparaît matière. En vérité, la matière n’existe pas en dehors du Cosmos éthérique : elle y est contenue, à tout moment et en tout point elle s’y anéantit.

La lumière ensevelie de la matière en peut pas être perçue par la pensée réfléchie, qui est telle parce qu’à chaque fois elle égare sa propre lumière, c’est pourquoi elle voit la matière comme existante en soi, privée d’Esprit. Une semblable matière, en vérité, n’existe pas : perceptible est l’inverse sa lumière, dans le cas où elle s’allume comme lumière de la pensée : la même qu’autrefois l’ascète devait saisir en dehors du terrestre, au moyen de l’extase. Aujourd’hui cette lumière pense, mais la pensée réfléchie ne peut pas la voir : seule la pensée consciente de son propre mouvement peut redevenir en soi un rayonnement de la lumière : l’impulsion transcendante, stimulée, peut provoquer dans le mouvement réfléchi de la pensée la version de sa lumière.

Cette impulsion transcendante, la pensée la produit en elle, de toute manière à chaque fois qu’elle pense, ou réalise une intuition, ou connaît. La pensée connaît mais elle ignore le mouvement supérieur qui intemporellement en elle, à chaque fois, étincelle et devient connaissance.

Une impulsion d’amour transcendante est en réalité à chaque fois à l’origine de la pensée qui pense, et l’amène à s’identifier avec sa propre lumière dans les choses et les êtres. C’est la vie ordinaire de l’amour, continuellement contredite par le résultat reflet de la lumière. L’action pure, jaillissante pressentie dans son être, est une telle impulsion d’amour : elle peut être toute spontanéité ou toute volonté : de toute manière elle affleure comme première pensée de l’âme. Cependant cette pensée devient à chaque fois pensée reflet, elle s’éteint dans le mécanisme dialectique. Comment peut-elle retrouver son être ?

Une pensée devient pouvoir de vérité de l’âme, parce qu’elle est aimée, en étant méditée : en substance elle produit la force de cet amour, même si elle l’ignore. La pensée vraie ou vivante, c’est la pensée première, laquelle meut le vouloir pur, c’est-à-dire l’énergie même de l’amour. Toute pensée peut être l’occasion d’une telle ascèse. La pensée produit en soi la force transcendante qui libère l’être de la prison de la matière : parce qu’une telle prison, pour la pensée pure, n’existe pas.

❈ ❈ ❈

La lumière de la matière se rallume dans l'acte intérieur de l'ascète qui puise à sa propre lumière, là où réellement elle se lève comme une pensée vivante, au-delà de l'obscurité de la nature, ou de la psyché assujettie à la corporéité.

L'investigateur moderne du monde physique est généralement en règle avec les principes de la méthodologie et avec la phénoménologie corrélative, mais il ignore le principe même des principes et de toute phénoménologie : il ignore la pensée pure, à savoir la clef de voûte de tout le déroulement : il n'a pas l'idée du type d'énergie qui, à chaque fois, comme un acte intuitif normal, naît de son intimité profonde pour entrer dans le monde et qui exige de ne pas s'épuiser dans l'analytique ultérieure du règne des quantités mesurables et dans la dialectique corrélative, mais plutôt de se révéler comme lumière originaire des choses, corrélation pensant l'essence des choses.

La pensée a le pouvoir d'entrer dans le processus de la matière, au cas où elle dépasse en elle-même la limite qui fait apparaître celle-ci objective et opposée : tandis que celle-ci (la matière, *ndt*) surgit en elle (la pensée, *ndt*) uniquement comme forme, lumière, couleur, à savoir comme contenu intérieur. Dans le cas où elle réussit de manière méditative à saisir le mouvement qui se sert des processus cérébraux subtils, aux fins de la recherche physique, la pensée réalise en elle le parcours transcendant des forces qui organisent le monde physique : elle re-parcourt en elle à rebours le processus d'où se forme la matière.

En réalité, une substance éthérique altérée sombre dans la matérialité. La pensée qui réellement pense, doit surmonter un moment de chaos, remonter d'une chute, retrouver intacte la force originaire, se connecter avec l'éther adamantin, qui ne peut pas perdre sa propre vertu édificatrice. La pensée opérante comme une pure pensée, cesse d'être dispersive, elle redevient une source de vie, elle commence à être une puissance transformatrice du destin, par le fait qu'elle ne reflète pas le déjà fait, elle ne dépend pas du passé, comme le monde entier déjà produit qu'elle a autour d'elle. La pensée est libre de toute production, parce qu'elle est continuellement dans le moment où elle se produit elle-même, à la différence de toute chose ou être qu'elle trouve en face d'elle, et sur lequel elle doit penser. La pensée réfléchie tombe dans la matérialité, mais continuellement son mouvement puise à l'énergie qui la domine. Un telle énergie, la pensée peut l'expérimenter en elle, en remontant le processus de la chute, à savoir de la consomption inconsciente qui se trouve à la base de la conscience. S'expérimentant ainsi elle-même, la pensée réalise comme sa vie intime l'essence de ce qui extérieurement lui apparaît comme matière et nature. Le Logos en vérité parle au travers de la pensée humaine libérée.

Mais pour que le Logos puisse devenir lumière de l'âme, il faut le réveil de la vie céleste de l'âme, c'est-à-dire l'action de la Vierge Sophia, qui est la vie la plus élevée de la pensée humaine, l'intelligence divine opérant dans la profondeur du cœur. Cette intelligence exige l'acte d'amour inhérent à la pensée pensante, pour se révéler comme une joie pure. La joie humaine est toujours impure, c'est pourquoi elle ne puise pas au Divin, elle ne sort pas du domaine psychique. La Vierge naît comme joie de la présence du Logos. Techniquement cette joie est nécessaire comme un adoucissement et une aptitude de réception progressive d'une Force trop forte, laquelle, si elle avait une prise directe, détruirait l'humain, encore incapable d'en supporter la perfection.

Le Logos ne peut pas pénétrer l'humain sans le véhicule de cette joie, qui a son centre dans l'intimité du cœur. Il est pourtant vrai qu'une pareille joie, pour être authentique ou pure, est souvent précédée de l'épreuve douloureuse. De toute manière, le disciple arrive, au moyen de la contemplation volitive ou de la dévotion, ou de la prière, à percevoir la lumière, parce que la vie céleste de l'âme s'est éveillée : l'âme commence à vivre de sa pure vie propre, parce qu'elle retrouve l'identité avec le Logos, l'alliance originaire dans le cœur. La Vierge est celle qui suscite cette alliance de l'âme. En en étant la vertu essentielle, grâce à elle, l'âme retrouve son propre être spirituel, tandis que continue l'engagement de l'esprit dans la ténèbre. L'expérience

de lumière de l'âme est possible, parce que l'esprit lutte simultanément, opère et transforme la ténèbre, contrôle la ténèbre : il vit la lumière qui resplendit dans les ténèbres.

L'esprit a besoin de l'âme et pour cette raison, il exige de trouver en elle ce qui fut déjà sa béatitude au Paradis Terrestre. Ravie par Lucifer, la Vierge Sophia demande à l'ascète de ce temps qu'il vainque, pour son amour, la tromperie de Lucifer. Le Logos agit comme pouvoir du *bouddhi*, parce qu'en vainquant Lucifer dans le corps astral, il reconquiert le support éthérique dans le « siège médian », là où normalement il subit le sentir qui corrompt le penser et le vouloir. En effet, depuis Copernic et Galilée, jusqu'à la fin du siècle dernier, il revenait aux anciennes forces astrales supérieures de l'âme de frayer la voie aux temps nouveaux de la Science, la pensée physico-mathématique auto-consciente n'étant pas encore prête, la pensée du Je. C'est pourquoi à l'accomplissement de l'œuvre sur le plan de la conscience pensante, l'immersion ultérieure de l'âme dans le sensible sera nécessaire, mais simultanément aussi l'action plus profonde du Paraclet, c'est-à-dire de la force qui agit dans la structure secrète de l'homme, par l'entremise de Michel (l'Archée, *ndt*) : les Rose-Croix ayant été les préparateurs de Sa direction (ou régence, *ndt*). Une telle direction nécessite la pensée lucide, consciente de sa propre énergie suprasensible à l'intérieur du domaine sensible : elle prépare dans cette acception la répétition moderne de l'événement de la Pentecôte, à savoir, sa forme immanente, grâce à laquelle le disciple accueille, du plus profond de sa conscience de veille, au moyen des forces purifiées du Je, ce que les Apôtres reçurent comme un don d'en haut.

De vive force, d'abord, le Je s'empare de la pensée pure, en luttant contre la ténèbre de la psyché : mais, quand il est au niveau d'une telle pensée, il peut s'apaiser, contempler alors l'écoulement transcendant de la lumière, puiser à l'intérieur de soi le pouvoir de l'action pure, sans lutter contre des ténèbres. Mais qu'est-ce qui survient alors, comme ce qui est vraiment inconnu, vraiment inattendu, vraiment différent, vraiment nouveau ? Survient ce qui n'est pas humain, parce que cela est supra-humain : la puissance réelle de l'humain. C'est le moment de la Vierge Sophia, de la Grâce : survient l'Esprit Saint. C'est un moment de puissante vénération.

Si vraiment, on veut avoir l'Esprit, il faut s'anéantir soi-mêmes, comme pendant le sommeil : s'anéantir grâce à un excès de force de volonté. Une vraie volonté doit entrer en action, parce qu'il n'y a pas d'expression ordinaire de notre être qui ne soit pas une obstruction spontanée à l'Esprit. Si nous voulons quelque chose qui ne soit pas l'ego, mais soit au-delà, nous devons nous préparer à avoir ce qui opère au travers de tous les cœurs du monde et est réellement le centre de l'être, parce qu'au centre de nous-mêmes : le Cœur du Monde, la source de la vie : qui ne peut pas ne pas être en nous, à l'origine de notre être, s'écoulant dans notre être, et toutefois provenant d'abord de l'être, ou d'au-delà.

Mais qu'est-ce que l'être ? Ce n'est certainement pas de sentir le monde ou nous-mêmes, ce n'est pas la somme des sensations ou des souvenirs, ce n'est pas le tableau, qui dans le devenir du monde est continuellement devant nous comme un symbole, mais c'est le mouvement qui en premier se précipite en nous quand nous sommes capables d'épuiser l'obscurité de l'âme, d'être à proximité de l'aube de l'âme, dans la lumière de la pensée pure.

Cette pensée doit être perçue comme un être dans lequel on se sent naître. On a l'impression d'agir avec lui à l'origine de la vie, tandis que l'on regarde le monde comme une manifestation multiforme de cet être. Le monde n'est pas sans cet être : cet être est le monde : nous, nous sommes au centre du monde. Mais ceci est un moment, parce que l'aspiration ardente avec laquelle nous nous mouvons, nous amène à comprendre que ce centre nous l'entrevoyons, nous ne le possédons pas : à lui, en vérité, il faut arriver : il n'est pas suffisant de le ressentir en soi, de se sentir en lui et de le voir commencer à changer le décors du monde. Ceci est à peine le commencement : le décors s'est animé de forces suprasensibles, que l'on voit jaillir de ce même centre. Mais pour l'heure, l'important c'est que la puissance qui surgit du centre, saisisse réellement la vie, renouvelle la vie, pénètre en nous : qu'elle soit elle, notre être. Ou que notre être soit l'être du Je identique à elle.

Un courant nouveau de vie se présente comme guide de l'œuvre, parce que ce que nous ne sommes pas est en vérité ce que nous sentons nous manquer, nous être nécessaire, c'est la vie que nous ne possédons pas, la lumière dont nous avons l'intuition, mais que nous ne voyons pas, l'air inférieur que nous ne respirons pas, l'invisible que nous ne percevons pas : une force d'amour est ce courant, une tension d'amour vers l'inconnu, une certitude qu'un tel inconnu est tout et qu'il peut nous pénétrer. Pour faire de nous un autre être ? Non, l'être que vraiment nous sommes ; auquel, au long des millénaires, nous sommes devenus étrangers et inconsciemment opposés.

L'Esprit devient Saint, parce qu'il apporte le Christ : il produit avec lui cet *en plus* de l'humain qui est nécessaire à l'humain pour surmonter le tenaillement mortel de la terrestrité : et saisir la terrestrité et à la dissoudre. L'action magique, la Vierge qui ouvre la voie à l'Esprit Saint, l'action qui suscite et oriente, est évidente dans l'âme. La pensée est plutôt, continuellement, un don de soi, une immersion dans l'autre : d'elle on apprend l'impersonnalité et le dévouement. Mais tout cela appartient à la pensée et non pas à l'âme : cela doit être réalisé par l'âme. Et ceci est le réveil de la Vierge dans l'âme.

La tâche de la Vierge c'est de rendre opérant le Logos du Je dans le monde, à savoir l'omnipotence du Divin qui gouverne le monde.

Le salut de l'homme est la certitude du fondement, l'unique certitude atteignable par lui : l'omnipotence divine comme son éventuelle omnipotence. Le Logos voulut que l'omnipotence revînt de nouveau à l'homme. Mais l'homme doit oser la vouloir, en traversant avec la lumière de la Vierge la douleur qui se présente à lui comme le prix payé par le Rédempteur : toute douleur, toute épreuve, est un moment de sa victoire sur l'humain. Il faut qu'il connaisse à chaque fois ce sens ultime du chemin du Golgotha. L'homme doit être surmonté.

On progresse en ressentant toujours plus béatifiée l'intimité avec le Paraclet. Cette intimité est la Vierge Sophia.

4. La mélodie cosmique

Le Logos prit corps physique humain, parce qu'au moyen de celui-ci seulement il pouvait introduire dans le domaine terrestre la Force dont l'humain avait un urgent besoin, pour ne pas périr, à ce moment-là de son histoire. Au long des millénaires, en identifiant toujours plus le spirituel au sensible, l'humain se laissait agripper par le Démon de la Terre, au point d'en subir l'expérience exclusivement physique de l'existence. Il était entré en vérité dans le *Kaliyuga :* les civilisations traditionnelles continuaient à renouveler rituellement leur connexion au Divin, mais celle-ci se voyait de plus en plus harcelée par l'expérience des sens : à la domination de laquelle, commençait à n'être plus suffisant l'héritage de la sagesse d'âme et d'esprit des origines.

Le Logos intervint donc lorsque l'impulsion originaire d'âme et d'esprit commença à s'éteindre en devenant souvenir, rite, mythe et tradition. Les *Veda* avaient été écrits au fur et à mesure que ses (clair)voyants disparaissaient de la Terre et que les peuples commençaient à courir le risque de perdre même la mémoire de leur grandeur passée. Ainsi, en Occident, l'ultime vacillement de la lumière antique anima l'*ethos* romain, tandis que les Mystères du Nord et du Sud entraient en crise. L'*epos* grec enregistrait le souvenir de la lumière, alors que celle-ci tendait à se transformer, selon la constitution humaine modifiée, en philosophie. Parmi les premiers philosophes enseignaient encore des (clair)voyants comme Héraclite, Empédocle, Pythagore, etc..

L'action du Logos se développa rituellement sur le plan physique, au travers de la mort et de la Résurrection du Fils de l'homme parce qu'il fallait à l'humain l'introduction d'une Force originaire capable d'opérer jusqu'au sein de la corporéité physique et, par conséquent, de vaincre le Démon de la Terre, surtout de triompher de la mort dont un tel Démon est le porteur. Il se

déroula sur le plan physique, mais son contenu fut un Mystère élevé de l'Esprit, incompréhensible à l'intellect, parce que celui-ci est le produit de l'action exercée sur l'homme par le Démon de la Terre et de la Mort. L'homme croit son intellect, alors que n'est sienne que la force individuelle de conscience, qui se développe au moyen de l'intellect et qui a le pouvoir de ce soustraire à la Mort.

La pensée, naissant de l'assujettissement de l'homme au Démon de la Terre opposé au Logos, ne peut pas comprendre le Mystère du Logos. Sont nécessaires alors ses forces plus profondes, qui jaillissent de la victoire du Logos sur le Démon de la Terre, lequel est en même temps le porteur de la Mort et celui qui suscite la forme humaine de l'intellect. Ces forces, elles peuvent commencer à appréhender par intuition un tel Mystère. Il s'agit des forces radicales de l'âme réveillée par le Logos, mais, pour qu'elle s'élèvent à la conscience, elles exigent la lumière de l'Intelligence céleste, la Vierge Sophia.

Le Logos intervint au moment où l'homme, malgré les directions données par la Tradition, commençait à perdre le noyau transcendant de celle-ci et à assumer la nécessité matérielle comme omnipotente. Le Dieu Pan était mort, les Mystères antiques s'étiolaient. En se faisant homme et en passant par le Golgotha, le Logos arrêta cette descente de l'humain dans la ténèbre de la nécessité matérielle. ***Il ne s'agit pas d'y croire :*** il n'y a rien à croire là-dedans, mais il faut avoir beaucoup de volonté de vérité, ou de soif de réalité, au point de parvenir, avec ses propres et profondes forces conscientes, à le constater : en substance, cela vaut de contrôler l'enseignement du Maître des temps nouveaux : Rudolf Steiner.

La vérité n'est pas une information, mais une conquête. Ce n'est pas une notion que l'on a à accorder avec les notions précédentes, mais le courage de l'anéantissement de toute notion face à l'acte radical de la connaissance. Paul eut besoin du foudroiement de Damas, pour se libérer des notions traditionnelles : l'expérimentateur moderne a la possibilité d'être lui, au moyen de l'ascèse de la volonté, le réveilleur de lui-même en réalisant le Logos, à savoir, en rendant effectif le pouvoir transcendant du Principe qui se manifeste toujours moins dans les traditions. Naturellement c'est le Logos qui accorde la fulguration, le moment venu.

Depuis l'opération du Golgotha, un changement s'instaura dans le rapport entre âme et esprit : l'esprit accueillit comme une fulgurance intime le pouvoir de pénétrer l'âme, en atteignant le niveau de la chute de celle-ci dans la physicité : un niveau à la hauteur duquel le Je humain ne pouvait plus concevoir son propre être originaire et la puissance qu'il avait perdue, tout au long du temps. À un tel niveau inférieur, l'esprit commença à agir de nouveau dans l'âme, en s'exprimant dans cette activité consciente, mathématico-physique, destinée à produire le réalisme le plus désolé, mais simultanément capable de libérer du dogmatisme antique l'élément individuel naissant : demeurant présente derrière les coulisses l'inspiration des Maîtres invisibles, conscients de la fonction spirituelle de la connaissance du monde physique. Reconnaître l'empirisme du suprasensible dans l'investigation sensible, telle est l'inspiration des Rose-Croix. Il est cependant utile de souligner que les « Rose-Croix » qui rentrent dans le cadre du *cliché* [en français dans le texte, *ndt*] sensationnel de ces orientateurs modernes (qui en portent toujours le nom, *ndt*), plus intéressés à la littérature ésotérique qu'à l'Ésotérisme, en vérité ceux-là n'existent pas.

Depuis l'événement du Logos s'étant fait homme, la Force ne peut opérer de manière rédemptrice chez l'homme que lorsque celui-ci se trouve sur la Terre physique, entre naissance et mort, à l'état de veille, conscient de sa propre individualité. Le Christ exige d'être réalisé grâce à un dépassement de la limite terrestre, seulement possible sur la Terre, au moyen d'un renforcement de la conscience de soi. Cela veut dire qu'on n'arrive pas au Ciel au travers de la Mort, mais au travers d'un état supérieur de veille, à savoir à travers le dépassement de la terrestrité, que l'on obtient durant la vie : comme dépassement de la Mort. Tous sont finalement accueillis au Ciel, même les vaincus de la Terre : en revenant sur la Terre ceux-là doivent reprendre l'œuvre là où ils l'avaient interrompue, en risquant de rester encore en arrière.

Le force du Je se forme sur la Terre. Il est décisif pour l'homme d'apprendre où naît en lui la Force qui domine et modèle la matérialité terrestre. Elle naît dans le Je, et non pas dans le corps astral : elle passe au travers de celui-ci : normalement l'homme se sert du Je, en réalité il se meut à partir de lui, mais le Je est tellement identifié avec son propre corps astral, ou mieux avec son reflet, qu'il subit l'assujettissement de l'astral réfléchi à la corporéité. L'homme ne dispose pas du vrai mouvement du Je, alors qu'il en prononce continuellement le nom en se référant à tout ce qu'il accomplit. Par ailleurs, le Je ne peut pas dominer ce en quoi il se meut identifié, mais seulement ce par rapport au mouvement duquel, il peut réaliser sa propre immobilité métaphysique. Normalement identifié avec le reflet de son propre corps astral, le Je subit inconsciemment la domination continue des Adversaires. L'ego est ce Je dominé par les Adversaires : c'est la partie du vrai Je qui, réfléchie, s'identifie avec la nature physcico-psychique.

À partir de son immobilité métaphysique, le Je peut au contraire se mouvoir réellement. Mais cela veut dire qu'au travers d'elle la Force peut se manifester, celle qui domine le monde, parce que c'est la source du monde. Le Divin engendre le monde, c'est pourquoi il n'a pas besoin de le penser pour le connaître : en le pensant selon un penser divin, il le crée, et, pour cette raison, il le connaît. L'homme, au contraire, a besoin de connaître, il doit produire en lui l'idée des choses : la pensée doit tomber sur les choses, pour les penser, effectivement, pour retrouver dans la pensée l'imaginer divin. En suivant avec attention la construction du monde, il peut puiser en soi à la plus haute vie de la pensée, dont découle une telle construction. Il dépasse alors l'identification du Je avec le corps astral. Il est le Je, dont l'essence est le Logos.

Dans l'idée il saisit le Divin qui meut le monde. Cependant celle-ci est une possibilité que l'homme doit commencer par pouvoir concevoir, même si obscurément il la pressent. En effet, il se sert de l'idée pour ses besoins humains, depuis ceux philosophiques jusqu'à ceux vitaux, plutôt que pour pénétrer le secret de la réalité et le sens ultime de sa présence sur la Terre. Il évite d'être le Je qu'il est substantiellement, en utilisant toutefois les forces du Je pour ses nécessités existentielles. Telle est la paresseuse contradiction.

S'il regarde ce qui existe, il trouve l'inconnu derrière : ainsi s'il observe la pensée, l'idée, là il sent qu'il part d'une région inconnue : toutefois, c'est une région dans laquelle il peut découvrir qu'il est présent grâce à une activité pensante plus intense : il peut s'élever à cet inconnu, il peut le pénétrer sans recourir à une autre médiation qui ne soit pas la pensée. Mais pour cela, c'est l'inconnu qui doit être découvert, plutôt que pensé. Tout doit être compris : la pensée n'en a pas besoin, elle, parce qu'elle existe déjà : elle a seulement besoin d'être perçue, ou vécue, ou saisie.

Tout chez l'homme devient une expérience au moyen de la pensée : c'est pourquoi la vérité, ou la certitude, peut être obtenue au moyen de la pensée uniquement si la pensée devient elle-même une expérience : qui est l'ascèse de la pensée, requise par les temps nouveaux. L'inconnu d'où jaillit la pensée est en l'homme : c'est à lui de parvenir à cet inconnu au travers de la pensée qui pense, sans peur de surmonter la limite de la pensée réfléchie, ou de s'ouvrir à ce qui est au-delà d'une telle limite, voire même en le voulant et en ayant la joie de se donner au delà de la limite, par amour de son propre être vrai qui est être le monde, les choses, les autres, sans conditions, le don de soi sans crainte, de s'enfoncer dans l'essence, par une impulsion qui ne connaît pas de limites, mais seulement totalité de soi, infinitude, hardiesse dans l'offrande de soi.

Dans la pensée se trouve le secret de la communion de l'âme avec la Force introduite par le Logos dans la Terre : dans la pensée capable de réaliser sa vraie nature, à savoir, sa pure immédiateté, son mouvement autonome impersonnel dans le monde, qui est initialement stimulé par les sens, par les perceptions du monde, par l'organe cérébral, c'est-à-dire par les forces de la Terre, ou de la nécessité sensible.

La pensée se donne à la Terre pour lui restituer la lumière dont elle est privée : et même c'est la lumière qui veut revêtir la Terre, qui tend à briller dans la ténèbre de la Terre, mais ne peut pas briller tant qu'elle est pensée réfléchie, à savoir lumière réfléchie. Cette lumière ne resplendit

pas, elle n'a pas le pouvoir de pénétrer la ténèbre, alors que l'impulsion au don propre à la pensée pure, a ce pouvoir et produit cette lumière : la pensée tend irrésistiblement à les retrouver, pour réaliser ce qu'originellement elle veut de l'inconnu dont elle jaillit. Cet inconnu, c'est le Logos Lui-même. C'est pourquoi la pensée est un courant d'amour subtil qui entre dans le monde, sans engendrer immédiatement de l'amour, mais en se mouvant selon l'impulsion d'amour qui lui est intime, pour pénétrer dans le royaume de la ténèbre matérielle. Une fois que ce courant a pénétré, sa tâche est de réaliser ce pour quoi il est entré dans la Terre, se retrouver soi-même dans les profondeurs comme une impulsion d'amour. Une impulsion, en effet, qui a déjà agi par amour.

La pensée n'a pas besoin de penser amour, pour être le courant d'amour qu'elle est, mais elle a seulement besoin d'être, c'est-à-dire d'unir ce qui est séparé, d'opérer la relation essentielle, la synthèse rédemptrice : elle a besoin de réaliser la lumière immédiate des choses, d'exprimer sa propre vie inconnue, sans limite. Elle a besoin de cesser de se produire des contraintes à elle-même, parce qu'il n'y a pas de limites à son action, omnipotente en soi, qui ne soit pas une production à elle, une propre entrave posée à elle-même. La pensée se produit continuellement une série d'empêchements, en demeurant réfléchie, et dans la vision réfléchie du monde faisant affluer sa force pré-réfléchie. Inconsciente de sa force pré-réfléchie, à savoir de sa transcendance, elle la laisse vagabonder dans les instincts, c'est-à-dire qu'elle l'égare dans la ténèbre.

L'égarement de la force-pensée peut cesser, si la pensée connaît sa propre logique authentique, à savoir son propre Logos, auquel elle peut parvenir, en se servant de la logique même de son état réfléchi, utilisée avec un caractère mathématique conséquentiel : grâce à une impulsion objective du vouloir. Celui-ci est soustrait aux instincts, redevient une force élévatrice de la pensée de la condition réfléchie à sa lumière de vie. La lumière de vie est déjà occultement présente dans le cœur de tout être, depuis que coula le sang du Golgotha pour le rite de Résurrection : fruit de la victoire du Logos sur la douleur infinie affrontée par Lui pour connaître et surmonter la ténèbre infinie de l'homme, l'abyssalité du mal terrestre.

L'aube du Logos se lève déjà dans le cœur humain, mais inconsciente, profondément séparée de la conscience de veille : à cause de quoi même le plus mauvais des hommes porte en son cœur un tel germe.

Même l'athée recherche le Christ, sans le savoir. En vérité toute âme humaine a faim du Christ, elle recherche désespérément le Christ : il n'est pas d'être sur Terre qui ne cherche anxieusement le Christ. Chacun donne un nom différent à cette recherche fiévreuse, parce que chacun progresse en direction du Christ selon le cheminement de la région dont il part. La pensée cependant, pourvu qu'elle soit consciente de sa transcendance, à savoir de sa propre indépendance vis-à-vis de la nature psycho-physique, a le secret de la voie directe.

Pourquoi tant de pensée prodigue pour la structure de la civilisation, pour la culture, pour les polémiques, pour la dialectique des problèmes des innombrables activités humaines ? Une inondation continuelle de pensée se perd dans la ténèbre. Peut-être ne se perd-elle pas totalement. En substance, cette pensée recherche le Logos : sans aucun doute, une très petite partie de cette pensée retrouve le Logos. C'est cette très petite retrouvaille qui fait avancer le monde : maintes situations de salut résistent, quand bien même en étant en péril, maintenues intactes par la Force inconnue. C'est le Logos qui répond à ceux qui librement décident de leur propre vie, selon la requête du Logos : qui est la requête ultime du Je, et pour cette raison, la quête du Graal. En effet, le sang versé sur le Golgotha, pour le rite de Résurrection, est le véhicule de la Lumière réanimatrice de la Terre : ce sang, Joseph d'Arimathie le recueillit dans la Coupe de l'Ultime Cène, pour qu'il fût le joyau de la contemplation de l'homme enfant-qui-va-naître, digne de reconquérir la *mémoire* du Logos et, par conséquent, de vaincre en soit et de transformer l'obscurité de la Terre.

La mémoire du Logos est le principe de la régénération de l'homme. Chaque fois que l'Esprit rencontre l'âme pour l'expression de la pensée, le Logos reluit, mais sans être perçu. Par ailleurs, ce que l'âme conquiert dans la région de lumière, qui s'allume parfois dans les moments de

l'intuition, ou de du désespoir, s'incorpore difficilement dans la mémoire, parce que l'homme ne se souvient que de ce qui a un sens pour l'ego, il ne possède pas de mémoire pour les vérités de l'Esprit : d'habitude, une fois vécues par intuition, il les perd.

Le Graal est la vertu qui excite la mémoire de l'Esprit : celui qui contemple la Coupe Sacrée retrouve la mémoire du Logos, à savoir, de la Force qui dépasse les limites de la Terre, en jaillissant de l'état saturnien originaire de l'homme. Cette mémoire est un pouvoir que le corps éthérique de l'homme produit de manière primordiale, mais en réalité il l'ignore : il l'a comme paralysé dans son inconscience profonde : il lui est restitué par le Christ et il commence à ré-affleurer en lui comme un souvenir. En effet, comme l'enseigne l'Initié solaire des temps nouveaux, auprès du cœur, le sang de l'homme s'éthérise.

Le cœur se souvient, mais la conscience mentale ne sait rien du cœur. Une telle conscience doit puiser à des forces plus profondes de l'âme, de sorte que le souvenir, déjà vivant dans le cœur, s'élève en elle comme mémoire : qui est mémoire de l'Être qui transforma en patience de douleur infinie le Mal de la Terre, et en impulsion de victoire sur la mort, la force jaillissante de la douleur infinie.

La victoire sur la Mort exigeait une Lumière-Foudre de Vie qui vînt de là où elle créait avant que le temps fût, avant que l'homme se perdît. Une telle Lumière-Foudre, à un moment donné, ne pouvait plus illuminer la Terre, elle ne pouvait plus pénétrer la Terre spatio-temporalle sans la détruire. La vertu de résoudre le mal et de sublimer la douleur humaine, qui a jailli du Logos au moyen de la victoire sur la Mort, opéra comme une Lumière-Foudre primordiale qui ranima la Terre, elle put pénétrer dans la ténèbre, sans anéantir la Terre. En dériva, entre autres, la Pentecôte, c'est-à-dire le pouvoir de la donation humaine de la vie selon la Résurrection, d'où commença l'œuvre des transformateurs de la Terre, capables de suivre, au moyen des forces du sentiment, la modèle du Golgotha. La voie de la victoire sur la Mort, pour retrouver la Vie, pour affirmer le Logos vainqueur de la Terre, devait passer par le sacrifice et le martyre. Chez ces transformateurs, le Logos agissait au moyen de l'antique sentir, survivant, selon le Nouveau Testament. Un tel sentir devait ensuite s'épuiser.

Dans les temps nouveaux, la voie du don de la Vie passe par la pensée, c'est la pensée : laquelle seule pourra réveiller la vie perdue du sentiment. Aujourd'hui, la possibilité directe de l'Esprit, c'est la pensée. Il n'y aurait pas de Science, si la pensée ne se donnait pas à la catégorie la plus élémentaire de l'expérience humaine : celle du monde physique quantifiable, l'expérience primitive ou la plus élémentaire du mental, comme celle du boulier, qui doit apprendre à compter, à additionner et à soustraire : qui est aujourd'hui la plus grande préoccupation humaine, moteur subtil de toute dialectique, de tout processus relevant de la Culture. La Pensée donne des signes de son être, mais elle s'exprime rattachée au degré le plus bas de l'être et, ainsi garrottée, fièrement logique et dialectique ; Cette pensée est toutefois en relation profonde avec ce dont elle vient : sa dégradation explique le souci de cette Culture, le malaise de cette Civilisation, le sacrifice qui, sous une forme en grande partie inconsciente, assiège l'homme. Cette pensée, en retirant à sa source l'inspiration qui animait autrefois le sentir, aspire ardemment à sa propre rédemption, elle aspire ardemment à se mouvoir librement selon l'énergie qui lui est innée : force de don pour l'heure agrippée par sa nature inférieure, et usée par la mécanisation logico-dialectique. Cette pensée veut renaître de la mort, elle veut redevenir vie, Lumière de Vie : elle veut renaître comme une mélodie, parce que la mélodie cosmique est la force dont en réalité elle procède.

La pensée qui pense, la force qui pense est en soi ce que le penseur suspecte le moins : le courant pur de l'amour : saisie en dehors du sensible, perçue en dehors de l'organisme cérébral, ce qui revient à dire délivrée, la pensée révèle son propre être vrai : elle surgit dans l'âme comme une lumière. Lumière d'aurore, parce qu'elle resplendit dans les ténèbres. En arrivant comme lumière, elle révèle sa propre connexion cosmique, le sentier de la patrie de l'âme. Un silence sublime protège cette autorévélation de la pensée au seuil de la vie : le silence comme vide de

sons humains et d’échos de sons de l’âme. Ce silence précède l’audition de la mélodie cosmique. Un néant solennel qui semble vouloir entraîner l’âme dans son remous et qui laisse toutefois à la pensée la connexion fluide avec le Supramonde.

On vérifie dans cette région la possibilité de la réception de la force qui change l’humain, mais qui est, pour cette raison, refusée en profondeur par l’humain. La ténèbre n’est jamais consciente, elle n’est jamais vue comme ténèbre, parce qu’elle coïncide avec l’humain et qu’elle a sa logique de fer : la logique de la convoitise, laquelle, en tant que désir ardent de la condition existentielle, devient aussi convoitise de la pensée déchue, nécessaire à justifier une telle condition.

L’homme croit que la pensée est sienne, mais c’est son être inférieur qui nécessite le vêtement dialectique, parce que ne s’appuyant pas sur une vrai base, à savoir ne pouvant pas s’identifier avec le vrai Je, il recherche comme succédané, le support le plus immédiat. Il le trouve dans la pensée réfléchie et dans sa logique : qu’il asservit et dégrade ultérieurement. Car la rédemption de la logique de la pensée réfléchie, c’est de pouvoir devenir vêtement de l’essence de la logique, c’est-à-dire de contenus spirituels : vêtement de la pensée vivante.

Le disciple est appelé à cette rédemption : parce que la pensée des sciences physiques, tout en répondant au vrai des quantités mesurables, est amputée de son propre courant de vie, et, ainsi amputée, elle s’oppose au Logos comme une prétention de vérité terrestre universelle, extensible à tout le Cosmos, vu comme un Cosmos entièrement physique, dans lequel est ignoré comme contenu la pensée édificatrice d’une telle vérité : elle aussi produite par la mélodie cosmique, mais inconsciemment opposée à elle. Cette vérité devient mensonge.

C’est pourquoi les hommes ignorent de s’aimer : ils ne savent pas penser ensemble selon la même pensée universelle, selon une identique et toujours nouvelle mélodie cosmique : ils ne savent pas qu’un même courant d’amour se présente en eux comme pensée, pour les unir selon l’impulsion créatrice primordiale. Cette pensée devient science abstraite du monde physique, dans laquelle la mélodie est ignorée, parce qu’exclue : tout en en étant la structure intime. Il est impossible de découvrir à l’extérieur de la Terre les voies essentielles de l’harmonie, qui unit les êtres selon le premier mouvement de l’idée, comme Platon en eut l’intuition : l’harmonie qui devient à l’inverse la Lumière secrète de la Terre avec le Christ : c’est impossible si l’on ne distingue pas l’idée qui opère à travers la Science, qui distingue tout excepté l’idée, à savoir son fondement propre. On ne peut attendre une semblable reconnaissance de la science, mais de ceux qui cultivent le spirituel.

La pensée frappe à la porte du cœur de l’homme parce que son habitation est le cœur et non le cerveau. Mais pour arriver au cœur il lui faut comprendre et accepter comme idée-guide, ou idée-force, le mystère du sacrifice du système nerveux, et pour cette raison de l’organe cérébral, aux fins de l’expérience sensible. L’Esprit s’unit avec le sensible par l’entremise d’un organisme nerveux qui renonce à sa propre Lumière primordiale de Vie, et à être aussi l’instrument originaire de la mélodie cosmique, pour permettre à l’homme l’expérience de la pensée et des sens : il renonce à sa propre Pensée-Amour pour que l’homme en arrive à penser froidement, terrestrement. Le don du Logos est la restitution de cette Pensée-Amour à l’homme qui réalise l’expérience des sens et connaît pour la dépasser l’exclusion de la vie de l’âme dans la pensée qui se lie à la vie sensible.

Cette Pensée-Amour est la mélodie cosmique qui demande d’être retrouvée : elle le demande aujourd’hui au travers des troubles du système nerveux de toute créature vivante, et à travers les conséquences quotidiennes de l’entenaillement décadent du progrès scientifique, auquel chaque jour échappe toujours plus le sens de la Vie. Parce que la Vie est tramée par cette mélodie cosmique, ou Pensée-Amour systématiquement requise par l’homme et régulièrement dés-animée, altérée, asservie à la nécessité physique. La Vie est cachée, elle est secrète, mais elle est continuellement supposée dans les faits physiques qui la témoignent : cette vie n’est pas possédée. Si elle l’était, la Mort ne serait pas possible. Personne ne la possède. Mais elle se

présente à l’homme conscient, au moyen de la pensée : c’est le Logos du Golgotha qui restitue à l’homme la mélodie cosmique, comme une vie de la pensée. Le plus grand acte d’amour qui jaillit du plus grand sacrifice accompli par le Divin pour l’être humain, fleurit en l’homme comme pensée consciente : une pensée à laquelle il n’est pas demandé de démontrer l’existence de Dieu — l’un des pièges de Lucifer — mais qui saisit son être propre, à savoir son propre pouvoir de vie, sa propre énergie, qui, en étant de nature divine, en étant déjà, atteste le Divin : en réalité c’est une force d’amour.

Regarder l’humain qui souffre, c’est éclairant, si l’on saisit qu’en réalité il pense : il souffre pour penser sa propre libération. En tout être la même pensée pense et toutefois chacun croit penser ce qui l’oppose aux autres. Une telle opposition est trompeuse. Les disciplines de la méditation ont la tâche de rendre le disciple conscient du caractère illusoire des oppositions réciproques des concepts des hommes et, toutefois aussi de leur inévitabilité, tant que la pensée de l’homme est employée en opposition à sa source. La mélodie cosmique presse au travers de l’opposition.

Alors que l’on développe l’attention consciente au thème de la pensée originaire perdue, jusqu’à en pénétrer l’âme, on peut expérimenter un changement décisif, si l’on parvient à voir surgir comme une image la force secrète de ce thème et prendre forme pour elle une figure céleste de femme, qui révèle le secret de la pensée : la Vierge Sophia. La pensée reflet est en vérité celle qui a perdu la Lumière de vie de l’âme, la Vierge Sophia. Le sentir humain est privé de la corrélation céleste, la consonance d’avec la seconde Hiérarchie, à cause de la pensée réfléchie : il reçoit ses impulsions, même les plus élevées, de Lucifer. Remonter le processus du reflet, retrouver la vraie lumière de la pensée, signifie retrouver dans l’âme la lumière originaire du sentir, la vertu transhumanisante de la Vierge Sophia : ré-écouter l’harmonie des mondes.

❋ ❋ ❋

Il y a le moment de la lumière objective : on ressent la disparition de Lucifer, comme un signe de sa rédemption initiale, de son rapport modifié avec l’âme. Apparaît la figure de lumière de la Vierge, annonciatrice, ou mieux celle qui apporte la puissance d’amour qui dissout le mal de la Terre. On éprouve à ce moment une gratitude infinie à ce moment d’avoir pu méditer sur la semence de la plante, selon l’enseignement du Maître des temps nouveaux. Parce que l’on se trouve devant le même ordre de forces : la Vierge est la gardienne et la révélatrice du noyau de vie de l’âme, le germe qui se développera jusqu’à la reconquête consciente de « l’homme primordial ». Continuellement, l’androgynie des forces est inspirée par la Vierge, au moyen du caractère essentiel ressuscité de la lumière astrale, opérant chez l’homme à partir de sa dimension de la vie d’âme jusqu’à celle de la vie spirituelle.

Il n’y a pas de communion avec le Christ sans la Vierge Sophia, parce que la Vierge Sophia est une telle communion. Le Christ est présent en l’homme, Il opère chez l’homme, mais l’homme en vérité manque de communion avec Lui. L’homme ne perçoit pas le Christ présent en lui : l’*animadversio [attention, observation, remarque, considération, ndt]* de Sa présence est la plus haute obtention de l’âme : c’est la Vierge Sophia. Quand en de tels moments de l’âme s’allume le courant du Je, grâce à l’élévation de la pensée et, par conséquent, du sentiment, la Lumière du Logos est vue par instants en lieu et place de celle trompeuse de Lucifer.

L’homme a besoin de la Lumière du Logos, c’est-à-dire de la « vraie Lumière ». C’est ce qu’il recherche vraiment au travers de toute forme de l’expérience terrestre, au travers du plaisir et de la douleur, de la convoitise et de la répulsion, de la quiétude et de la lutte, de la satisfaction et du désespoir. Tout le pousse à découvrir le secret de la vie de l’âme : la vertu de la Vierge Sophia, prisonnière de ce Lucifer qui fait du sentir l’oscillation tragique quotidienne entre joie et douleur, attraction et répulsion. En vérité, le sentir demande depuis les profondeurs à être réuni avec sa musicalité céleste, la mélodie cosmique perdue : celle-ci est la Vierge Sophia, qui peut renaître

comme vertu de la pensée vivante. Elle seule peut faire ressentir, selon l'harmonie originaire, la sublimité du Logos, mais elle exige d'être libérée du règne de Lucifer, de la prison de la pensée réfléchie. Telle est la tâche de l'ascète solaire : trouver la Vie de la Lumière qui conjugue l'âme au Divin. La Vierge Sophia est la vertu de la Vie de Lumière originelle, le tissu secret de l'âme, que l'âme ne peut plus percevoir, depuis le moment où elle vit seulement de sa propre lumière réfléchie, utilisée comme une vraie Lumière selon le canon de Lucifer : la tromperie continuelle du sentir, qui peut être dépassée par le sentir plus élevé, ou plus profond, ressuscité, non plus assujetti par la nécessité sensible. En vérité, *Christus Lucifer verus*.

L'Isis-Sophia n'est pas seulement la vertu transcendante du sentir, le sentir divin, mais pareillement la polarité « féminine » de l'intellect céleste, par rapport à la polarité « masculine » de l'Esprit. L'Esprit peut être victorieux dans le monde, seulement s'il a la communion dynamique avec l'Isis-Sophia : sans une telle communion, l'Esprit n'a prise ni sur l'âme, ni sur la corporéité. En tant que nature originaire de l'âme, vertu intuitive des choses célestes, qui s'exprimait aux origines comme Amour Divin, la Vierge Sophia est celle qui dans, l'âme incarnée, enseigne à l'amour humain l'art de redevenir divin. Nostalgie du Divin, urgence du Christ, on peut dire le signe de l'action subtile de la Vierge dans l'âme, quand un grand amour fleurit.

La Vierge, en apportant le caractère non égoïque de l'amour, restitue à l'homme la mémoire de sa nature divine. Cela est en substance le but de la pensée humaine et du courage de la connaissance. Un tel courage est possible parce que, dans la pensée est insérée l'impulsion du don absolu et, pour cette raison, de l'impersonnalité qui en soi embrasse tout être de la Terre et du Ciel. La Vie foudroyante d'Amour est produite à chaque fois dans la pensée partant du cœur et consacrée au monde, à cause d'un inépuisable pouvoir de réunion. Se retrouver c'est toujours la vertu de la Vierge Sophia : la guérison de l'humain, le bien immortel de la Résurrection. Tout est retrouvé, tout est prêt à être à nouveau donné, par un don inépuisable.

En réalité l'Amour Divin peut parcourir le monde et pénétrer l'évolution humaine, parce qu'il dispose du courant de la pensée. C'est l'Amour qui a jailli du Golgotha qui pense dans la pensée humaine, au cas où l'homme parvient à considérer la pensée, non pas comme sa propriété, mais comme un afflux de Lumière de Vie qui lui vient du Divin inconnu comme sa pensée personnelle. Par une telle voie, il connaît l'être divin dormant secrètement en lui : l'Isis-Sophia. Il a la tâche de racheter, dans le domaine de la psyché, la pensée que continuellement il adapte à lui-même, en l'estimant sienne. Mais initialement, il doit pouvoir concevoir tout contenu du monde comme sa pensée personnelle : puis découvrir qu'une telle pensée personnelle appartient au monde. Il doit réaliser la béatitude de la Lumière de Vie de la pensée libérée, comme une libération initiale de l'âme une avec l'âme du monde. La puissance impersonnelle de la pensée devient révélatrice de l'âme à elle-même : le disciple peut contempler, comme une aurore nouvelle du monde, la Vierge Sophia, l'âme du monde.

Tant qu'elle subit la domination de Lucifer, l'âme ne peut pas connaître la fidélité. Seulement grâce à la révélation de soi à soi-même, par vertu de la pensée libérée, l'âme peut devenir fidèle au Divin, à savoir fidèle à l'engagement pris avec la communauté humaine, avec les être qu'elle aime, avec l'être qui, en tant que symbole, résume l'amour identique pour chaque créature.

Le sommet de la pensée humaine est l'extrême logique, laquelle initialement, en bas, passe par la logique réfléchie : c'est la cohérence de la pensée avec sa propre réalité suprasensible, qu'elle ne peut réaliser que parce qu'elle forme sa propre énergie dans la réalité sensible : ceci est le don du Logos, dont la Lumière a pénétré dans le secret de l'obscurité terrestre, au travers du sacrifice du Golgotha. La Vierge Sophia est l'être qui rend un tel don opérant.

5. Androgynie de l'âme

Sagesse des choses divines, Intelligence du coeur, Vertu de l'Amour céleste, sont les images avec lesquelles font allusion à la Vierge de tels auteurs, gnostiques, mystiques ou poétiques. Il faut être poète, en vérité, pour ce qui est d'un tel sujet. Quoi qu'il en soit, ces images indiquent quelque chose de réel, qui exige de vivre dans le domaine de la pensée libérée, pour surgir comme joie et puissance de vie : joie-puissance qui, toutefois, ne doit pas être asservie à la vie, mais au contraire expérimentée en dehors du domaine des sens, avant que dans celui-ci, pour qu'elle s'affermisse radicalement sur celui-ci.

À la condition que le sentir se libère de Lucifer, la Vierge naît : c'est-à-dire que le Christ naît, à savoir le Je supérieur de l'être humain. Dès que la Vierge renaît dans l'âme, le Christ opère en elle. Toutefois les forces du penser et du vouloir doivent être utilisées préventivement, selon leur profonde impulsion solaire, pour que soit possible la rédemption du sentir, la renaissance de la Vierge, sa libération du règne de Lucifer. La profonde impulsion solaire du penser et du vouloir est la présence en eux du Je, c'est-à-dire de ce pouvoir conscient du Je qui doit se former dans le domaine sensible, en luttant contre les Déités qui veulent dominer le sensible par l'entremise de l'être humain. Pour le dominer, elles ont besoin de la vision dualiste de l'être humain. L'androgynie de l'âme produit en elle le dépassement de la dualité.

Le calme, la douceur, la bonté sont des qualités qui, quand elles obtiennent la victoire sur un tempérament irascible, la métamorphose d'une forte vitalité instinctive, expriment la rédemption du sentir et la présence de la Vierge dans l'âme. Cette présence peut être inconnue et néanmoins opérante : elle est en effet ressentie comme une mobilité de l'âme au sein du corps éthérique et une lumière-chaleur du Logos dans le cœur. En effet, le Christ commence à être vie de l'âme, une vie perceptible, lorsque la Vierge Sophia lui ouvre le passage : à savoir, quand le sentir est racheté, parce qu'il commence à ne plus souffrir la domination de Lucifer. Il ressent alors le Christ. Grâce au toucher de la Vierge, a commencé la vie réelle du sentir unissant la pensée à la volonté : la résurrection androgyne initiale de l'âme.

Il n'y a pas d'autre sens au sentir que celui de ressentir le Divin. Il est donné à l'homme pour ressentir le Logos, qui est l'essence de tout être, et par conséquent pour tisser la corrélation divine entre les êtres comme sentir, c'est-à-dire comme Amour Divin. Il s'agit d'une conquête qui engage toutes les forces de l'homme, elle exige la conscience de la valeur ultime de son existence sur la Terre : c'est pourquoi en tant que tâche, elle se délinée à lui à l'époque du Je, qui est l'époque présente. Le Je, en effet, est l'androgyne réalisé. Mais rares sont encore les hommes qui réalisent le Je à partir duquel, en tout état de cause, ils partent.

Il n'est pas suffisant de deviner par intuition l'essence des choses : cette essence ne se réalise pas, elle ne s'incarne pas comme mémoire éthérique, si elle n'est pas accueillie au moyen du pur sentir. Par ailleurs, si l'intuition est authentique, elle n'est pas possible sinon comme lumière du sentir-vouloir : elle est un éclair de cette lumière. Dans l'intuition se présente le contenu divin du monde : certainement pas dans la forme dialectique ou mathématique de l'intuition, mais dans son mouvement pur. Ce mouvement pur ne devrait pas être dialectiquement perdu. Il est toujours perdu par le rationaliste moderne, l'investigateur, le physicien, le mathématicien qui ignorent la vie du sentir à laquelle ils puisent inconsciemment : qui n'est certainement pas le sentir émotif, mais le sentir pur, celui qui, à chaque fois, donne l'approbation du Je à la vérité. Ce sentir jouit du pur véhicule éthérique : c'est une libération subtile du corps éthérique.

C'est le sentir qui ressent l'éternel des choses et produit en soi l'impulsion à le rechercher, parce que, pour ne pas s'obscurcir, pour ne pas souffrir, pour ne pas endurer sa propre consomption, il a besoin de l'aliment de l'éternel. Cet aliment est continuellement ôté au sentir par l'investigateur moderne, qui néanmoins puise à sa source pure sans le savoir, lorsqu'il connaît, quand bien même seulement au niveau de la quantité : inconsciemment, il accomplit la tentative embryonnaire de reconstitution de la sagesse, qui aide l'humain : une tentative qui échoue à chaque fois, parce que le sentir demeure un mystère pour un tel investigateur. Alors qu'inversement, il est le secret du salut. Le moment intuitif est utilisé et néanmoins ignoré par

l’investigateur mathématico-physique, par carence de conscience de ce qu’il y a d’élevé et opère en lui en un tel moment.

C’est le sentir secret qui perçoit directement la vérité des choses : il recherche le Divin des choses, parce qu’il le possède déjà et ressent le besoin de le donner au penser et au vouloir : en réalité il se meut par amour. Il ne connaît pas d’autre mouvement que l’amour. C’est l’élan intérieur du poète, du philosophe ou du mystique, c’est le pouvoir du don inépuisable de celui qui aime, l’ivresse magique connue par un Ramakrishna ou par un Cottolengo. Si ces deux saints avaient pu se rencontrer sur le plan humain, ils se seraient immédiatement compris au sujet de leur expérience d’ivresse du sentir, qui dépasse la région de la douleur quotidienne de l’homme : parce qu’elle traverse et transforme à chaque fois cette douleur, en en étant l’ascèse divine, l’ascèse sublimement consciente.

Ce sentir ne peut qu’aimer : c’est son mouvement originaire, son idée motrice. Sa souffrance, c’est d’être entravé dans un tel mouvement : mais c’est toujours la souffrance qui prépare la libération de l’idée, à savoir l’expression autonome du mouvement qui recherche le Divin, parce qu’il le porte en soi et qu’il sait que c’est toujours en lui la force qui le rend victorieux, au travers des sentiers rudes, des situations périlleuses ou les embûches du mensonge humain.

Mais cette libération du sentir est un événement rare, parfois de quelques instants, pour que l’homme puisse en connaître le déroulement et le posséder. Le développement découle de la nature androgyne du sentir, continuellement réprimée par Lucifer : car une telle androgynie est la Vierge Sophia. L’homme est trop éloigné de la possibilité de comprendre l’infinité réelle du sentir, laquelle échappe au rationnel : il s’est trop éloigné, par ses méthodes d’investigation, de la réalité des forces qui sont à la base de sa vie intérieure. L’androgynie de l’âme est le fondement de toute vision moniste véridique. Sans le concours d’un tel fondement, l’expérience de l’âme n’est pas possible, mais pour cette raison, il n’est pas possible non plus de surmonter les difficultés de l’actuelle situation humaine.

Il faut préparer le concours de cette force. Le penser et le vouloir sont les facultés auxquelles revient une telle tâche. Il n’y a pas d’accord du vouloir avec le penser, qui ne mette pas subtilement en cause le sentir. Lorsqu’à un penser librement compris correspond un acte de volonté, le sentir pur tend à se réveiller des profondeurs, comme d’un état de léthargie, et à reprendre sa fonction originaire de l’âme : laquelle est rythme et béatitude de connexion de l’humain avec les rythmes de l’Univers.

Le sentir exige l’accord du vouloir avec le penser et donne à chaque fois son apport, difficilement perceptible : mais il exulte et a l’espoir de résurrection de sa propre lumière de vie, si le vouloir s’harmonise avec la pensée pure, ou la pensée libérée. Le premier mouvement c’est justement l’esquisse de ceci, à chaque fois manquée. L’accord du vouloir avec le penser, que l’homme réalise normalement pour exprimer son inférieure nature propre, dans la mesure où le vouloir n’est pas libre, il est l’instinct : le penser n’est pas libre parce qu’il est manœuvré par les instincts. Dans un tels sens l’union du penser et du vouloir développe donc normalement une action contraire à la rédemption du sentir et par conséquent à la restauration de la vie de l’âme, et tant qu’une semblable situation persiste, l’homme doit endurer impuissant les conséquences karmiques de son erreur terrestre.

En réalité, l’âme n’appartient pas à la Terre, tout en étant emprisonnée dans la corporéité humaine. Chaque jour, l’homme tue ou corrompt les forces de l’âme. Son âme ne vit pas sa vie vraie : l’Isis-Sophia est lointaine, prisonnière, souffrante dans le royaume de Lucifer. L’homme ressent obscurément qu’il lui manque la joie d’être, qui est l’être de l’esprit, la respiration spirituelle de l’âme, laquelle est le vrai sentir, et rencontre un succédané dans la joie des sens : le succédané illusoire, qui confirme et aggrave son mal, parce que le corps, par la maladie, la souffrance, la vieillesse et la mort, devient le bouc émissaire, l’instrument du karma rectificateur.

❋ ❋ ❋

La convoitise érotique surtout, et la projection imaginative continuelle d'une telle convoitise, contrarient la résurrection du sentir et, avec cela, l'accord le plus élevé du penser avec le vouloir. En effet, seule l'expérience de la Vierge Sophia est pour l'âme l'entrée de la force essentielle qui domine et transforme le courant de l'*éros*. Mais il faut dire que l'accord du penser avec le vouloir, qui fournit au sentir le moyen de renaître, peut être réalisé grâce à un procédé différent mais équivalent, qui enflamme le sentir par vertu de l'amour qui dépasse les limites de l'humain.

Quand un amour similaire s'enflamme, on peut dire que l'humain réalise un don karmique, « l'amour fatal », qui lui entrouvre les voies du Graal, parce qu'il lui fournit le moyen de faire obstacle à ce courant de l'*éros*, qui est le plus grand empêchement à la résurrection de l'âme : non seulement de le contrarier, mais également de le transformer en courant de vie créatrice. Ici l'amour du couple humain réalise l'objectif initiatique symbolisé par le Graal, correspondant à la quête individuelle de l'ascèse de l'union profonde du penser et du vouloir, pour la résurrection du sentir. L'expérience de la Vierge Sophia est le début de la communion de l'âme avec le Graal. Dans un second temps, une telle communion devra être une conquête de la volonté consciente.

Il est certain que l'ascète, homme ou femme, qui au travers de l'ascèse moderne de la pensée, parvient à l'accord profond avec le vouloir et, par conséquent, à réveiller le sentir originaire, se trouve à un moment déterminé dans les conditions requises par sa rencontre avec l'âme complémentaire. Si cette rencontre lui est nécessaire, elle est inscrite dans son *karma* : elle se produit. Mais même si cette rencontre n'a pas d'accomplissement humain, ou bien qu'elle n'a pas lieu, la condition intérieure réalisée est telle que c'est comme si elle advenait : l'âme complémentaire est réalisée de manière androgyne, comme expérience de la Vierge Sophia. L'homme porte en soi la femme céleste, tout comme la femme porte en soi l'homme céleste : chacun réalise la rencontre avec l'autre dans le domaine de l'Amour Divin, c'est-à-dire du Christ ressuscité. Par ailleurs, une valeur identique est réalisée dans le cas ou un amour unique s'enflamme dans l'âme, silencieusement et avec ferveur pour un être qui en soi résume tous les êtres du monde. Le courant de l'*éros* redevient transcendant et créateur de forces, d'êtres, d'un amour ultérieur fraternellement nécessaire pour transformer l'obscur marasme de la Terre.

L'ascète doit découvrir dans la pensée consciente une essence qui ne vient pas du corps, mais de ce qui domine le corps, parce qu'elle domine la Terre. Cette essence est l'élément androgyne inhérent à la pensée : le courant subtil dans lequel la pensée jaillit une avec la volonté. À ce niveau, le courant de la volonté commence à être rédempteur de l'humain.

La première ébauche, vagissement ou signe, de la synthèse pensée-volonté, on l'a dans la pensée rationnelle : dans la pensée mathématico-physique, dans la logique. Mais il s'agit de pensée réfléchie. En se limitant au domaine sensible, et en ne connaissant pas son propre mouvement indépendant de l'organe cérébral, cette pensée ignore son propre germe androgyne, au contraire même, en l'ignorant à chaque fois elle finit par s'opposer à l'immédiateté de sa corrélation, à sa dynamique créatrice dans le sensible. De là vient le plus grand mal de notre temps, la calamité dont est affecté tout être humain. La tâche urgente c'est de partir du germe existant et d'en développer la force au-delà du niveau des vérités physico-scientifiques acquises, qui dominent le mental terrestre en lui donnant l'idée trompeuse d'une possession du processus concret du réel. Cette possession est un néant et l'inévitabilité de la mort de l'homme le démontre.

Le vrai à caractère scientifique du monde physique est sans aucun doute réel et dans un certain sens incontestable à l'intérieur du domaine de la relativité. Laquelle par conséquent est relative, elle aussi, par rapport à la situation noétique de l'investigateur. Un tel vrai, en dépit du correctif de la relativité, devient immédiateté mental qui ferme le passage à l'immédiateté de l'esprit : il devient un empêchement immanent à la pénétration de la réalité, si l'homme ne connaît pas les forces au moyen desquelles il commence à la connaître comme apparence physique. Au travers d'un tel apparaître, le fondement même de la réalité veut parvenir à l'homme, fondement que la

science exclut continuellement, tout en estimant l'avoir dans les lois de la nature selon une vision inconsciemment mystique de la matière.

Le germe androgyne normalement inhérent à la pensée logique, demande une reconnaissance précise qui lui donne un moyen de continuer son mouvement jusqu'au domaine où son développement ne soit plus entravé par la limite sensible (limite ahrimanienne) : à savoir jusqu'au domaine éthérique. Là il peut manifester son vrai pouvoir.

En ayant la force de suivre le fil de l'androgynie embryonnaire, propre à l'élément de la pensée logique, on peut arriver au cœur du monde, là où le plus grand pouvoir de l'esprit se réalise comme androgynie de l'âme, retrouvée : parce que là renaît le sentir comme cœur battant du monde.

L'accord du vouloir avec la pensée, qui sur le plan rationnel ne dépasse pas la dés-animation de la pensée, mais ne réussit qu'à donner une organicité au reflet de la pensée, doit être amené là où il surmonte la dés-animation et peut réaliser sans limite son impulsion de réintégration de l'humain. Laquelle se manifeste surtout comme une harmonie cruciale des quatre éthers du corps fluide, contenue en germe dans la pensée libérée : c'est pourquoi c'est un dépassement de ces servitudes de l'âme à la nécessité ahrimanienne de la corporéité, qui rendent la mort inévitable. En effet, intellectualisme abstrait et nécessité de la mort se correspondent. La Résurrection commence comme une résurrection de la pensée, à savoir comme retrouvaille du Logos dans la pensée, grâce à l'union voulue, consciente, résolue, de pensée et volonté : de laquelle renaît le sentir. Le sentir qui renaît, c'est l'immortalité restituée à l'homme après une pause millénaire : c'est l'Amour immortel, la Vierge Sophia qui s'éveille, la Madone victorieuse, qui retient sous ses pieds la tête du serpent.

La Mort est surmontée par l'Amour immortel, parce que le porteur de la Mort, Ahrimane, n'a plus de prise sur la pensée consciente, il cesse d'être celui qui conditionne la conscience du Je : cette conscience commence à avoir un fondement en elle-même, grâce au pensée pensante, mais là où elle s'exprime en tant qu'essence fondée en soi, elle puise en substance la vie au plus pur vouloir incorporel, capable de recréer occultement la matière corporelle.

La puissance du vouloir consiste dans son incorporéité : il se déclenche dans les membres, parce qu'il est indépendant d'eux. Dans ce vouloir afflue la force la plus puissante de l'Univers, abyssalement étrangère à la conscience rationnelle de l'homme, qui toutefois se sert d'elle pour toute forme de son mouvement. L'unique usage direct d'un tel vouloir lui est consenti dans la pensée, l'expérimentateur a la possibilité de tirer le penser de son état de dés-animation à celui de la vie palpitante : parce que dans le vouloir s'écoule une pure vie vivante, pure vie de la lumière. C'est un flux de vie impersonnelle suprahumaine. Il est possible à l'homme d'y puiser, dans le cas où il suit l'ascèse des temps nouveaux. La pensée détruit la matière physique, la volonté la reconstruit comme une matière spirituelle.

Puiser à la vie du vouloir c'est l'opération androgyne initiale de l'âme, déjà placée inconsciemment dans l'aptitude noétique de la recherche scientifique, mais qui est demeurée stérile et méconnue à partir de Descartes et, postérieurement à lui, sauf le cas admirable de Goethe. Le cartésianisme justement doit être considéré comme la chute ultime de la pensée dans le domaine des sens, mais c'est précisément à cause de cela, dans l'aridité objective de son investigation du monde physique, qu'est réalisé pour la première fois la pure pensée abstraite, indépendante de la psyché, forte d'une capacité de projeter en valeurs mathématiques les processus du réel. Une telle pensée produit en soi une autonomie dans laquelle se trouve justement le germe de la retrouvaille de la force magique de l'union pensée-volonté.

Cette union est le germe de la plus haute expérience de l'homme. Alors que les Rose-Croix faisaient allusion à la Pierre Philosophale, ils pouvaient affirmer justement qu'elle était constituée d'une substance à la portée de tous, continuellement utilisée par l'homme : ils montraient simultanément qu'ils savaient que, précisément grâce à elle, au degré le plus bas de la conscience correspondait la vérité de la multiplicité sensible, interprétable par la conscience

physique en termes quantitatifs : ils savaient que l'avancement positif de la Science était possible grâce à un acte intérieur embryonnaire, qu'il fallait toutefois compléter par l'ascèse à un degré supérieur, capable de donner la perception du caractère provisoire et de l'identité de la matière purement physique. Il fallait cependant partir de la conscience de la pensée tombant dans la matière et, pour cette raison, surmontant la matière. Toutes les substances minéralement différenciées pouvaient être vues réunies en une unique substance de lumière originaire, opérant aux confins du monde physique, à savoir au seuil du monde éthérique. La perception d'une telle lumière était le postulat de la réalisation alchymique.

L'expérience de la Science, qui est en substance l'expérience du vrai ahrimanien, exige la conscience de l'opération originaire de la pensée : dont le sens ultime, si on observe, est la restitution de la réalité primordiale de l'âme. Le Logos presse au travers de la pensée consciente, pour que l'homme retrouve le secret de la vie de l'âme : qui est la vie du sentir. Du sentir dans lequel habite Lucifer, qui ne permet pas un mouvement de cette faculté humaine qui ne soit son expression à Lui (Lucifer, *ndt*) : car Il est contraint continuellement à remplir le rôle du Je, et l'homme l'obligeant à mouvoir les sentiments comme si c'était le Je : en acceptant continuellement la douleur comme conséquence du plaisir vital-existentiel et en renonçant à la musique vraie du sentir, qui est en lui l'urgence du sentir universel, au moyen du rythme : duquel à tort s'empare l'Adversaire, en imposant l'oscillation continuelle entre attraction-répulsion, exaltation-dépression, espoir-désespoir. D'une telle oscillation, le sens ultime est la désespérance, parce que la béatitude vraie est lointaine, l'Isis-Sophia est reléguée dans l'inconscience, prisonnière occulte de Lucifer. L'unique issue pour en sortir c'est la pensée vivante qui remonte du pensé ou *matière* ahrimanienne, à la pensée qui est la *forme* intérieure d'une telle matière : de l'abstraite pensée qui détruit en s'élevant à la pensée créatrice, libre, qui s'avive de l'éther de la lumière et de la chaleur, en réalisant en soi l'entité angélique de l'âme.

La libération de l'entité angélique presse, l'entité porteuse de la vraie béatitude, dont l'âme humaine a besoin, dont elle a soif : elle la recherche désespérément au moyen de n'importe quel succédané, depuis la violence mystique jusqu'à la drogue, en poursuivant chaque vicissitude qui semble lui fournir un sentir, qui devrait être le sentir du Divin, c'est-à-dire le Divin chez les autres et, pour cette raison, en tout être. Parce que ceci est l'ultime secret de la vie, cela est requis des Dieux : à savoir que l'homme pensant ne recherche pas le Divin dans un « au-delà » imaginé, mais dans le cosmique affluant, au travers de l'expérience supérieure de l'âme, dans la nature, dans les êtres, dans les autres, chez le prochain : qu'il le saisisse en lui-même et qu'il le rencontre pour cette raison chez les autres. Pour autant qu'il le retrouve sur la Terre, il peut le retrouver dans le Ciel. Renaît ainsi la Vierge Sophia, porteuse de la béatitude et du sens final de la destinée humaine : la victoire sur le *karma*, la vie magique du réel.

L'homme recherche obscurément ce Divin, tout en s'engageant toujours plus méthodiquement dans le domaine des sens : il veut retrouver celui-ci, même si, dans l'état présent, il l'ignore : ceci est l'apogée de la synthèse penser-vouloir retrouvée : la résurrection du sentir, qui est la renaissance de l'Amour Divin dans l'âme, la vraie orientation de la vie terrestre humaine : parce que la Terre, tant imprégnée de haine, est justement celle-là qui, comme l'enseigne le Maître des temps nouveaux, devra devenir le Cosmos de l'Amour. Il y a autant de haine qu'il faut en transformer en Amour.

La Vierge Sophia inspire le sens réel de la vie, à laquelle tout obéit, parce que chaque chaos de la vie concerne la situation de l'âme, c'est le signe d'une demande de rythme ou de musique perdue. Cette musique revient, séduit le même Lucifer, qui en reçoit l'aide pour opérer comme une divinité extérieure à l'homme, en coopérateur de la communion de l'âme avec la musique céleste. Ici reprend la mission de Lucifer pour l'homme, mais positive.

Le moment est venu pour cette musique de l'univers qui se renouvelle dans le sentir humain. De rares êtres l'ont retrouvée : les Rose-Croix la retrouvent, parce qu'ils savent l'urgence de l'avènement de la vie dans le royaume de la Mort, qui est le royaume humain de l'intellect mort,

dominé par Ahrimane et, pour cette raison, par le déchaînement irrépressible des instincts, qui dévorent l'homme, comme des forces contraires à l'esprit. Ahrimane est à l'origine du déchaînement, mais Ahrimane lui-même suggère des mesures de l'Ancien Testament, normes intellectuelles, mécanisme inflexible pour brider les instincts, en suscitant le progrès dont il a besoin en même temps pour manœuvrer l'homme. L'arme d'Ahrimane chez l'homme c'est l'intellect abstrait, la pensée réfléchie, qui répond au degré de nécessité des instincts et de l'inévitabilité de la mort.

La Vierge réalise dans l'âme le dépassement de l'intellectualisme et, par conséquent, de la nécessité de la Mort : Sa présence dans l'âme est la réalisation de la Résurrection, à savoir, de la victoire sur Ahrimane, celui qui enlève la vie au mental humain et codifie ce qui se meut sans vie, en imitant la vie : froid codificateur du Sacré, dans lequel l'élément intérieur est éliminé. Seuls des Scribes savants, des Sadducéens sévères, observant rigoureusement les préceptes traditionnels, pouvaient condamner à mort le Christ, c'est-à-dire l'innocent, oeuvrant au-delà de toutes les règles en n'en contredisant aucune, fils-unigène du Père, qui, pour racheter l'homme, avait besoin de vaincre Ahrimane, en connaissant humainement la Mort.

Cette connaissance directe de la Mort est la plus haute charge de vie que puisse recevoir l'âme. Les temps modernes peuvent être reconnus comme ceux dans lesquels l'homme accomplit directement l'expérience de la mort de l'âme. Dominé, fortifié dans la soumission par Ahrimane, l'homme peut identifier sa propre existence avec une telle mort de l'âme. Mais la vraie force de l'homme ne vient pas d'Ahrimane, même si celui-ci peut donner l'illusion de la force corrélée à la Mort. Il y a désormais sur la Terre celui qui, au nom de Je-Logos, peut reconnaître la mort de l'âme comme ce qu'il doit traverser et dépasser, pour que l'âme renaisse. Le Je-Logos dans l'âme peut rencontrer la Vierge Sophia : un antique amour perdu, dormant, oublieux, se réveille et montre le chemin qui exige qu'il soit reparcourut par le Je.

Il indique la béatitude, l'ivresse d'une réalité supérieure, devant laquelle s'évanouit la « réalité » ahrimanienne. Une telle ivresse exprime la vraie condition de la vie de l'âme, enflammée par le sentir qui ressent le divin en tous les êtres, dans le monde, chez les bons comme chez les mauvais : en chaque événement il perçoit le dessin divin. Ce sentir dévore le mal humain : il fleurit chez l'expérimentateur comme la chasteté de la Vierge, la force la plus puissante de l'être humain parce qu'elle fait agir en lui, enfin, selon une synthèse androgyne radicale, le vouloir qui transforme l'*éros*.

Quand l'ascète réalise la Vierge Sophia, aucun courant de l'*éros* ne peut plus rien sur lui. Il peut vraiment connaître le sexe parce que la convoitise étant radicalement perçue, il cesse d'en être contaminé : il peut expérimenter l'*éros* avec la plus grande puissance noétique, parce qu'il n'a plus besoin de lui, il n'est plus contraint pas lui, mai seulement parce que l'*éros* doit enfin obéir au Je, à savoir révéler au Je le secret de son énergie : qui est le secret de l'amour humain déchu dans le domaine de Lucifer et pour cette raison, en définitive, dominé par le Démon de la Terre.

Le plus grand secret de l'amour humain est sa libération là où il subit la nécessité sexuelle. La Vierge est le symbole d'une telle libération, en tant que génitrice de l'Amour Divin. Celui-ci devient une expérience supérieure de l'âme, quand celle-ci peut vivre avec la consécration du vouloir le sentir qui ressent la corrélation avec l'autre âme et, grâce à celle-ci, elle a la consécration avec toutes les âmes de la Terre : en chacune percevant sa propre essence, le Logos.

Le sexe est le symbole de la chute de l'être humain dans le royaume dans lequel la Mort est inévitable. L'homme qui retrouve le Je au travers de l'expérience de l'autoconscience, typique à l'homme moderne, n'a plus besoin de la Mort, parce qu'il est libre du penser abstrait, au travers duquel normalement opère le Dieu de la Mort comme dominateur de l'homme, c'est-à-dire le Démon de la Terre, Ahrimane. Le courant de la Lumière de Vie acquiert le pouvoir de partir du mental libéré vers le cœur, parce qu'il réalise en haut, dans un centre de la tête, l'ascèse des impulsions profondes du vouloir dégagé de l'emprise de l'*éros*, à la base de l'épine dorsale : là,

en bas, se perpètre la libération la plus profonde de l'être humain qui soit possible de préparer en haut, là où le Je a une prise directe sur la conscience, au moyen du vouloir pur. Avec ce vouloir, l'ascète établit l'identité absolue dans le penser pur.

La pensée abstraite, ou dialectique, ou réfléchie — qui est la pensée dominante de l'époque, signe de la domination d'Ahrimane — est la pensée de l'homme qui doit mourir, parce que, pour être, il se soustrait au courant de la Vie, raison pour laquelle il n'a d'autre stimulation que la convoitise de la Vie, à laquelle répond la nécessité du sexe. La libération de la pensée entrouvre cependant le courant de la Vie au Je, qui, non conditionné par la convoitise, peut parcourir le sentier de l'*éros* jusqu'à la base de l'épine dorsale, où il lui est donné de rencontrer la puissance du vouloir à l'état pur, comme elle s'exprime dans le mouvement des membres. Mais à une opération similaire qui, dans son schématisme, est une technique de la pensée une avec la volonté, il faut une âme, sans laquelle elle ne peut pas être créatrice.

À l'expérimentateur de ce temps, il est donné de rencontrer le courant créateur originaire des Elohim, qui est le courant de la Vie immortelle, s'il dépasse l'intellect, à cause duquel il est apparenté à la Mort : s'il dépasse ce qui, dans le système nerveux — et en particulier dans l'organe cérébral — le contraint à la domination d'Ahrimane. Et ceci est le vrai problème : à savoir qu'il peut bien reconnaître le royaume d'Ahrimane, mais s'illusionner de pouvoir s'en dégager, au moyen des formes actuelles de la Gnose antique, et d'une opposition à la Science, à la technologie, au consumérisme, au travers d'une critique sévère du monde moderne : qui est de fait un retour dans le royaume de Lucifer et une reviviscence du légalisme de l'Ancien Testament, dont l'objectif occulte est de laisser intacte la domination d'Ahrimane.

Dans la tête, l'homme est apparenté à la Mort : dans la tête, il doit surmonter la Mort, à savoir l'élément ahrimanien qui l'empêche d'avoir un rapport juste avec le courant créateur des Elohim, affluant dans les membres. On a montré comment il doit identifier en lui le point où déjà la pensée pré-dialectique, ou pré-cérébrale, produit en soi le courant des Elohim à partir duquel il reçoit l'énergie de la connaissance du monde physique : il l'accueille à chaque fois en lui, en la contraignant cependant au royaume de la mort, dans l'analyse de la quantité. Dans cette région, il peut reconnaître le germe de son autoconscience, qui vient de l'Esprit, pour se réunir dans l'âme conscience avec l'Esprit : au contraire, à chaque fois il laisse agripper ses forces de l'autoconscience par le Démon de la Terre.

La reconnaissance du noyau divin de l'autoconscience exige de faire partie de l'expérience que l'homme accomplit au moyen de la Science du sensible : c'est la reconnaissance qu'il l'accomplit avec les forces supérieures du Je, lui donnant la connexion avec l'action cosmico-solaire supérieure, dirigée sur le vouloir profond, au travers de l'ascèse libératrice de la pensée. Pour une telle voie, qui est la voie de Michel, l'élément autonome de la pensée est expérimenté dans l'investigation physique comme le contenu intérieur de celle-ci, et mis en condition de réaliser son propre processus conscient dans la forme imaginative requise par la connaissance du monde organique. La pensée librement peut retrouver l'union antique avec le courant des Elohim.

Le secret de cette union c'est la Vierge Sophia, dont l'image suscite déjà la pensée juste. L'image du sommeil de la Vierge, de sa prison, de sa souffrance, de son attente dissimulée, est déjà une clef pour la pensée, qui au niveau ahrimanien dispose du libre usage de son propre mouvement abstrait : elle a la possibilité de consacrer un tel mouvement un thème déterminé, jusqu'à le rendre dynamique selon l'activité imaginative indépendante de la domination d'Ahrimane. Dans le cas où l'homme perd une telle occasion, il devient un automate parmi les automates de la domination ahrimanienne, pendant un temps indéterminé.

Dans l'investigation physique, l'homme peut découvrir qu'il donne une *forme* à la *matière,* en produisant le contenu intérieur de l'expérience sensible. S'il devient conscient qu'il est le producteur d'un telle forme intérieure, il découvre dans le vivant que celle-ci ne doit pas y être produite, parce qu'elle y est déjà existante et qu'elle y modèle déjà la matière : elle doit

seulement y être reparcourue au moyen d'une pensée plus intense, parce que capable de saisir en soi la force formatrice. Le courant de vie des Elohim, dont l'homme dispose dans les membres, mais qu'il ignore absolument à cause de la conscience de la tête, par laquelle il est apparenté à la Mort, peut lui être restitué, il peut devenir pour lui une expérience consciente de la force formatrice du vivant.

Le mal chez l'homme c'est la corruption qu'il provoque avec la conscience de la tête, en jouissant de forces transcendantes qu'il utilise selon des fins qui lui sont imposées par l'intellect de la tête. Celui-ci est lié au système nerveux, selon la convoitise de vie jaillissant de son extranéité au courant de la Vie auquel il puise. À un tel courant, lui, il provoque continuellement un dommage, lequel se répercute sur son équilibre animico-physique, de sorte à en exiger la Mort comme conclusion, au travers du vieillissement et de la destruction corporelle.

Le courant des Elohim a le pouvoir d'assainir la corruption : au cas où il puisse se servir de la pensée libérée, il a le pouvoir de renouveler la matière dont le corps est constitué, au travers de l'écoulement du vouloir dans les régions organiques plus profondes. Celle-ci ne peut être qu'une opération magique. Mais il ne faut pas oublier que dans les temps nouveaux, celle-ci est réalisable parce que, pour les opérateurs occultes, la Magie de l'Amour cosmique peut devenir amour humain, au moyen de la pensée perçue dans sa naissance cosmique. Il n'y a pas d'autre raison à l'expérience de la pensée consciente du monde physique.

La possibilité que le courant des Elohim soit atteint par la pensée éthérique, est l'initial don androgyne de la Vierge Sophia, laquelle seule peut unir l'amour humain avec le divin. L'amour humain ne peut se réaliser que grâce à la résurrection de l'Isis-Sophia. C'est le sens de toute l'œuvre : réveiller la Vierge, La faire renaître, La libérer de la prison de Lucifer, pour qu'elle donne ce qu'elle seule a le pouvoir de donner : l'androgynie du sentir, qui unit le penser au vouloir : l'Amour qui ne change pas, l'Amour qui ne trahit pas, l'Amour qui métamorphose le monde, l'Amour qui guérit tout mal, parce qu'il résout la ténèbre de la Terre : quelle qu'inépuisable que soit cette ténèbre qui s'oppose à lui, ou même qu'elle se reproduise à chaque fois devant lui, il la domine et la fait obéir à la direction divine, parce qu'il porte en Lui le Christ, rénovateur de l'humain : le Christ du Je, essence originaire du Je.

Le courant du Christ qui descend, tel un axe de lumière au long de l'épine dorsale, en rencontrant le courant horizontal de l'âme en un point situé entre le épaules, forme la croix, comme un signe de la reconquête harmonieuse des quatre éthers originels. Ici la croix humaine, en reproduisant le croix cosmique, est le symbole de l'androgynie renaissante de l'âme.

6. La transcendance de la pensée et la foi

La Vierge Sophia est la force de la foi, des temps nouveaux : une force qui n'est pas un croire, mais un *agir*, une connaissance naissante de l'action intérieure même, comme une certitude plus puissante que celle extérieure, plus puissante que la réalité sensible, plus puissante que ce qui se mainfeste comme lois de nature : en s'affirmant comme un pouvoir effectif de réalité, devant laquelle pâlit la « réalité » de l'apparaître sensible. C'est l'expérience dont s'accompagne l'enthousiasme sacré parce qu'elle répond au sens vrai de l'affirmation : « Moi, j'ai vaincu le monde ». Le monde ne fait plus peur, au contraire il se révèle ami.

Le pouvoir de la réalité sensible pour l'heure appartient au Démon de la Terre, dans la mesure où celle-ci empreint de son réalisme l'âme, et l'âme le subit comme un immédiat sensible, appuyé par toute la logique propre au mécanisme de la pensée uniquement mue par la causalité physique et par le principe d'identité : d'où règnent les lois de nature dans la culture, inamovibles, dogmatiques, omnipotentes, mathématiques, cataphractes de scientisme, solides comme des fondements au caractère concret. Et elles n'ont pas tort, elles sont indiscutables : mais elles n'expriment pas la réalité, mais bien le contraire.

Si l’on regarde le cheminement parcouru par le Christ, en effet, on découvre qu’il est l’inverse de cela : c’est une continuelle transcendance des lois de la nature et de l’attachement de la pensée aux sens : de la transformation de l’eau en vin, à marcher sur les eaux, à l’action sur les vents et tempêtes, à la guérison des malades inguerissables, à la multiplication des pains, à la passion, à la mort, à la Résurrection. Mais attention! Il ne s’agit pas d’un renversement des lois, mais plutôt de la possession du principe dont elles découlent : du principe que les hommes tendent à éliminer par le mécanisme logico-dialectique, ou légaliste. Christ ne supprime pas les lois, il n’en a pas besoin : et même Il les laisse intactes, mais Il remet en action le principe dont elles naquirent, pour que celui-ci agisse directement dans l’humain, sans leur médiation, indépendamment d’elles. C’est pourquoi le Christ instaure la moralité directe, qui ne peut pas ne pas s’exprimer comme un miracle. Il indique une loi plus haute, plus vraie : la loi du futur humain.

Une réalité est en substance indiquée que d’abord on ne peut concevoir, sinon au moyen d’une idée, d’une image, dont la force doit cependant dépasser celle de la réalité sensible. Mais il ne doit pas échapper que la même vraie mathématique-physique, qui est le vrai du Démon de la Terre, s’évère par une idée, une image, laquelle transcende la domination du Démon de la Terre.

Seulement il arrive que le scientifique ne s’en aperçoive pas et devienne, pour cette raison, prisonnier de ses résultats. Nous, nous avons le devoir de nous en apercevoir, non pas pour nier le vrai dans le monde de la quantité, lequel, à son niveau, est objectivement incontestable, mais pour comprendre de quoi l’on doit se servir, si l’on veut parvenir à un degré plus essentiel de la réalité : en s’élevant des lois à leur principe. On doit remonter à l’idée première, à l’image pure, plutôt que s’arrêter aux pensés, ou aux produits du vrai ahrimanien, uniquement valables au niveau sensible, sous forme de lois. Un suprasensible existe en vérité, continuellement supposé, impliqué dans les conclusions de l’investigation sensible. L’important est de l’identifier.

Ce suprasensible est la pensée elle-même. Il n’y a pas de pensée qui ne soit en soi transcendante : *en soi*, nous le soulignons. Mais cet « en soi » exige d’être conquis. Le Suprasensible que les théoriciens recherchent au moyen de la pensée est déjà dans la pensée : C’est la pensée. Tout le monde pense continuellement, mais tout le monde pense quelque chose avec la pensée, mais tout le monde ne pense pas la pensée elle-même : tout le monde ne pense pas de manière que la pensée révèle son contenu, qui est son être, à savoir, son être transcendant. Cet être transcendant est la vraie pensée, le secret de la pensée, la vérité des choses, la racine de la réalité qui tend à devenir consciente chez l’homme, en commençant à opérer à partir du degré le plus bas de la conscience, du degré le plus élémentaire, qui est celui de l’investigation mathématique et physique. Laquelle, dans son développement mécaniste, mène bien loin du germe dont elle naît et arrête la conscience au degré le plus obscur, là où elle subit la tentation d’interpréter tous les degrés supérieurs avec le procédé uniquement valable pour le domaine de l’inorganique, en ignorant le germe de pensée duquel il naît. Il n’y a pas d’autre explication à la position de l’épistémologie moderne : lui est propre la non-conscience du moment intuitif, dont part le scientifique et c’est la raison pour laquelle elle-même contredit le germe de la pensée qui, à cause de l’induction-déduction, lui permet l’investigation structurale, en égarant la nature réelle de la pensée dans le processus logique. Cette nature véridique de la pensée doit se manifester chez l’homme, mais pas gratuitement, mais plutôt quand lui le décide librement et, pour cette raison, le veut, en luttant contre ce qui dans la psyché et dans le mental l’entrave. Tous les problèmes de ce temps demandent que l’homme réalise la nature véridique de la pensée, parce que la solution ne peut venir que d’elle seule.

On pense que l’on sait ce qu’on pense : on sait que l’on pense, mais l’on ne sait pas qu’en pensant on part de l’essence du monde qui, pour cette raison transcende le monde : on est en train de réaliser ce qui le soutient, l’alimente, l’intègre, le dépasse, parce que c’est plus grand, plus parfait, plus réel que le monde. La transcendance du monde c’est la pensée même qui le pense et sait qu’au plus profond d’elle le monde n’est pas celui qui apparaît, mais ce qui tend au travers

de celui-ci à être connaissance. La transcendance de la pensée, en devenant immanente, anéantit la dualité du monde.

Au plus profond de soi la pensée sait que le monde doit être transcendé : le réel, l'humain, le quotidien, c'est le pensé qui s'impose à la pensée continuellement et illégitimement. De toute manière, l'homme insiste à le penser, parce qu'il a secrètement l'espoir de le dépasser : en secret, il sait qu'il le surpasse à chaque fois avec le sommeil et définitivement avec la mort. Mais le sommeil est la transcendance inconsciente, la Mort est la transcendance réalisée au prix de la vie, c'est-à-dire à la condition de perdre la vie, qui exige à l'inverse sa propre immortalité dans la vie elle-même : la vie exige la transcendance consciente, à savoir la pensée consciente, pour réaliser son unité.

Le miracle du penser est continuellement à portée de main de l'homme : dans l'intimité, dans l'en-soi de la pensée, il a la transcendance de l'humain : celle que recherchait Nietzsche, en suscitant l'immanence contre la transcendance, en se contredisant ainsi tragiquement lui-même, parce qu'il pouvait le faire seulement en renforçant la transcendance propre à la pensée avec laquelle il pensait l'immanence opposée à la transcendance. Mais Novalis avait déjà signalé la juste voie de la transcendance, la vraie voie dynamique, la voie magique de l'idéalisme, que l'idéalisme philosophique avait eu le tort, cependant, d'identifier avec le simple processus dialectique, à savoir avec la forme réfléchie de la pensée. On est aujourd'hui plus que jamais éloigné d'une connaissance de l'histoire réelle de la pensée humaine : parce qu'elle ne peut découler que de la pensée capable de se saisir elle-même, là où sa transcendance est permanente parce qu'en dehors du temps, là où le secret de l'humain est toute immanence.

Dans la pensée, l'homme dispose du germe de l'immortalité. C'est le pouvoir secret de la transcendance de la pensée, qui dépasse continuellement le multiple, accomplit la synthèse des synthèses, identifie les lois, appréhende des concepts par intuition, unit les concepts au moyen des idées, et peut unir les idées en une idée originaire unique, à savoir dans une catégorie unique.

Ce pouvoir de synthèse, toutefois, ne conduit pas la pensée à découvrir le germe d'immortalité, ou la transcendance dont il naît, mais s'il lui donne un moyen de l'appréhender par intuition et de l'exprimer dialectiquement, parce que de toute manière ce pouvoir ne s'adresse pas à lui-même, mais toujours à un objet ou à une objectivité complexe. La pensée exige toujours un objet à penser : avec cela elle ne se voit jamais elle-même. Mais elle peut se voir elle-même si elle apprend l'art de la concentration, ou de la méditation : elle peut saisir son propre mouvement. Celui qui le saisit, alors, c'est le Je dans la pensée : le Je auquel il est rarement donné d'être l'observateur de ses propres pensées, ou celui qui suscite, quoique sans s'en apercevoir, et est toujours au centre du mouvement de ses propres pensées. Il n'y a pas d'enchaînement de pensées qui ne se développe sans que le Je soit le sujet inévitable, même s'il n'est pas reconnu comme tel.

Mais même quand le Je saisit le mouvement dans la pensée, et affleure avec cela dans sa transcendance, à savoir, qu'il rend opérant le germe de l'immortalité de la pensée, qui est l'immortalité du Je, c'est-à-dire l'identité du Je avec le Logos, il faut dire que c'est encore une présence préliminaire du Je dans la pensée. Le Je est sur le point de réaliser consciemment la coïncidence avec la transcendance de la pensée, mais il ne la réalise pas, parce qu'un long travail de dignité doit être réalisé préalablement au plus profond. Si l'on pouvait indiquer une qualité qui récapitule toutes les vertus requises au disciple pour la réalisation de la transcendance de la pensée, on devrait dire : la fidélité. La fidélité à l'idée première et, pour cette raison, à l'enseignement, la fidélité à la vérité devinée par intuition, à l'amour deviné par intuition, la fidélité à son propre maître, la fidélité à la direction qu'a indiquée le cheminement juste, la fidélité à sa propre tradition intérieure, la fidélité à l'essence de la fidélité. Qui est la Vierge Sophia.

Celui qui croit que, dans une telle direction, vaille l'astuce humaine nécessaire aux conquêtes extérieures, se trompe fortement : il ne s'aperçoit pas qu'il suit le sentier de la trahison, duquel

pourra le détourner la série des échecs de l'entreprise intérieure, surtout en l'avertissant de la disparition de la juste inspiration ou de la lumière intuitive. La transcendance de la pensée lui devient impossible à atteindre et même inconcevable. La fidélité, comme loyauté ou dévouement absolu à l'être aimé, répond, dans le domaine des idées, à l'identité de la pensée avec sa propre transcendance.

La transcendance est le courant divin de la pensée, celle qui permet à la force-pensée de s'immerger dans la ténèbre de la psyché et d'opérer comme un flux de lumière rédemptrice dans la structure de la Matière. Grâce à la transcendance de la pensée, l'ascète parvient à voir, au travers de l'apparition sensible, la lumière déchue ou la ténèbre qui renaît comme lumière de la Matière : elle renaît parce que la transcendance opère de l'intérieur d'elle, identique à la transcendance de la pensée, dans le penser, dans le percevoir.

La Matière, anéantie par la pensée consciente, dans l'organe cérébral, est en vérité recréée par la pensée vivante : laquelle, pour cette raison, se manifeste dans l'humain comme ce qui dépasse les lois de nature : elle dépasse christiquement l'humain, même dans le percevoir pur, en réalisant les prémisses de la nouvelle Eucharistie.

La transcendance est immanente à la pensée. La pensée est l'immanence continuelle de la transcendance : c'est pourquoi elle opère aussi dans le percevoir pur. Toute perception est pure en soi et, comme telle, c'est un subtil processus musical, parce qu'à l'intérieur du domaine physique, elle accorde éthériquement le monde des sens avec le monde de l'Esprit, en correspondant au pouvoir qu'autrefois le *yogi* conquérait au moyen de la respiration rythmique. L'objectif du *yogi* était de s'insérer dans la transcendance de la respiration, pour dépasser les limites terrestres, s'évader de la Terre : les esprits de l'air, ainsi évoqués, l'aidaient à une telle tâche. L'ascète moderne ne peut pas réaliser la transcendance autrement que dans la pensée : seulement s'il la réalise dans la pensée, il la réalise dans la respiration, sans nécessité de techniques respiratoires. La conquête des énergies incorporelles dominatrices de la corporéité, lui donne un moyen de ne pas s'évader de la Terre, mais plutôt d'opérer avec la transcendance dans son intimité (de la Terre, *ndt*). L'homme est inconsciemment dans l'intimité de la Terre, quand sa pensée est cérébrale : il doit simplement réaliser l'autonomie de la pensée à partir de l'organe cérébral, sans renoncer à la détermination et à la netteté requises par l'utilisation d'un tel organe. Alors la transcendance de la pensée jaillit tout à coup au secret de la matière et la transforme : elle dépasse les lois de nature, détruit et réédifie ce qui est matériel chez l'homme. La loi du miracle, fondée par la Christ dans le Nouveau Testament, est inhérente au processus secret de la pensée qui pense : actif chez l'homme et toutefois inconnu de lui, parce qu'affluant du Logos, auquel la conscience ordinaire inconsciemment s'oppose.

Toutes les opérations décrites par l'alchymie font allusion substantiellement à des processus de rédemption de la pensée, en particulier à la suscitation du germe secret de la transcendance, aux fins d'une transformation de l'âme qui va jusqu'à la corporéité. Jusqu'à la corporéité ne peut opérer que la force qui équivaut au feu de la Pentecôte. À la différence de Jean, qui baptisait avec l'eau, le Christ pouvait baptiser avec le feu. La force secrète de la pensée est identique à celle qui se libère dans la flamme de la Pentecôte. La différence c'est que la flamme de la Pentecôte fut donnée comme récompense à des êtres qui l'avaient méritée, parce que, malgré leurs limites terrestres, il avaient développé à l'égard du Christ le maximum de fidélité possible au type humain de ce temps-là : tandis que la Pentecôte de ce temps-ci est, bien sûr elle aussi, un don du Logos, mais c'est un don que l'homme doit conquérir, pour autant que librement il le reconnaisse et le décide. En tant qu'être libre, l'homme est capable de choisir entre la voie « tellurique », qui est la domination des instincts, et la voie de l'esprit qui dépasse et transforme le monde des instincts. Dans la pensée, l'Esprit Saint est présent comme transcendance : dans l'acte intérieur libre, la transcendance devient conscience. Le Je pénètre dans l'âme, c'est-à-dire dans l'âme de la Terre en vainquant la matière : en réalisant l'Esprit dans la Matière, qui est le Christ.

La réponse de l’âme au contact avec le Je, c’est la joie d’être sur la voie de la retrouvaille de l’archétype céleste. Cette joie est silencieuse et secrète : elle peut s’épancher seulement si elle puise à chaque fois à la sécurité du cœur, qui est la profondeur du Je, à savoir la profondeur du Logos dans le cœur, inséparable de la béatitude originelle de l’âme. Cette béatitude originaire est la Vierge Sophia : qui attend son propre réveil. Elle l’attend du Je, qui ne peut pas initialement ne pas être le Je qui pense l’objectivité du monde, en ayant, dans le secret du mouvement pensant, la transcendance du monde : la transcendance par laquelle le Divin pénètre et transforme l’humain.

L’homme est responsable de sa propre pensée, comme de sa propre béatitude. En réalité, il recherche fébrilement sa propre béatitude, mais il ne sait pas qu’il cherche la Vierge Sophia, parce qu’il ignore le siège réel de la béatitude : il le cherche de manière erronée dans la sphère des sens par la convoitise et les instincts. Alors qu’il a le passage vers elle dans la transcendance de la pensée, dans laquelle afflue le courant éternel de la Vie depuis l’avènement du Logos sur la Terre et fait de la sphère des sens un monde harmonieux avec la domination de l’Esprit.

❋ ❋ ❋

Dans la pensée, qui s’est formée au moyen de l’expérience des sens, l’ascète peut retrouver la lumière de l’humain, la lumière perdue, à laquelle tout être aspire ardemment au plus profond de lui-même sans le savoir. Cette lumière est la transcendance intérieure à la pensée, affluant continuellement par l’expérience sensible, mais ignorée, reliant secrètement la pensée à l’éther du cœur : c’est la lumière qui unit, à partir de l’essence, âme à âme, vie à vie, et en même temps le pouvoir de rédemption du concept, la relation entre concept et concept : la connexion d’amour spirituelle qui va de créature à créature : donc, la même substance intérieure qui réunit, selon l’androgynie originaire, le couple humain. C’est la Force-Logos de la pensée qui peut aujourd’hui se donner directement, comme lumière.

À la lumière de tout ce qui a été dit, le sens de la résurrection de la foi dans les temps nouveaux peut être compris. La foi n’est pas un croire passif, impliquant un renoncement au penser : un pareil croire passif, qui accepte des connaissances sans vérification cognitive, c’est-à-dire sans activité intérieure consciente, c’est ce qui a conduit à l’actuel Matérialisme, au dogmatisme de la Science, au nouveau réalisme naïf, catafracte (armure composée de…, *ndt*) de logique mathématique.

La foi dans le sens nouveau, c’est la transcendance de la pensée réalisée selon la logique de sa *dynamis*. Elle jaillit de l’identité de la pensée avec l’essence de la chose, produisant la vie plus élevée du concept de ce que l’on connaît progressivement. L’essence des choses est le Divin : ce Divin presse dans la pensée comme la transcendance qui lui est propre, sans laquelle il ne serait pas comme pensée. Il n’y a pas besoin de croire au Divin : il est suffisant de réaliser le concept pur, l’idée pure, en dépassant le mécanisme dialectique de la pensée réfléchie, pour réaliser la transcendance de la pensée. Et celle-ci se révèle d’elle-même comme le Divin affluant dans l’âme et également dans le monde, chez les êtres, dans les choses : comme le fondement.

Ce Divin devient la certitude intérieure, naissante non pas d’un croire passif au Divin, duquel en effet on demeure éloignés, parce qu’enfoncés dans la nature corporelle, mais au contraire à partir d’une action intérieure qui libère le pensée de son enchevêtrement de liens avec la nature corporelle, en lui restituant sa nature réelle : laquelle est incorporelle. Le processus de l’ego, de la psyché confuse, du corps jouissant ou souffrant, asservit toujours l’homme, parce qu’il asservit la pensée, en entravant la manifestation de la nature réelle de celle-ci, qui est suprasensible, exempte de contenu égoïque, produisant ce flux transcendant du monde, qui se manifeste à peine dans les concepts et dans les idées. Dans les concepts et dans les idées affleure très peu la transcendance de la pensée, indépendante de la nature inférieure, et même capable de la dominer et de la transformer.

La transcendance de la pensée est la puissance de son incorporéité absolue : le degré auquel le biologique humain est surmonté et pour cette raison racheté : la dimension qui presse pour le sentir, pour qu'il puisse être un pouvoir de vie, le vrai sentir qui ressent le Divin. Normalement privé d'une telle dimension, le sentir aspire avec ardeur, mais dans l'impuissance, au Divin, il le rêve, il l'adapte inconsciemment à sa propre subjectivité, qui est un assujettissement à la psyché corporelle : ou bien il déifie ce qu'il n'est pas capable de ressentir vivant au-delà de la sphère des sens.

Dans la transcendance de la pensée afflue la même force qui jaillit brusquement dans les membres quand ils sont en mouvement. À chaque fois que l'homme connaît, cette énergie se déclenche en lui, naturellement inaperçue — comme on le disait — parce qu'il est attiré par l'objet du connaître : il expérimente l'objectif, ou le connu, plutôt que le connaître. C'est pourtant au niveau sensible qu'il connaît sans aucun doute : le Cosmos accueille la substance pure d'un tel connaître et le restitue comme une puissance du Je, même si l'homme ignore un tel échange, et son sens transcendant. Des contributions de la science peuvent se servir soit le criminel soit le sage : en étant au niveau où le connaître fait abstraction de son propre pouvoir moral.

L'homme peut obtenir le degré le plus élevé de sa propre expérience intérieure, s'il parvient à réaliser la transcendance de la pensée en tant qu'événement conscient. En vérité, le connaître de l'homme n'a pas d'autre objectif. Les réalisations pratiques de la civilisation ne sont pas l'objectif de la connaissance : son vrai objectif, que quiconque peut vérifier, c'est l'expérience de la force qui se réalise dans le connaître, parce que cette force, accueillie en conscience, régénère l'homme, crée la vraie Civilisation : transforme le mal en vitalité nouvelle de l'humain.

Dans l'élaboration du concept et dans l'expérience de l'idée pure, la transcendance de la pensée est en acte. La fidélité à cet acte est l'éducation quotidienne patente de l'âme, qui donne le moyen au Je de percevoir la transcendance comme son identité avec l'âme. La fidélité patiente mène à la foi consciente, c'est-à-dire à la forme la plus puissante de communion du Je avec l'âme. On a dit que c'est la foi des temps nouveaux, parce qu'elle s'obtient non pas au moyen d'un abandon passif au croire, mais plutôt au moyen de l'action intérieure, d'où la pensée se libère des attaches mentales, sa force pure étant laissée agir absolue et affluant toujours dans l'âme. L'être de cette force pure est la transcendance qui devient continuellement immanente.

L'opération conséquente c'est de réveiller la vie du sentir correspondant à ce degré extra-humain, ou super-humain, de pureté de la pensée : qui est la fidélité à la lumière intuitivement perçue, se reflétant éthiquement dans la fidélité à l'enseignement, au guide spirituel, à l'être chéri, à la fraternité humaine, etc… Cette fidélité, en devenant une qualité de l'âme, se trouve à atteindre une faculté humaine originaire qui s'éveille progressivement d'un long sommeil, et c'est la persuasion, ou le sens, de la réalité du Suprasensible qui se trouve à la base du monde : ou mieux, l'identité avec elle, la force du réalisme vrai, qui ne s'impose pas de l'extérieur, mais surgit du plus profond de l'âme, comme une créativité de l'Esprit. C'est la foi.

La foi des temps nouveaux ouvre la voie au miracle, parce qu'elle puise la force créatrice à la persuasion profonde de la justesse d'une événement, en percevant dans celui-ci le vouloir divin lui-même. L'idée, intimement vécue, devient plus vraie que la réalité sensible : cette réalité, en tant que somme d'apparences, pâlit et s'évanouit, devant la transcendance, qui devient immanente, de l'idée vivante, intensément voulue jusqu'au sensible.

La force créatrice de la foi est la transcendance de la pensée, qui entre en action parce que la pensée s'ouvre à son être propre, qui est à l'origine avant le domaine du temps, et par conséquent cet être ne connaît pas de matière qu'il ne domine pas radicalement. Il ne s'agit pas de croire ou de ne pas croire, mais bien plus de vivre l'être qui semble être en soi, mais naît en réalité comme une pensée : il perçoit affluant dans la pensée le Logos, qui est le Logos dans le monde, de toute créature, de tout événement, l'ultime contenu du réel. L'expérimentateur des temps nouveaux distingue désormais la pensée consciente de la force dont elle émane et il sait que cette force peut

tout, parce qu'elle est la base, elle est le Logos qui domine l'être, la matière, la nature, en étant à la fois essence et existence : le Logos auquel la pensée peut s'ouvrir, en s'ouvrant à elle-même, parce qu'elle est capable de consécration dans la pure concentration. Dans cette pensée, à son origine, l'homme rencontre en soi le centre du monde.

La consécration appartient à la transcendance de la pensée, mais son afflux est la requête déterminée de l'âme, à laquelle répond une rédemption de la pensée une avec la volonté. Ici s'entrevoit la résurrection du sentir, le sentir de la Vierge Sophia. Il est donné d'apercevoir surtout le sens d'une opération inattendue de l'âme, par rapport à la structure qui lui est constitutionnelle : une force différente et inconnue en action pour elle. Elle n'est pas humaine, elle transcende l'humain, bouleverse sa quotidienneté, presse la transformation présente de l'humain.

À partir de l'homme, tel qu'il est ordinairement, comme il ressort de la connaissance quotidienne, de la psychologie, des investigations actuelles de la Science, mais aussi de l'ésotérisme traditionnel et du néo-spiritualisme, il ne peut désormais venir plus rien de bon. L'homme se perd s'il ne discerne pas en lui ce qui le transcende et s'il ne découvre pas comment ce qui le transcende appartient à l'auto-conscience et en même temps au fondement de celle-ci, à savoir, à la plus grande présence spirituelle en lui, à l'Être qui a le pouvoir de renouveler le monde : Il a renouvelé le monde.

Le vrai problème de l'homme c'est son opposition inconsciente à la force qui le soutient et qui a renouvelé le monde : il s'oppose à elle avec son être selon sa propre nature, sa propre race, son propre passé, l'histoire faussée, le rationalisme, la logique, la dialectique. L'Être qui renouvelle le monde s'entrevoit au-delà de ces limites : lesquelles sont surmontables et même précieuses en tant que signes de ce qui doit être dépassé. Une fois nouvelle doit naître de la volonté : mais la décision de la volonté commence par un acte de pensée et la volonté est insérée dans cet acte : mais une telle volonté est la transcendance de la pensée, la force que la pensée présuppose continuellement et qu'il faut avoir le courage d'identifier.

C'est la force de base de l'âme, la force radicale de l'Esprit dans l'âme, inconnue, ensevelie, au point que l'âme sans elle est morte, en réalité, et ainsi morte, prise comme psyché, c'est pourquoi son automatisme cadavérique apparaît sa réalité. L'élément de résurrection de l'âme doit être réalisé par la pensée qui réalise sa propre transcendance : cette transcendance c'est l'élément vivant, résurrectionnel de l'âme, que la pensée puise à l'âme dés-animée. Mais comment le lui retirer si elle est dés-aminée ?

Ceci est le secret de la Vierge Sophia, qu'elle, prisonnière de Lucifer et à partir de sa prison, communique subtilement et intuitivement, à partir de son profond silence, et toutefois dans le plein acte intérieur, l'art de sa libération, au Je présent dans la pensée. À partir de sa solitude, l'Isis silencieuse, aimante, lumineuse, renaît et dévoile le secret de la force au Je : du domaine médian elle dévoile le secret de la domination des deux Adversaires. Mais il faut que le Je parvienne à être présent dans la pensée, comme dans son pur circuit de vie dans la conscience. La pensée à un tel degré n'a rien à faire avec des objets ou des thèmes auxquelles elle se subordonne, mais puise à sa propre transcendance comme à son propre contenu réel. Ce contenu est la vie primordiale de l'âme, et aussi sa force de résurrection, parce que c'est ce qui se réveille en elle dès qu'elle rencontre le courant libérateur du Je. La transcendance de la pensée appartient à la vie originaire de l'âme : c'est pourquoi, quand elle s'enflamme dans l'âme, il s'effectue comme une résurrection de sa vie. La Vierge Sophia, au fur et à mesure qu'elle est libérée, confère au Je le pouvoir de profondeur de l'Amour Divin dont il est le porteur. Le Je peut rayonner cet Amour dans le monde, si la Vierge se réveille. Cet Amour est pressenti : il devient la *dynamis* vraie de l'œuvre dans la phase où la direction est la perception de son silence à elle.

En réalité, le Je ne peut pas être le Je sans la Vierge Sophia. La forme de lumière originaire de l'âme s'éveille comme une force de pénétration du Je dans l'humain, depuis le mental jusqu'à la corporéité physique : comme force de transmutation de la Terre, de la matière, des êtres, des

événements. L'homme commence à en percevoir la vertu comme un pouvoir de la foi qui « déplace les montagnes » : c'est une ardeur nouvelle, qui ne vient pas du corps, des instincts, de la psyché, du sentiment, mais de l'essence la plus pure de la pensée qui se retrouve une avec ce qui d'originaire, est dissimulé dans l'âme : avec le vrai sentir, avec le vrai vouloir.

C'est la certitude de la possession magique de la réalité : une possession détenue pour l'heure, dans le domaine terrestre, selon une magie inversée par Ahrimane, lequel a le pouvoir d'imprimer en profondeur dans la psyché humaine, dans tout son caractère concret, l'apparition sensible. Cet apparaître parvient à s'imposer comme une réalité à l'âme humaine, en se servant des énergies suprasensibles affluant en elle, parce que lui fait défaut une conscience de son appartenance légitime à de telles énergies.

L'homme est tellement identifié dans l'inconscient avec l'entité ahrimanienne qu'il prend pour siennes les impulsions de celle-ci : ne disposant pas de pensée consciente, il croit décider de lui-même, tandis que le Démon de la Terre décide normalement en lui. C'est le piège dans lequel tombent régulièrement les hommes de ce temps, même ceux qui ont la chance de connaître la description exacte de la technique occulte des deux Adversaires de l'évolution humaine, Lucifer et Ahrimane, parce que sans s'en apercevoir ils réduisent cela à un apprentissage intellectuel. Ils reconnaissent Ahrimane et Lucifer chez les autres, mais pas en eux-mêmes : alors qu'il n'y a pas d'autre habitation des deux Adversaires, qu'en soi-même : en les dominant dans sa propre âme, il est donné de les apercevoir chez les autres, parce qu'on a le pouvoir d'aider les autres : ce qui est en vérité l'aide authentique apportée à soi-même.

Dominer Lucifer signifie empêcher qu'Ahrimane prenne possession de la faible pensée réfléchie et la transforme en sa propre expression volitive : que l'homme croit sienne. Le réalisme ahrimanien, qui est la puissante hallucination du réel, quotidiennement subie par l'homme, il peut être surmonté, voire même renversé, dans la pensée voulue par le Je. Son renversement, qui n'élimine pas, mais assume, au contraire, l'expérience sensible, constitue la vraie réalité, parce que sont enfin réalisées les forces de la connaissance avec laquelle l'homme commence à connaître la réalité, quand bien même, initialement, sous la forme quantitative unilatérale : laquelle à son niveau est incontestablement vraie.

L'idée, qui naît vraie selon le vrai sensible, doit être vécue en faisant levier sur les forces au moyen desquelles elle naît : grâce à la concentration, ces forces sont intensifiées, jusqu'à ce que leur être réel se manifeste : avant cela, on n'en a que le reflet, inévitablement asservi au réalisme sensible. L'idée — qui est le noyau de vérité du réel — pour pouvoir manifester la vie de laquelle elle naît, exige d'être vécue de manière volitive avec l'énergie d'une telle vie, c'est-à-dire avec la même intensité avec laquelle les impressions sensibles, à la rencontre desquelles elle se dirige, impriment l'âme : ou mieux, l'idée — en tant que contenu concret du réel — doit acquérir une intensité plus puissante que celle qui est propre aux perceptions sensorielles, celles-ci étant, dans leur contingence, multiples et sans connexions mutuelles, alors que l'idée est une, centrale et immédiatement unifiante. Le réalisme du sensible doit être surmonté par la puissance réaliste de l'idée : laquelle puissance est la vérité du sensible.

L'idée appréhendée par intuition est la transcendance de la pensée en acte : mais normalement avec son intemporalité elle vit un très bref instant dans l'âme, et se dissipe en n'ayant pas prise sur la conscience : alors que l'instinct, lui, a prise sur la conscience, car la charge réaliste du corps sensible l'impose à celle-ci, de l'animique au physique, en réalisant une continuité temporelle. Le support physiologique est comme un véhicule toujours prêt, au service de l'instinct.

La vérité de l'idée demande à être vécue dans la conscience, avec le courage de la volonté, jusqu'u point d'en devenir plus puissante que la charge sensible, parce que c'est l'unique vérité qui — comme on l'a vu — coïncide légitimement avec le réel : elle veut naître dans l'âme comme une réalité de l'esprit, pour autant que la transcendance de la pensée se réalise dans l'âme jusqu'à la continuité temporelle. L'impossible devient alors possible. Ce qui est juste se réalise :

celle-ci est la nouvelle loi du miracle. La vertu de la Vierge Sophia se réveille dans l'âme comme une force de la foi des temps nouveaux. La transcendance de la pensée devient un vouloir dominant le domaine physique : la vie de l'âme et de l'esprit se réalise avec son absolue indépendance de la corporéité, mais de telle manière qu'elle fait de la corporéité un instrument des courants divins et spirituels. C'est la magie solaire de la Vierge Sophia qui dissout le mal du monde et le transforme en bien, soulage ceux qui pâtissent de l'injustice humaine, en les menant au dépassement de leurs épreuves, au moyen de la lumière de la connaissance, opérant comme une puissance de la foi : elle s'enflamme aussi alors dans les âmes d'autrui comme une puissance de foi. Elle agit directement comme dévotion.

Aux purs, aux enfants, aux simples dévots, la Madone peut apparaître et donner sa consolation, la guérison, la solution des difficultés, la magie puissante de domination de tout l'humain : mais en même temps, sa force directe est la vie de l'âme ressuscitée et pour cela capable de s'ouvrir au propre principe transcendant, au moyen du sentir rédempté. Le vrai sentir renaît et c'est la béatitude de l'Amour Divin qui se fait amour humain. le Christ commence à être vivant dans l'âme humaine : grâce à son don l'aube de la Pentecôte des temps nouveaux se lève en elle.

La Pentecôte est la restitution de la chaleur originaire (celle de l'ancien Saturne) à l'homme. Le feu pur du sacrifice des Esprits de la Volonté dont naît la forme première de la Terre, est à la base de la structure physique de l'homme. Il ne connaît aujourd'hui que la chaleur des instincts, à savoir la chaleur nécessaire aux forces inférieures de l'ego qui affluent dans le sang, alors qu'en soi, la chaleur est le mouvement du plus grand don spirituel, la substance transcendante au moyen de laquelle le Divin crée de nouveaux mondes, l'expression cosmique du sacrifice de soi offert par les Hiérarchies les plus hautes : ce que l'homme un jour devra incarner consciemment comme un véhicule de sa vraie nature.

Cette chaleur-lumière originaire, dont la perte pour l'homme signifie le caractère inéluctable de l'égoïsme et de chacune de ses conséquences destructrices, lui est restituée grâce au Sacrifice du Golgotha, comme possibilité du Je de dépasser les limites des lois de nature, c'est-à-dire de la nature déchue. Dans un tel sens, la Pentecôte est le symbole du sens ultime de l'expérience terrestre : l'humain, impliquant le caractère inéluctable de l'égoïsme, de la transcendance physique et de la mort, demande à être dépassé. L'homme peut aujourd'hui retrouver dans son vouloir intime la Force que fut à l'origine pour lui une chaleur de vie créatrice : il peut connaître comme une vie propre l'*impetus* du don absolu de soi que fut à l'origine le sacrifice des Esprits de la Volonté aux Hiérarchies immédiatement supérieures.

Il n'y a pas de mouvement de la volonté humaine qui, quel que soit son objet, ne fasse occultement appel à cet *impetus* de don qui vainc la prison de l'ego et par conséquent tend à réaliser le vrai Je. Selon l'enseignement du Maître des temps nouveaux, à savoir le Bodhisattava Maitreya, dont la lumière rayonne dans le monde au travers de l'œuvre de Rudolf Steiner, le sens ultime de la vie est l'évolution de l'humain-terrestre jusqu'à la capacité de fonder avec les forces rédemptées du Je le Cosmos de l'Amour. « L'homme est le but des Hiérarchies ». « Ce qui doit être réaliser, c'est l'homme voulu par les Dieux », enseigne-t-Il. En réalité, l'homme naît de l'amour sacrificiel divin, mais sur la Terre il doit égarer la conscience de cette origine, pour devenir un être libre : il est amené à extraire la conscience de soi à partir de la corporéité et à accueillir des impulsions qui découlent de ce qui en lui s'oppose à l'amour sacrificiel originaire : et toutefois son vouloir continue à avoir la tessiture secrète d'un tel amour, inconsciemment, même quand il agit dans un sens opposé à cet amour.

La conscience égoïque, pauvre des forces du Je, accablée par les puissances astrales inférieures, à savoir par le démoniaque, aurait conduit l'homme à s'identifier définitivement avec l'élément terrestre déchu, si le Christ n'était pas intervenu en ressuscitant en lui le principe originaire, au niveau auquel il pût le saisir en soi consciemment : qui est le niveau le plus bas atteint par lui, où la loi de la mort deviendra un présupposé de la Science, parce que science du

monde fini. En tirant la conscience de soi libre de l'élément terrestre déchu, l'homme accueille simultanément cette impulsion opposée à celle du don sacrificiel originaire : pour se réintégrer lui-même selon celle-ci, l'usage cohérent de la liberté lui est nécessaire, la connaissance vraie de soi, la capacité de retrouver le Je indépendamment du corps astral, la Voie des Dieu, et pour cela l'Intelligence divine : qui est la Vierge Sophia. La chaleur sacrificielle originaire, comme une flamme d'amour rédempteur, est réveillée par la vierge Sophia qui resplendit dans l'âme en se libérant du lien de Lucifer. Elle restitue à l'âme le pouvoir de la création selon le Logos, en étant la force de la foi des temps nouveaux, c'est pourquoi de l'autoconscience jaillit la vertu du miracle.

7. L'ordre crucial restitué

Le Christ devient une puissance du cœur, tandis qu'il dispose de la médiation de la Vierge Sophia, à savoir du réveil du sentir originaire : de la vocation absolue, de l'aspiration audacieuse, de la dévotion illimitée, de la pure inflammation de l'âme. Il constitue alors avec Elle une force unique : la Force-Christ, qui fait du cœur de l'homme le centre de l'Amour Divin du monde. Une semblable opération, cependant, comme on l'a vu, présuppose la conquête de la transcendance de la pensée au plus haut de la vie de l'âme, la conjugaison de la lumière de la pensée libérée avec la lumière profonde dissimulée dans l'âme. Le sentir renaît, l'âme revit. La chaleur saturnienne originaire transforme les instincts en affluant dans la volonté.

Mais comment l'âme revit-elle ? Pour que le Logos enflamme le cœur, la Vierge Sophia doit s'éveiller, silencieuse. Ce réveil de la Vierge silencieuse est le revivre de l'âme. Elle révèle le Christ comme la Force que la Terre n'a jamais connue, la force rénovatrice, à laquelle tout l'ancien monde aspirait tout en s'y opposant aujourd'hui. La Force est une : à travers l'homme à l'origine elle s'est scindée, en l'homme elle peut redevenir une, réaliser son androgynie. L'homme retrouve le Christ dans le Je, à savoir au centre de soi, en cessant de partir d'une autre base qui n'est pas le Je : il doit redécouvrir les tromperies fondamentales offertes par la subconscience au Je. Il doit vraiment rencontrer le Christ, et non pas son reflet dans la pensée ou son reflet dans le sentir (cas le plus fréquent, jusqu'à présent. *ndt*) : dans le reflet il n'y pas de Christ. C'est pourquoi la Vierge exige le silence de l'âme.

Si l'on voulait synthétiquement exprimer ce qu'est la Vierge Sophia, l'on devrait dire que c'est le dépassement du reflet dans le penser et dans le sentir. Grâce à un tel dépassement, l'âme vraie du penser et du sentir s'adresse au Je, comme à son être originel, en rendant opérationnel le Christ qui lui est intérieur. En vérité, l'âme ressent l'urgence du Je ordonnateur, à savoir du Principe solaire du Christ : mais elle est close à un tel Principe, à cause de la conscience réfléchie, de la pensée réfléchie. Dans le cas où le reflet est suspendu, l'âme revit parce qu'elle peut enfin accueillir le Christ, irradier la Force-Christ dans le monde. C'est l'âme qui exige la Résurrection et non l'esprit, qui n'a jamais déchu et a seulement la tâche de se savoir Esprit : de l'être.

La tâche du rayonnement de la Force est le sens ultime de la figure de la Vierge. Si l'on parvient à concevoir la synthèse des forces de toutes les Hiérarchies affluant dans le Cosmos, on pourra avoir l'idée de la Force-Christ et l'on pourra aussi reconnaître qu'une telle force est l'Amour Divin devenant amour humain. Le devenir humain de l'Amour Divin est donc la vertu de la Vierge Sophia, servant l'œuvre de Celui qui incarne l'Amour Divin. Cela est possible, car l'entreprise du Fils de l'homme n'est pas seulement la convergence de la donation de toutes les Hiérarchies, mais pareillement l'écoulement d'une puissance qui arrive à la domination supérieure à celle des Hiérarchies elles-mêmes : la domination du Mystère de la « Cause première sans cause », d'au-delà du ciel cristallin. Ce qui vient du Christ, la Terre en vérité ne l'a jamais connu : elle attend de le connaître. Telle est l'entreprise de l'homme.

La synthèse christique des forces cosmiques doit résoudre et vaincre la haine humaine, le mal le plus profond, jusqu'à en faire une force de créatrice. L'âme doit dépasser et transformer non seulement la haine qu'elle renferme en elle, mais aussi celle continuellement produite par les autres âmes. Il faut à l'âme une force plus qu'humaine, de nature divine, pour affronter le courant de haine : mais une telle force doit pouvoir se manifester en elle, sans la détruire par sa propre sublimité. En effet, cet Amour Divin commence par susciter la capacité de l'âme à l'accueillir : l'âme doit progressivement renaître avec les forces divines, dont elle était dotée avant la chute dans la corporéité et son identification avec celle-ci.

Il est évident que l'âme exige de réveiller en soi une nature non humaine, à savoir une nature supra-humaine : à laquelle elle s'oppose inconsciemment. C'est pourquoi les âmes en arrivent humainement au désespoir : pour autant qu'elles s'approchent de la limite qu'elles doivent dépasser. Celle-ci est déjà potentiellement franchie dans la pensée qui pense, mais l'homme l'ignore : il refuse de connaître le pouvoir de sa propre libération et même il le redoute. Et l'on a vu que la tâche de l'ascète est avant tout d'acquérir la conscience de la transcendance de la pensée, à savoir de réaliser le dépassement initial de cette limite. Le dépassement est alors saisi en soi par le sentir : qui ne pourrait pas l'avoir différemment. Dans le sentir, se produit une changement de polarité, comme le surgissement d'une nouvelle manière d'expérimenter l'existence extérieure, la vie de l'âme, la relation humaine. Il cesse d'avoir derrière soi la convoitise : il ressent en soi, dans la mesure où il ressent pour le monde, parce que désormais, il ne peut ressentir comme vrai rien d'autre que le Divin des choses, la joie de la réalité divine de tout ce qui n'apparaît vrai que physiquement. Le Christ parle à travers toute forme créée, inorganique ou vivante, comme à travers tout événement : la joie c'est de ressentir le Christ vrai, vivant et puissant, réalité profonde de tout, fondement de tout être, principe de son don comme exister. Le sentir renaît, parce qu'il s'exerce à partir du cœur, il revit à partir du cœur selon l'*impetus*-Christ, en puisant continuellement au mystère lucide de sa transcendance, qui affleure dans la transcendance de la pensée, laquelle transcendance se communique à lui comme une source inévitable du dépassement de l'humain.

C'est le sentir requis par le monde, requis par la communauté humaine malheureuse, qui aime et ne sait pas comment aimer, qui recherche un amour et en disperse continuellement l'énergie : c'est la requête des êtres chers qui souffrent, qui peuvent être sauvés, rachetés, guéris, et restitués à la vie réelle, si la vague d'amour est retrouvée dans le cœur de celui qui, dans le sentir, réalise la transcendance du penser, la Vierge Sophia. La créature aimée peut être sauvée par ce sentir, qui est la source primordiale de la vie, retrouvée dans le secret de l'âme : la créature humaine c'est toute l'humanité. Tout être dont la présence est actuelle, ou ponctuelle, *hic et hunc*, nous réunit toujours avec l'amour le plus vaste. Chez un être en qui l'on fait converger tout l'amour, se trouve réunie l'entière communauté humaine : cet amour sauve, il restitue la lumière de la vie, il guérit selon l'Esprit Saint. L'être, qu'on aime d'un tel amour, est sauvé, il est protégé par le Christ, il est illuminé par la Vierge Sophia. Mais à travers lui, toute créature est rencontrée dans l'essence dans laquelle son être coïncide avec le Logos.

Pour que ce sentir afflue dans le monde, il doit naître grâce à la plus intense pensée libérée. C'est justement la pensée pénétrant l'essence des choses, qui peut devenir une prière continue, une évocation passionnée du Divin, à tout moment du jour. La Vierge est en vérité prière continuelle. Elle enseigne l'art magique de la prière continuelle aux êtres qui doivent renaître, pour que leur âme se modèle selon la lumière qui renaît, la compassion infinie nécessaire à accueillir l'Amour infini. Sans une telle compassion, il n'est pas possible à l'âme d'accueillir la puissance de l'Amour infini. Mais il faut avant tout le passage de la transcendance du penser, pour que tout cela ne soit pas un mysticisme émotif, utile de toute manière, mais incapable de dépasser la limite subjective.

La prière continue est quelque chose de plus que la prière ordinaire : c'est une orientation qui renforce la volonté : laquelle, dans l'essence, est un dévouement absolu au Divin dont elle

provient, mais qui est normalement utilisé par l'homme dans un sens contraire à l'essence, en devenant convoitise, instinct, esprit d'aversion. La Vierge Sophia restitue à la volonté sa nature véridique, qui est une puissance du don de soi selon le Spirituel. Dans un tel sens, l'éther du sentir, l'éther du vouloir, coïncidant avec l'éther de la pensée, il arrive que la haine se transforme en amour. Le problème de la continuité d'une telle transformation est résolu par l'élévation continue, possible comme une prière non dialectique. Toute la vie devient une prière. En réalité, le créé est en état d'adoration du Divin. Seul l'être humain est dans un état de froideur cérébrale par rapport à l'existence : certes, l'homme moderne, à qui fait défaut la *dynamis* éthérique de la pensée.

La prière continue exprime la vérité de l'âme, la Vierge Sophia : c'est l'aptitude qui peut être réalisée par l'homme, sans parole, comme pure immédiateté de l'âme, corrélation secrète avec les autres, avec le monde. C'est en vérité l'état de réalité de l'âme. La douceur qu'elle implique ne diminue pas la force du courage et l'audace, au contraire, elle l'alimente. L'homme peut arriver à percevoir l'absurde de l'état de froideur de la raison par rapport l'existence, parce qu'il découvre en tout ce qui existe un chœur de dévotion qui s'élève vers le Divin, un chœur qui est aspiration de rédemption et veut être entendu, interprété par l'être humain, continué ou complété par lui. En se soustrayant à une telle tâche, il trahit sa propre nature spirituelle, il trahit le monde, l'*être* qu'à tort il présuppose à lui-même.

Certes, La pensée rationnelle doit être froide, parce que purement logique et réfléchie : mais elle implique à chaque fois une lumière dans laquelle, en tant que transcendance présente, traverse l'élément divin de la vie : et il se présente pour aller à la rencontre du monde existant et faire bondir en lui la divine vie secrète, qui, à l'extérieur se revêt de vêtements de couleurs et de formes, dans la perception de laquelle c'est à l'homme de reconnaître le Je agissant. Dans l'homme, tend à se dérouler le processus de la rédemption du monde, parce qu'un Rédempteur lui a tout donné, afin qu'il le réalise librement. Racheter le monde signifie le pénétrer du contenu suprasensible qui lui appartient : passer du reflet à la lumière. Mais il faut d'abord *posséder* le reflet.

Grâce à une logique pure, l'expérimentateur doit réaliser la consécration de soi, jusqu'à ce que celle-ci soit l'aptitude de chaque moment de l'existence : prière continue, méditation continue, c'est pourquoi ses oeuvres quotidiennes en sont imprégnées, même en deviennent une manifestation. Alors, il vit : autrement, il ne vit pas. Alors, la vie devient lumière de la Terre future, pulsation d'un monde qui est sur le point de naître, et doit naître au moyen de l'âme humaine : grâce au pur penser, au pur vouloir, qui rallument la vie du divin sentir, le Règne du Fils. Mais l'avènement du Fils nécessite la maternité de la Vierge.

Il y a une limite inférieure à dépasser, très difficile à reconnaître, parce que marquant l'asservissement inconscient de la pensée reflet à la volonté égoïque, c'est-à-dire l'accord parfait entre rationalité et vie instinctive. La lutte contre le Logos sur toute la Terre, l'opposition à la Force qui renouvelle le monde, est basée sur un tel accord. Tout homme dispose de la dialectique qui justifie ses instincts et la série des impulsions de la vie animale qui le dominent au-delà du nécessaire : lesquels aujourd'hui peuvent aussi se déguiser d'impulsions morales, ou psychologiques. Chacun a son éthique, sa vision du monde, dominée par la nécessité ahrimanienne.

Eu égard à sa propre erreur, chacun est en vérité justifié : mais celui qui recherche l'Esprit a dans ce sens une responsabilité sérieuse, parce qu'il a le devoir de reconnaître la Force qui est au-delà des lois de la Terre et du Ciel : il doit connaître la limite qui doit être surmontée, parce que, au-delà, c'est le principe de l'être réel de l'homme, l'Esprit qui domine le monde, la loi du miracle, c'est-à-dire de la réalité authentique. Il doit découvrir comment le Démon de la Terre, en asservissant le mental humain et avec cela la Culture, la Science, tend à empêcher que l'homme connaisse sa propre origine supranaturelle comme son propre être réel.

Il faut comprendre le sens vrai de l'expérience rationnelle et du penser froid assujetti à la perception sensorielle, dont naît le système physique de la Science : ce système constitue un monde de certitude réaliste, dans lequel il n'y a pas de passage vers l'Esprit. Au contraire, à un tel niveau, l'esprit s'avère une entité abstraite, une anomalie. L'homme mental reçoit dans toute la vie intérieure une empreinte réaliste ahrimanienne, qui se traduit dans la puissance d'une foi inférieure : foi dans le fait physique, dans la vie physique, dans les événements et dans les processus physiques, conditionnant dans l'homme la psyché, la Culture, l'économie, la vision du monde, etc.. La vieille aptitude de la foi, en se détériorant, jusqu'à être privée d'âme, conduit graduellement au Matérialisme actuel sur toute la Terre : à une sorte de religiosité prosaïque du sensible. La foi désormais est tournée vers ce qui contrecarre l'Esprit.

Dans un système semblable, toutefois, même s'il n'y a pas d'espace pour l'Esprit, l'Esprit agit également, parce qu'il s'exprime dans la puissance de l'organisation extérieure de la civilisation : certainement en déviant, mais en donnant de toute manière le signe de sa propre présence. Ce qui manque surtout à l'homme actuel, c'est la respiration de l'âme indépendante de l'existence animale, à savoir la signification véridique du sentir. Il ressent ce manque. Il souffre parce que l'Esprit ne vit pas dans l'âme, il n'a pas de connexion avec le sentir : c'est pourquoi il n'y a pas de sentir qui ne soit pas trompeur, ou préparatoire à la souffrance, parce que ce sentir croit aimer, voudrait aimer, voudrait la fraternité, la justice, l'harmonie, mais ne réussit pas à avoir son expression cohérente, parce que le réalisme ahrimanien entrave continuellement son propre réalisme : qui devrait être un réalisme du Logos, c'est-à-dire du Fils. L'homme est en substance plus spirituel qu'autrefois, mais il ne connaît pas sa propre spiritualité, il l'identifie avec la matière.

Dans l'asphyxie du sentir, en manquant de la respiration de l'âme, l'homme de ce temps perd de plus en plus le rythme éthérique nécessaire au penser et au vouloir. L'équilibre humain, régi selon l'ordre solaire de l'harmonie des quatre éthers, est systématiquement contredit : il tend à se réinstaller chaque fois au prix de catastrophes individuelles et collectives. La juste pensée consciente et la volonté correspondante sont continuellement sollicitées à un tel redressement, mais chaque jour qui passe elles démontrent plus encore leur insuffisance, auprès de l'accroissement du chaos et de la souffrance. L'accord général penser-vouloir est en vigueur dans l'humain, mais cet accord est dominé par le Démon de la Terre : il subsiste plus comme « nature » que comme Esprit.

Le réalisme physique est un fait de l'Esprit, ignoré, parce que fait défaut la conscience de la transcendance de la pensée engagée dans sa procédure logico-analytique : c'est pourquoi fait défaut aussi la direction véridique du vouloir : le vouloir est continuellement dévié vers la domination unilatérale de la terrestrité. En réalité, fait défaut le rythme du siége médian, à savoir du sentir qui harmonise la pensée avec la volonté : mais un tel rythme ne peut pas naître si une impulsion absolument nouvelle n'intervient pas. En tant que *ictus* super-humain, il peut uniquement venir de la transcendance de la pensée rendue consciente. On a pu voir comment la conscience de cette transcendance marque la renaissance de la Vierge Sophia.

❋ ❋ ❋

Tant que le sentir ne se réveille pas, comme force originaire, le rythme peut être voulu. L'éducation du sens du rythme est une discipline essentielle de la Science de l'esprit, aux fins de cette résurrection-là du sentir, grâce à laquelle seulement le Logos prend les rênes de la vie, et le Je enfin exprime le Logos, son être vrai. Ainsi, comme elle est constituée, la structure humaine est une contradiction par rapport au rapport objectif de l'Esprit avec la Vie. La Vie est éteinte là où l'Esprit doit devenir conscience de soi : pour la même raison, les processus vitaux de l'organisme ne peuvent s'affirmer qu'au prix de l'exclusion de la conscience. Vie et conscience,

dans l’organisme humain, s’excluent réciproquement : s’il n’en était pas ainsi, l’homme ne serait pas soumis à la Mort. Et ceci est la pensée-clef du problème : parce qu’à la base de la conscience du Je c’est la Mort. Or, la vraie nature de l’être humain, à l’inverse, c’est l’immortalité.

La Vierge est le symbole de l’immortalité, que l’homme peut reconquérir. La résurrection du sentir restaure le rythme divin dans la psyché et fait coexister dans une harmonie nouvelle l’Esprit avec la Vie. La conscience, pour autant que s’éveille en elle le principe de liberté qui lui est inhérent, peut devenir conscience des forces ré-édificatrices de la vie : auxquelles, toutefois, pour le processus de la conscience, la destruction de la vie est d’abord nécessaire. Ceci est le sens d’un régime dominant du sentir, dans lequel peuvent se révéler convoitise, peur et impuissance par rapport à l’existence, uniquement pour être paralysées et dissoutes. La vie change parce que l’immortalité affleure en elle comme son vrai sens : alors le devenir quotidien l’effleure comme un flux tranquille, avec ses choses régulières et chaotico-dramatiques. Sa réalité, en effet, est suprasensible, mais le sensible, en tant qu’apparence chargée de chaos, en est de toute manière le passage, parce qu’il se présente comme l’instant admirable de ce qui le transcende en lui étant fondamental. Il n’existe pas de sensible en soi. Le dépassement du sensible est le secret de la Vierge Sophia et la connaissance de ce secret, le sens ultime du sensible.

À l’œil spirituel, le monde sensible, comme on l’a montré, s’avère plongé dans la vénération de son fondement, ou du Créateur : chaque événement humain, et pareillement chaque être, se présentent comme des symboles d’un cheminement irrépressible vers le Divin. Le vrai scientifique est incontestable, mais il ne regarde pas la réalité du monde, parce qu’il n’exprime qu’une région minimale du réel, qui à tort veut sembler la totalité. La coïncidence de la pensée avec l’objet, que la Science obtient par l’investigation du monde physique, exige de devenir consciente : autrement la Science finit par contredire la réalité du monde : comme elle est (précisément, *ndt*) en train de le faire.

Ce qui manque vraiment à l’homme, c’est la réalité du monde, sa totalité. Un partie de cette réalité ne doit pas être prise comme le tout : ne voir qu’un partie engendre la lutte entre homme et homme, laquelle est en vérité une lutte de l’homme contre lui-même. Il retrouve la paix, si sa pensée s’accorde avec le processus réel du monde, mais alors il découvre que sa pensée dans l’essence est identique à l’essence d’un tel processus : en outre, il peut assumer et continuer ce processus, en transcendant sa nécessité. Il ne peut toutefois pas découvrir celui-ci, sans le concours du sentir qui répond à l’essence du penser et, par conséquent, à l’harmonie créative du monde, à sa consécration spontanée, à la condition de vie d’âme et d’esprit grâce à laquelle le monde est plongé dans la béatitude secrète du Logos. Ce qui apparaît une lutte, c’est la *facies* d’une immense harmonie se réaffirmant toujours plus, parce que gouvernée par le Logos : c’est-à-dire par la réalité spirituelle de la Terre, par le principe central, auquel est inconsciemment opposée la Culture humaine actuelle, comme un passé qui s’oppose à la présence de la pérennité.

Il existe une ordre sur la Terre déjà réalisé, et par conséquent un rythme corrélatif, en tant que musique cosmique de sa structure profonde : l’homme a la tâche de connaître un tel ordre en soi et dans la nature, pour le mener à son achèvement, parce que là où il se déploie avec la pure conscience rationnelle, il provoque inconsciemment désordre et chaos : il s’oppose continuellement à l’Ordre cosmique. La rationalité, privée de connexion avec la source supra-rationnelle dont elle provient, est un ordre mécanique : elle ne peut pas ne pas justifier ce qu’on lui impose à chaque fois comme contenu immédiat dynamique : la domination des instincts. Mais justement dans cette subversion du rationnel est le germe de la liberté qui peut mener l’homme conscient à la perception de la transcendance de la pensée, à savoir, du pouvoir de l’ordre, non assujetti à la mécanicité, ni au nombre, ni au calcul.

L’ordre céleste sur la Terre est réalisé, mais seulement en partie. Il doit être appréhendé par intuition et mené à son achèvement par l’homme en lui-même, au-delà de l’âme rationnelle, au travers du rationnel lui-même. La domination absolue du Logos sur le terrestre exige que l’homme réalise en soi-même ce qui dans l’essence est absolu, grâce à un acte de liberté qui lui

permette de s'expérimenter fondé sur un tel absolu et de secouer hors de soi les supports psychiques qu'il se donne comme fondements immédiats, privés de corrélation spirituelle, afin qu'il expérimente la nature, l'opposé du spirituel : qui pourtant est condition de la nature.

Il doit partir du germe d'absolu qu'il possède déjà inconsciemment : le reconnaître est le premier acte élémentaire d'auto-connaissance aujourd'hui possible à presque tous les hommes sur la Terre, sur la base de la rationalité simple et libre. Le germe d'absolu, que l'homme possède déjà sans le savoir, c'est la transcendance de la pensée, dont on a parlé dans les chapitres précédents. La transcendance de la pensée est la présence potentielle du Je réel de la pensée : par conséquent la première présence du Logos dans la conscience : continuellement présupposée par la pensée qui pense. Cette transcendance, quoique opérante dans tout acte d'intuition, est ignorée du mental ordinaire : au cas où elle est noétiquement sollicitée et effectuée, elle se révèle comme un vouloir pur, comme force pure, visant à re-édifier la vie : mais d'abord, elle doit passer au travers de la destruction de la vie, pour autant que celle-ci est « nature naturée » : elle doit se frayer un passage au travers d'elle. Tel le pouvoir-Logos de la pensée dans le domaine physique. C'est pourquoi à la pure Force-Pensée est confiée — comme on l'a vu — la tâche la plus audacieuse dans la domination de l'âme : celle de libérer l'âme, La Vierge Sophia, de la prison de Lucifer, l'entité qui, à son tour, à cause de l'homme et dans le domaine humain, peut se dire prisonnière d'Ahrimane.

L'entreprise est ardue et requiert le plus grand courage de la connaissance et par conséquent du dévouement au Supra-sensible. C'est seulement au moyen d'un élan absolu, que peuvent être dépassées les illusions lucifériennes des enthousiasmes pour des activités et entreprises qui sont des imitations de celle authentique. Un enthousiasme pur, même si luciférien, peut être positif en tant que cheminement vers la crise douloureuse et héroïque, lors de laquelle la ruse du trompeur est découverte : mais dans le cas où il n'est pas pur, il peut mener à des déviances qui s'ajoutent à la série des difficultés déjà pesantes, de l'homme de ce temps.

L'homme doit pouvoir ressentir que c'est lui le producteur du mal. Ce ne sont ni Lucifer ni Ahrimane les producteurs du mal, au contraire c'est l'homme qui laisse envahir par leur action nécessaire, également les régions de l'âme où lui devrait se mouvoir avec son Je : alors qu'il croit partir du Je, il se meut au contraire dans l'âme envahie par les Poseurs d'obstacles. Par cette voie, il ne peut pas trouver l'inspiration libératrice, à savoir, la force introduite pour la première fois par le Christ dans le monde, jamais connue du monde : il ne peut pas connaître l'enthousiasme qui crée selon l'ordre crucial : qui est l'ordre des quatre éthers, au moyen desquels l'harmonie cosmique domine le terrestre de manière rythmique. L'enthousiasme, c'est la vie cosmique irrésistible qui resurgit dans le sentir, en se révélant comme le premier don de la Vierge Sophia. Sans elle, peut être poursuivie une image illusoire du Graal. Une telle illusion est inévitable, si l'on ne connaît pas la présence de Lucifer dans le sentir, la prison du sentir par les soins de Lucifer et la possibilité de la fonction positive de Celui-ci en dehors de l'âme humaine : dans le cas où l'âme humaine le contraint à servir le Christ : ce qui est la voie de la rédemption de Lucifer.

L'homme a un modèle de l'ordre cosmique déjà restitué, dans la structure occulte du cœur. Mais il ne lui est pas facile de parvenir à percevoir une telle structure : il lui faut des forces extraordinaires de méditation, et de l'audace. Un technique sûre, c'est l'expérience de l'ordre crucial déjà existant dans les organes des sens. Ces organes fonctionnent de manière qu'à leur activité coopèrent harmonieusement tous les principes constitutifs de l'homme : le Je, le corps astral, le corps éthérique et le corps physique. La musicalité structurale du Cosmos, retentissant à partir de la Trinité, affleure dans la constitution des organes des sens, c'est pourquoi ceux-ci donnent la vérité du perçu, même si l'activité de représentation et celle du sentir humain, en allant à la rencontre du perçu, en altèrent régulièrement le contenu. « Les sens ne trompent pas, le jugement trompe », telle est la sage observation de Goethe. Si le Je de l'homme pouvait se comporter à l'égard de la psyché, comme il se comporte au moment initial de spontanéité à

l’égard de la perception sensorielle, le problème du Je serait résolu : il reconquerrait l’immortalité. La conscience du Je n’exclurait pas la vie. La Vierge Sophia réunirait l’âme avec le Logos, à savoir elle-même avec le Je supérieur, à savoir son « époux ».

Dans l’organe sensoriel, par vertu constitutionnelle, l’élément nerveux répond directement à l’exigence perceptive propre au Je, alors que l’élément rythmique et métabolique obéit à l’élément nerveux qui peut ainsi déployer sa pure fonction, indépendante des subtils processus respiratoires et des échanges : ce qui ne se produit pas dans l’organe cérébral, où les processus rythmiques et métaboliques durant la vie mentale ordinaire, normalement, sauf le cas d’activité consciente de pensée logique ou mathématique, écrasent le pur élément nerveux, en l’empêchant de véhiculer objectivement la pensée, continuellement contrainte à devenir une forme d’état d’âme et des instincts. Ceux-ci pénètrent illégitimement alors dans la région cérébrale : qui devrait leur être interdite, si objectivement il y régnait l’ordre crucial qui prévaut, à l’inverse, dans l’organe sensoriel : c’est-à-dire si cette région était dominée par la pensée pure.

La réalité, c’est qu’un tel ordre crucial, l’homme doit l’apprendre au moyen de l’auto-connaissance, pour en être lui-même réalisateur dans l’organe cérébral. En son Je, le Logos vit, si lui assume l’initiative d’effectuer la présence cruciale du Logos : qu’il peut apprendre à partir de la discipline de la perception pure, de l’ascèse de la pensée pure. Ce qui lui a été donné, il doit le connaître pour le reproduire, pour le créer, de sorte que le Logos jaillisse en lui comme sa réalité, à savoir, comme force immanente, qui maintient intacte sa transcendance, en se faisant absolument individuelle. Alors il réalise l’humain authentique : l’identité intime avec le Logos est le pouvoir supra-humain de son individualité. Celle-ci est l’être nouveau et libre de l’homme : lequel nécessairement débute sa vie comme un ego.

Avec l’expérience de l’ordre crucial est obtenu un niveau volitif dans lequel la domination du sentir, lié à l’âme sensible et à la nature animale, est impossible. En réalité, le sentir exige la connexion avec sa source cosmique, autrement il est amené à entraver l’expérience cruciale : normalement, sa tâche est justement cette entrave, même si la conscience lui en fait défaut. Presque tous les occultismes actuels et les courants spiritualistes, sont inconsciemment guidés par des Entités dont l’intérêt est d’empêcher que l’homme réalise consciemment l’ordre crucial : par lequel elles seraient inévitablement dominées, voire même contraintes d’obéir à la volonté solaire de l’homme.

L’ascète réalise l’ordre crucial quand, en dépassant la limite cérébrale, il parvient à contempler la pensée comme un courant divin en soi qui ne lui appartient pas, mais qui lui donne continuellement sa lumière, en le sollicitant à retrouver en lui la source de la lumière dans laquelle il est identique à son propre Je, indépendant du corps astral. L’essence de lumière de la pensée est sa transcendance, qui en lui, à chaque fois, réalise potentiellement l’ordre crucial. Des puissances de pensée, des Hiérarchies qui administrent la Pensée Divine en étayant le monde et tout processus de la réalité, donnent à l’homme la pensée que lui dégrade dans ses propres représentations.

Tout sur la Terre attend que l’homme réalise l’ordre crucial dans la tête, là où le bouleversement d’un tel ordre a provoqué la chute de toute la nature dans la minéralité et dans la sexualité. La restauration de l’ordre peut être accomplie seulement par lui, dans le cas où lui, en tant qu’être libre, l’initie en acquérant une conscience de la coïncidence de la pensée avec l’objet se réalisant alors que, dans l’investigation physique, est obtenue une connaissance objective.

L’ordre crucial, donné par le Christ, règne déjà dans le cœur, dans les organes des sens, et en partie et de manière occulte, dans les centres astraux, dans les centres éthériques, etc., c’est-à-dire dans le domaine supra-conscient de la constitution humaine, mais il est privé d’action créatrice si l’homme ne naît pas comme sujet capable d’être, comme tel, le centre animateur de cet ordre : en devenant l’instaurateur de l’ordre crucial, pour autant qu’il se réalise lui-même comme être autonome conscient, dans le domaine de la tête. En effet, la difficulté consiste dans le fait que la conscience rationnelle normalement se forme parce que réfléchie par l’organe cérébral et par

conséquent immédiatement comme une opposition à l'ordre crucial : elle se forme grâce à une destruction de la nature, et à une élimination de la vie. Une telle destruction est nécessaire pour qu'avec l'opposition à l'ordre crucial, affleure dans la pensée l'élément de liberté, à savoir le germe de la transcendance re-créatrice.

La conscience rationnelle peut devenir une conscience de l'acte pensant : opération qui naturellement n'a rien à voir avec ce qu'elle peut philosophiquement ou spéculativement signifier. En expérimentant au moyen de la volonté la pensée réfléchie, l'investigateur de l'Esprit a la possibilité de restituer au pur élément nerveux de l'organe cérébral sa fonction indépendante des processus rythmiques et métaboliques. Ici l'homme commence à être, selon le Logos, guérisseur de ce désordre des éthers, qui rendit la mort inévitable. Les quatre éthers sont de nouveau appelés à collaborer selon leur harmonie primordiale, dans la réalité de la pensée.

La discipline noétique amène le disciple à expérimenter objectivement dans la pensée un nouveau courant de vie dans lequel est présent, telle une transcendance affluant, la force originaire de la vie, à laquelle la Mort ouvre normalement l'accès, comme à une désincarnation de la vie. À un tel niveau, il peut percevoir le sens de la Vie qui revient parce qu'elle anéantit la vitalité de la nature et découvrir qu'il n'est pas tant l'auteur de ses pensées, que bien plus celui qui fournit le moyen à ces pensées de retentir et de révéler leur origine cosmique, et au courant des éthers, harmonisés par l'ordre crucial, de se manifester en lui comme une dynamique formatrice de la pensée : celle qui, dans la pensée réfléchie, s'aliène continuellement, en renonçant à sa propre réalité et par conséquent au rythme vital. À présent, la réalité devient identité consciente : à savoir, devient consciente l'essence vivante, remise à chaque fois en cause par la pensée qui pense. Une telle essence afflue du Logos, en étant normalement ignorée par la dialectique réfléchie. On se sait alors au centre de ce dont on part en pensant, ou en ayant le sens de commencer à être dans la pensée. Sans le rythme des éthers, la pensée peut bien penser, parce qu'elle est libre, mais elle introduit du désordre dans l'univers, parce qu'elle est manœuvrée par les Adversaires.

L'expérimentateur apprend que la pensée ne lui appartient pas. Celle-ci est d'abord une apparence, un reflet, qui ne le contraint pas : dans lequel, par conséquent, il fait l'expérience de sa liberté. L'apparence lui est donnée pour que, derrière elle il découvre le vrai penser : le penser des Hiérarchies. Le vrai penser, en réalité, n'est pas le sien : lui, en l'expérimentant, il peut apprendre qu'il lui est donné par l'Univers, afin qu'il pense non pas tant ses propres pensées, que les pensées de l'Univers, et expérimente dans ce sens la liberté : qui est une liberté à partir de la nécessité terrestre. La tâche de l'homme, c'est de penser les actions des Hiérarchies, pour connaître l'ascèse de sa liberté.

Le disciple, au travers du courant universel de la pensée, qu'il accueille parce qu'il le laisse penser en lui, commence déjà à faire l'expérience de l'ordre crucial des éthers : par une telle voie, il parvient au contact d'une entité cosmique dotée d'une fonction précise à l'égard du penser humain. Il reconnaît l'Archange Michel et sait que cette entité a le pouvoir d'opérer d'une manière bénéfique en lui, quant à sa lutte terrestre, en agissant au moyen du courant de la libre volonté : en pénétrant dans le lieu rythmique, elle a le pouvoir d'y libérer la Vierge Sophia.

L'Archange solaire est le porteur de la connexion de l'homme moderne, rationnelle et individuelle, avec la pensée cosmique, et par conséquent avec l'ordre des quatre éthers : mais il peut seulement opérer au moyen de la pensée libérée de l'homme : au travers de celle-ci, il peut unir en lui les forces de la tête avec les forces du cœur. Son œuvre est précieuse pour l'homme, parce qu'en libérant la Vierge Sophia, il interrompt dans le siège médian l'accord entre les deux Adversaires, la connivence des instincts avec la pensée réfléchie : il ouvre la voie au Logos dans l'âme. Mais pour pouvoir agir en lui, il faut que l'âme réalise dans la conscience, de sa propre initiative, la transcendance de la pensée. C'est la plus rigoureuse opération de la conscience, la possibilité de passer, de manière opérante et non de manière spéculative, de la logique du pensé à

la logique de l'essence et, par conséquent, à la transcendance de la pensée consciente d'être le contenu intérieur de toute chose connue.

Michel représente la connexion de l'homme pensant des temps nouveaux avec les forces cosmiques originaires : il unit le moderne avec l'ancien, ou mieux, avec la pérennité : il ne revient pas en arrière, à la manière traditionaliste, mais suscite dans le mental l'élément solaire propre à l'auto-conscience, capable de rendre actuel dans la libre activité d'imagination, son propre noyau d'éternité, lequel en soi résume toute la Tradition.

Il ne s'agit pas de croire en Michel, mais d'opérer selon la pensée : avant tout à l'extinction de la dialectique. Il est important, comme on l'a vu, que le disciple parvienne à expérimenter comment les pensées avec lesquelles il pense normalement ne sont pas les siennes : derrière celles-ci, ce sont toujours des entités qui tendent à le guider, en se substituant au Je : des entités célestes et des entités telluriques, pour son ascension, ou pour sa chute. L'unique entité qui laisse l'homme libre et attend que ce soit lui à assumer la responsabilité de l'action pensante, c'est Michel. L'autoconscience inférieure de l'homme actuel n'a pas d'autre possibilité de connexion avec son propre Principe solaire, que l'acte intérieur libre, le choix libre, au moyen duquel Michel peut intervenir dans son intériorité, réveiller l'ordre crucial, c'est-à-dire la secrète divinité de son âme, la Vierge Sophia : c'est Elle qui enfin réunit l'âme avec le Logos.

Au moyen d'une telle opération, Michel fournit à l'homme le moyen de retrouver, avec des forces individuelles présentes, le courant de la pérennité qui vivifia les grandes civilisations traditionnelles : mais à cela, il exige essentiellement l'activité de l'élément auto-conscient moderne. Dans ce sens, la voie de Michel, indiquée par le Maître des temps nouveaux, Rudolf Steiner, est la vraie voie de la Tradition retrouvée : celle que recherchent en vain aujourd'hui une série d'expérimentateurs dans les formes réfléchies du passé, tandis que son énergie, qui vit de manière pérenne, c'est sa réalité, et non pas son souvenir, ni son évocation mentale ou philologique.

L'expérience matérialiste a pénétré l'humain : on ne peut pas l'ignorer, si elle limite concrètement l'homme aujourd'hui : autrement l'expérience spirituelle, conditionnée par des limites qu'elle ignore, demeure insuffisante, et de toute manière destinée à échouer. L'Archange solaire à la tâche de relier de nouveau au Cosmos l'homme moderne qui s'est trop compromis avec le système de la matière. L'action d'un tel Archange, déjà cosmiquement en action sur la Terre, est urgente parce que le rapport antique de l'homme avec le Divin est totalement modifié : les rites, les canons antiques, les symboles, les corrélations astrales, ne fonctionnent plus : ou pire encore, ils semblent fonctionner, mais à travers eux, en réalité, ce sont les Adversaires qui opèrent. L'ordre des éthers est bouleversé sur la Terre.

La connexion avec Michel est urgente pour que le concert des forces cosmiques opérant en l'être humain à la manière antique, ne subisse pas ultérieurement la corruption qui les rend destructrices en lui et à travers lui. Cela est en train d'advenir sous une forme de plus en plus grave. La connexion de l'intériorité humaine avec Michel, au travers de la pensée libérée, fournit un moyen aux autres forces cosmiques de parvenir à l'homme sans se corrompre, à savoir sans subir l'action du système nerveux, toujours plus accablante depuis la fin du siècle passé, c'est pourquoi elles ne peuvent plus déployer en lui leur fonction suprasensible réelle : sauf s'il oppose à l'excès de conscience nerveuse l'activité supérieure de la conscience, fondée sur la connaissance rigoureuses de son processus transcendant. Mais celle-ci est la voie de Michel, la voie des temps nouveaux : la voie de la pensée libérée.

Normalement, il advient que la fonction suprasensible des entités cosmiques affluant dans le sentir et dans le vouloir, soit altérée, à cause de la pensée assujettie à l'organe cérébral et assujettissant ainsi, par conséquent, la vie mentale et psychique au système nerveux. Sentiments et instincts parviennent de manière illégitime par une telle voie au siège de la conscience de veille et agrippent la pensée, en impliquant le Je, alors que dans la tête ne devrait se révéler que la perception positive, indépendante, des manifestations du sentir et du vouloir.

Michel n'entre pas dans le domaine physique, à savoir dans le domaine des forces dans lesquelles se développe la possibilité de la liberté de l'homme : Michel peut rencontrer l'homme uniquement là où celui-ci, en faisant un usage juste de sa liberté dans le domaine physique, parvient à éthériser sa pensée. Dans la sphère physique, dans le domaine où l'homme pour sa propre expérimentation sensible est continuellement mû par les deux Adversaires, au contraire, c'est le Christ qui est présent comme puissance. Dans l'humain, le Christ est présent, il opère comme une puissance individuelle de l'humain, mais (Il est, *ndt*) inconnu. Michel ne se laisse pas impliquer par l'humain, le Christ, à l'inverse, se laisse impliquer, en étant le fondement, pour donner à chaque fois à chacun la mesure individuelle de l'humain, au travers du sens ultime de la souffrance, des difficultés, des oppositions suscitées par le servage de l'âme aux Adversaires. En réalité, le Christ continue à être crucifié en l'homme qui fait obstacle à sa propre rédemption.

À tout niveau de l'humain, Christ œuvre inconnu : c'est pourquoi l'homme pressent obscurément et à de brefs moments le sens vrai des épreuves qui sont les siennes, des contradictions de son destin, de sa souffrance. En d'exceptionnels moments, le sentir peut avoir l'intuition du Christ, à la manière dont cela advenait normalement à l'époque qui précéda l'auto-conscience. En d'exceptionnels moments, aujourd'hui, la pensée peut avoir son illumination christique : à travers cette pensée peut être accordée une lumière, une grâce, une énergie : toutefois le Christ demeure également inconnu : tant que ne surgit pas dans l'âme l'instance d'une libération consciente.

❋ ❋ ❋

Il faut la connexion avec Michel pour rencontrer le Christ avec des forces individuelles, qui ne réduisent pas le Christ à elles-mêmes, mais justement parce qu'individuelles, peuvent être libres et s'unirent avec ce qui transcende l'individuel, à savoir avec le cosmique. Seul l'individuel peut trouver en soi l'énergie d'éliminer sa propre forme inférieure. Pour autant que le Je individuel soit sagace, volitif, observant des règles, il ne peut rien produire au-delà de lui-même, il ne peut pas produire le cosmique : mais il est libre, il peut opérer sur lui-même, en puisant à la source pure de lui-même, en renforçant ce dont il naît vraiment. Sa force transcendante lui est nécessaire : qu'elle le frappe, qu'elle rompt ses limites, qu'elle lui fasse dépasser la région de mort de lui-même. Cette force est le Logos comme son essence, source divine de son individualité : mais le médiateur de la force, c'est Michel : dont l'action exige le véhicule de la pensée libérée, c'est-à-dire une opération que seul l'homme en tant qu'individu auto-conscient peut accomplir en soi. Avant une telle opération, Michel ne peut rien pour l'homme : il évite d'agir sur l'homme, pour que celui-ci puisse faire fleurir son être libre : à la différence des autres Hiérarchies, dont l'impulsion millénaire est d'agir en l'être humain, de l'inspirer et de continuer à le conformer selon l'ancienne direction cosmique. Cette ancienne direction cosmique dévient aujourd'hui négative pour l'homme, s'il ne découvre pas la connexion avec le porteur actuel de celle-ci, à savoir, s'il ne l'accueille pas dans l'âme consciente, pais plutôt dans l'inconscient.

Tandis que Michel n'entre pas dans le domaine dans lequel l'homme vit, en étant impliqué au plan terrestre dans l'action des Adversaires, le christ, à l'inverse, est présent dans un tel domaine. Mais c'est la raison pour laquelle Michel aussi, au travers du Christ, a sa présence potentielle. Toutefois, il convient de rappeler que la conscience humaine normale, à cause d'un excès de teneur sensible, est allée en-dessous de son propre niveau ordinaire. L'homme doit réaliser une auto-conscience rigoureuse, s'il veut regagner le niveau auquel il lui soit donné de recevoir l'inspiration de Michel, à savoir du triomphateur des Adversaires. L'inspiration est le principe christique de l'action, mais elle nécessite la médiation de Michel, pour manifester l'élément solaire, qui dépasse la région de mort du système nerveux, à savoir, la limite de l'âme rationnelle et affective.

Il y a des Entités spirituelles extrêmement élevées, qui ont formé l'homme de concert et tendent toujours à continuer leur œuvre en lui comme dans le passé, en le renfermant dans une forme terrestre inévitablement de plus en plus dominée par les Adversaires, c'est pourquoi les facultés données par elles s'altèrent aujourd'hui selon un signe opposé, en lui ayant procuré l'auto-conscience et l'individualité, lesquelles exigent une corrélation nouvelle, ou directe, avec le Cosmos. Le Christ est le suscitateur du principe d'auto-conscience, mais ce principe se manifeste en l'être humain en s'opposant dans la région mentale à sa nature à lui, c'est-à-dire à l'ancienne direction cosmique : laquelle continue toutefois d'opérer là où le sentir et le vouloir se soustraient à la conscience pensante : en suscitant avec cela des activités subconscientes qui entravent la formation régulière de l'auto-conscience : celles-là manœuvrent celle-ci, en empêchant qu'elle ait une relation avec l'Esprit duquel elle tire aussi sa vie.

Dans une telle action subconsciente, on peut reconnaître tout ce qui en ce temps-ci fait obstacle à l'investigation de l'Esprit : soit dans un sens ahrimanien, au moyen du mécanisme matérialiste, soit dans un sens luciférien, au moyen du spiritualisme qui présume de restaurer des formes de l'ésotérisme passé d'Orient et d'Occident : la tâche la plus urgente étant ainsi négligée, à savoir, retrouver le vainqueur des deux, l'être originaire de la pensée pure. Libéré de contenu, le penser manifeste sa vraie force.

❋ ❋ ❋

La pensée ne peut pas trouver de valeurs du monde qui ne naissent pas de son intériorité : elle ne doit pas rechercher le vrai en dehors d'elle-même, en faisant de sa propre apparition son être propre, qui se révèle comme l'être du monde, parce que la pensée est en vérité le seuil du monde éthérique. Elle n'a pas besoin de trouver des significations du réel en dehors d'elle-même, elle ne doit pas se transcender elle-même, mais pénétrer en elle-même, pour réaliser sa propre transcendance, dans laquelle est l'essence du monde. En elle, le monde retrouve le contenu de ce dont il est privé. L'homme, par elle, entre enfin dans l'Univers.

La pensée est une apparence, le secret c'est d'entrer dans cette apparence : de s'y immerger, en la renforçant (l'apparence, *ndt*). Il n'y a pas à sortir de la pensée, mais plutôt d'entrer en elle : c'est le mouvement opposé à celui de la dialectique réfléchie qui reconnaît continuellement des valeurs en dehors de soi, en ignorant son pouvoir d'attribuer des valeurs aux choses. La pensée n'a pas besoin de se transcender elle-même, parce que son apparence est déjà une transcendance potentielle de ce qu'elle recherche naïvement et continuellement dans les choses, et, au cas où elle les comprend, les saisit : en réalité, par instants, elle entre dans leur transcendance, parce qu'elle entre dans la sienne propre, sans le savoir. Il est important qu'elle le sache. La pensée est normalement libre dans son propre être reflet, parce qu'elle doit connaître la liberté en tant que germe de mondes nouveaux. C'est pourquoi, en contrevenant au traditionnel langage philosophique, on a pu forger l'expression de « transcendance de la pensée », requise par la *noesis* de l'essence du mental humain.

La pensée, en dépassant la limite réfléchie, peut être reconnue par l'homme comme le seuil du monde éthérique : un seuil qui demande être franchi par l'homme, sans qu'il ne sorte de la pensée, mais pénètre dans le mouvement de celle-ci, pour qu'enfin il puisse dépasser le psychique et connaître le secret de l'âme : opérer en elle selon l'ordre crucial restitué, qui est le sceau de l'androgynie originaire. Enfin l'Esprit est éveillé, là où il doit normalement subir le sentir et l'empire subtil des instincts. Une puissance d'Amour rend possible la présence du Je dans l'âme, en en tempérant le caractère irrésistible, mais en l'exigeant en même temps, pour qu'advienne la transcendance de l'humain ardemment aspirée : cette puissance est la Vierge Sophia, la béatitude qui rend identique au réveil de l'âme l'afflux de l'Esprit.

C’est la voie du Je, parce que c’est la voie du Logos qui pénètre l’humain, tout comme la voie des Fidèles d’Amour était la Divine Intelligence, symbolisée par une créature terrestre, mais conçue comme transcendante : alors que la voie de la Vierge Sophia a comme instance ultime l’immanence du Logos dans l’âme. Identique, immuable, à l’inverse, est le principe de la fidélité. Comme pour les poètes du *Dolce Stil Novo*, la fidélité demeure le secret de la retrouvaille de la Vierge Sophia. Une inspiration, sans interruption, de loyauté intuitive et dévouée à l’égard de l’enseignement, du guide, de la voie, tel est le secret de la retrouvaille du Graal : la fidélité, comme synthèse d’Amour et de Connaissance, dont la Vierge Sophia est l’inspiratrice.

La Vierge personnalise ces forces originaires de la Lune qui eurent le pouvoir de détacher de la Terre les entités solaires, lesquelles devaient opérer sur la Terre à condition de se séparer d’elle. La Vierge symbolise les forces supérieures de la Lune, qui dominent son pouvoir figeant et matérialisant. On ne peut pas concevoir le Christ, si l’on ne parvient pas à voir en Lui le Principe spirituel du Soleil, qui produit en soi également le pouvoir spirituel de la Lune, capable de dominer la ténèbre la plus profonde de la matière déchue. Parce qu’il dispose de ce pouvoir, l’Initié Rose-Croix peut non seulement aider les bons, mais surtout, en profondeur, les mauvais, les réprouvés, les pires, ceux qui ont chu plus bas. De ce pouvoir de rédemption de la terrifiante région inférieure de la Lune, que tout être humain renferme dans son subconscient, la Vierge est la porteuse. Là où Elle peut revivre, l’ordre originaire des éthers est restitué à l’âme humaine, dont l’impulsion divine reprend enfin, en triomphant de la ténèbre de la matière, dont elle fait son propre plasma de lumière, pour l’instauration du miracle continue de la création des mondes nouveaux.

Massimo Scaligero
(Traduction : Daniel Kmiécik)